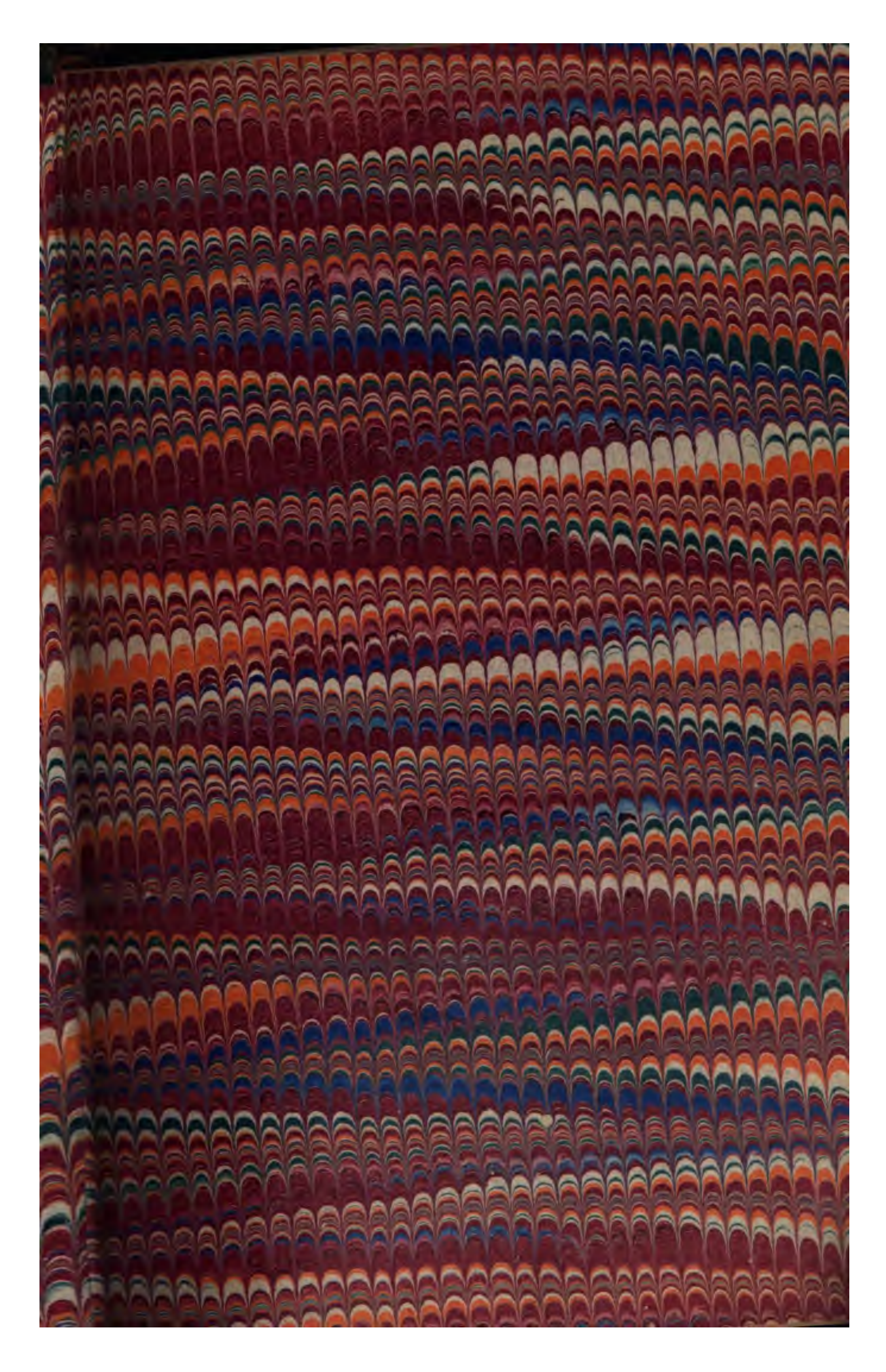



SE TAIRE ET FAIRE



RECHERCHES
MÉDICO-PHILOSOPHIQUES
SUR
LA NATURE ET LES FACULTÉS
DE L'HOMME;

PAR J. J. VIREY,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, etc.

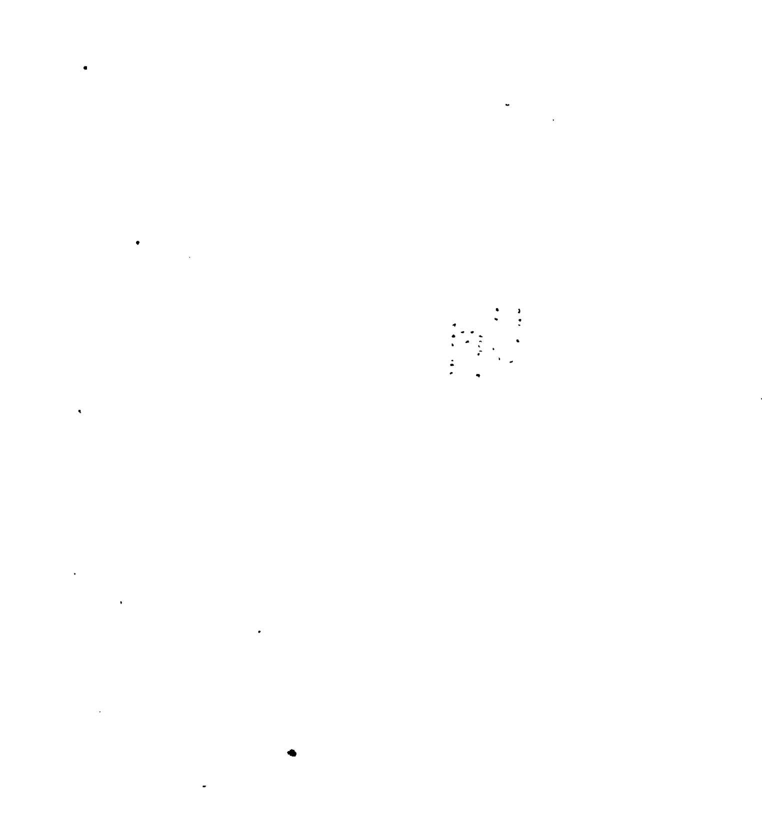
Quiconque ne connaît pas l'homme, il lui est impossible de savoir la Médecine.

HIPPOCRATE, *de l'Ancienne Médecine.*

PARIS,

CHEZ PANCKOUCKE, Imprimeur-Libraire, rue et hôtel Serpente, n° 16;
DÉTERVILLE, Libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

1817.



INTRODUCTION.

L'HOMME est, sans contredit, le premier des êtres sur notre globe; placé à la tête du règne animal, il domine en roi toutes les créatures et s'élève, par la pensée, aux plus hautes contemplations; il mesure la course des astres, il parcourt la terre et les mers; il a même su descendre dans leurs profondeurs et s'élancer dans le champ de l'atmosphère. Individuellement faible, presque sans armes naturelles, il apprit, par le nombre ou par l'industrie, à harponner la baleine et dompter l'éléphant; il a pu renverser les rochers et les montagnes par la puissance du feu qu'il a su maîtriser. La nature l'a formé délicat et sensible plus que les autres animaux; il dut par là recourir moins à la force brute, qui lui eût laissé les moyens de vivre isolé et sauvage, qu'à l'adresse et la pensée, qui mettent en œuvre le concours de plusieurs efforts pour obtenir de grands résultats, et qui portent à la vie sociale : comme animal, la nature nous a peu favorisés; comme homme, elle nous a transmis un rayon d'intelligence ou le génie, et par lui nous avons obtenu le sceptre du monde.

Puisque l'homme tire de l'intelligence toute sa grandeur, et même son mode d'existence sur la terre (car il n'agit pas de pur instinct à la manière des bêtes), on doit le considérer comme un *animal éminemment philosophe*. Tout en lui manifeste sa destination pour exister principalement par le cerveau, tandis que la brute vit davantage par le corps. Le système nerveux est donc, chez notre espèce, plus que dans tous les animaux, la source des biens comme des maux de notre vie. Telle est la suprématie qui nous fut attribuée par la nature : nous sommes la tête ou la partie pensante des règnes organisés, pour les régler et les gouverner en quelque manière. En nous donnant l'être, le grand arbre de la vie a fleuri, il a produit en nous ses fruits les plus élaborés, et s'est élevé au faîte de sa croissance, si l'on veut considérer toute la série des créatures organisées. Nous jouissons de tous les avantages de cette royauté, comme nous en éprouvons tous les inconvéniens; car le contrepoids des uns et des autres paraît tellement compensé, qu'aucun des êtres ne pourrait sans doute accuser la nature de nous avoir favorisés à leurs dépens s'il connaissait l'humaine destinée.

Ce travail est distinct de ce que nous avons publié, soit dans l'*Histoire naturelle du genre humain*, soit dans le *Nouveau dictionaire d'histoire naturelle*, etc. L'étude de l'homme est assez vaste pour offrir de nouveaux faits, surtout par rap-

port à la physiologie générale des êtres organisés. On ne connaîtrait pas bien la médecine de l'homme si l'on ne comparait pas cet être avec les autres animaux et si l'on ne voyait pas en quelles choses il diffère d'eux. Ce ne sont pas des titres d'orgueil et de vaine suprématie que nous cherchons, mais les vrais fondemens de notre nature ou sa condition originelle, afin de découvrir les règles de la santé corporelle et intellectuelle, qui doivent nous gouverner dans cette vie. Trop souvent nous sortons de l'ordre primordial qui nous fut prescrit; mille habitudes plus ou moins dépravées, nous égarent et déconcertent l'harmonie de notre organisation; aussi sommes-nous les plus maladifs, les plus périssables des animaux. Notre constitution elle-même, les plus hautes prérogatives de l'intelligence dont nous jouissons, deviennent des chaînes d'assujétissement à plusieurs maux inévitables. Astreints à tant d'infortunes et de douleurs, nous aspirons à de plus heureuses situations; nous devons du moins tendre aux routes capables de nous y conduire. Nous avons la confiance que toutes ces recherches n'ayant point encore été bien approfondies, il reste de nouvelles vues à découvrir, et nous espérons en indiquer plusieurs aux esprits attentifs de notre siècle.

Toutefois, avant de s'avancer dans cette entreprise, oserions-nous nous flatter de franchir d'un pas ferme les profondes ténèbres, ou même les dangereux abîmes qui entourent le berceau de notre origine et le mystère de notre existence? Combien de génies éminens se sont autrefois égarés dans cette noble lice? Que de formidables écueils nous attendent? Que d'humiliantes comparaisons nous peuvent être réservées?

Je ne l'ignore pas et n'ai point la témérité condamnable de me préférer à tant d'illustres rivaux. Venu l'un des derniers, glanant dans des champs déjà moissonnés avec gloire, je présente aussi mon faible tribut aux sciences. Si pourtant cet amour ardent et sincère de la vérité qui n'a servi sous aucune bannière de la fortune, ni mendié sous aucun parti, si le respect de soi-même et de cette liberté philosophique que n'ont point abâtardi les lâches adulations de notre siècle, si l'abjuration de tout système me permet de m'expliquer avec la naïveté du cœur et de l'esprit, dans cette sorte d'apostolat ou de sacré ministère, comme en présence de la divinité même, j'oserai ne me croire inférieur, à cet égard, à nul autre de mes contemporains. La nature ne m'a point accordé, sans doute, tous ces talens si nécessaires pour m'honorer à mon gré dans cette carrière; mais aspirant à l'avenir, j'apporterai du moins cette constance de l'ame qui multiplie les efforts dans la recherche du vrai et du bien. Nous nous proposons d'ailleurs de publier quelque jour un grand ouvrage sur l'histoire naturelle du genre humain, considéré sous ses principaux rapports sur le globe.

RECHERCHES
MÉDICO-PHILOSOPHIQUES
SUR
LA NATURE ET LES FACULTÉS
DE L'HOMME.

PREMIÈRE PARTIE. §1.er *Comparaison de l'homme avec les animaux, relativement à sa structure et ses facultés.* Si la propre science de l'homme est celle de sa nature, c'est surtout le premier devoir de la médecine philosophique. *Quiconque ne connaît pas* L'HOMME, dit Hippocrate, *il lui est impossible de savoir la médecine* (*Lib. de veteri medicinâ*). Essayons donc de pénétrer dans cette noble étude.

L'homme étant principalement créé pour l'exercice de la pensée et de l'industrie, a dû recevoir une station droite ou exactement verticale, le seul parmi tous les animaux; c'était l'unique moyen de lui attribuer sans gêne un cerveau volumineux et la liberté des mains, instrumens indispensables pour exécuter les actes et les inventions de l'intelligence. Il est le seul *bimane* et *bipède*.

En effet, aucun des animaux symétriques (ou formés de deux moitiés accollées, selon un axe longitudinal) ne se tient debout naturellement, excepté lui; quoique nous ayons cité, ailleurs des oiseaux tels que le coq, l'autruche ou la grue, qui relèvent le col; ces animaux ont toujours le corps à peu près horizontalement placé, de même que la giraffe ou les chameaux qui regardent aussi le ciel en levant leur long col; de plus, leurs membres antérieurs ne sont pas libres comme le sont nos bras et nos mains.

Mais la station horizontale ne permet pas aux animaux d'avoir une tête fort volumineuse, ni par conséquent un grand cerveau, et, par suite, une intelligence très-étendue. D'abord cette tête, trop pesante à soutenir, se courberait vers la terre ou ferait

succomber l'animal en avant, et le sang nécessairement abondant qui devrait y affluer, le foudroierait bientôt d'apoplexies funestes. La nature a donc dû prévoir ces inconvéniens chez les quadrupèdes; d'abord, elle a suspendu leur crâne, dans la plupart, au moyen d'un ligament cervical ou occipito-vertébral, pour empêcher la tête de retomber sans cesse; ce ligament n'appartient pas à l'homme, ainsi que l'a démontré Nicolas Sténon; Galien avait supposé chez nous aussi le pannicule charnu sous-cutané, car il n'avait pu disséquer que des singes, où il existe déjà. Le ligament cervical est très-robuste chez l'éléphant, parce que la tête de ce dernier est fort pesante, à cause de sa grosse trompe et de ses défenses; aussi cet animal a le col très-court, afin de soutenir avec moins de difficulté sa tête à l'extrémité d'un court levier.

Pour prévenir l'afflux trop rapide du sang au cerveau des quadrupèdes, la nature a divisé leurs artères carotides internes en plusieurs artérioles formant ce *lacis admirable artériel*, décrit par Galien comme appartenant à l'homme; mais il n'en était pas besoin, dans notre station droite : aussi n'existe-t-il pas chez nous, comme l'a fait voir Vésale. Au contraire, le sang poussé à plein canal dans nos carotides et vertébrales, s'il nous dispose à de dangereuses congestions cérébrales, nourrit aussi davantage, développe, agrandit notre cervelle ou l'instrument de notre intelligence.

De même Fallope a le premier montré que l'homme n'avait pas, comme les quadrupèdes, un septième muscle aux yeux, appelé le bulbeux ou suspenseur du globe de l'œil, puisque nous ne tenons pas la tête baissée pour brouter l'herbe.

Les quadrupèdes, d'après leur station horizontale, ne pouvaient avoir leur crâne attaché à la colonne vertébrale que par l'extrémité de la tête, à peu près opposée diamétralement à la face ou aux mâchoires; mais plus les animaux se rapprochent de la station perpendiculaire, comme les singes, moins le trou occipital devait être reculé en arrière, pour ne pas relever trop la face vers le ciel, comme elle serait dans le chien dressé sur ses pattes de derrière. Aussi le trou occipital, chez les singes, n'est déjà plus directement à l'opposite des mâchoires; et chez l'homme blanc ou l'européen surtout, le trou occipital est directement sous le crâne, de sorte que la tête se tient en équilibre sur l'atlas; position unique et nécessaire pour la station verticale, comme l'a démontré Daubenton (*Mém. ac. sc.*, 1764, pag. 569).

Il serait donc ridicule de soutenir, avec le comte Moscati et d'autres auteurs, que l'homme est fait pour marcher à quatre pattes, puisqu'en cette position, son visage serait nécessairement placé vis-à-vis le sol; sa tête, non soutenue suffisamment, tom-

berait le front contre terre; le sang affluant au cerveau, frapperait celui-ci d'apoplexie. Bien d'autres motifs de structure anatomique combattent encore victorieusement ce paradoxe sur notre station, qui ne peut être justifié ni par l'exemple des enfans se traînant momentanément sur leurs membres, ni par celui de quelques malheureux sauvages abandonnés dans les bois et qu'on a dit marcher habituellement à quatre pattes. Cette dernière assertion n'est pas vraie, en général, comme nous l'avons montré dans notre *Histoire naturelle du genre humain*.

D'abord l'enfant tend à se relever toujours auprès du moindre appui qu'il trouve; rien n'étant plus fatigant pour lui que la marche quadrupède, pour laquelle les singes mêmes ne sont pas formés. Nos bras ne sont pas d'une longueur et d'une force proportionnées à celles des cuisses et des jambes; il faudrait donc se traîner plutôt sur les genoux. Notre poitrine large, la position des omoplates ne soutiennent pas bien le corps sur les bras, et le muscle grand dentelé qui, chez les quadrupèdes, sert d'une sorte de sangle pour suspendre la poitrine entre les pieds de devant, n'est pas assez robuste chez nous. De plus, nos cuisses sont trop longues et notre pied est si peu conformé pour poser à plat, dans cette situation quadrupède, que nous n'appuierions que sur les orteils, en relevant beaucoup plus le train de derrière que celui de devant. Ainsi, par cette situation inusitée, même parmi les quadrupèdes, le sang et les humeurs viendraient retomber vers la tête.

Enfin, le cœur, chez les quadrupèdes, est situé de manière que sa pointe repose près du sternum et sa base regarde les vertèbres dorsales; chez l'homme, au contraire, le péricarde est attaché au médiastin, de sorte que la pointe du cœur descend obliquement vers le diaphragme du côté gauche, et la base de cet organe regarde le haut de la poitrine, d'où résulte une courbure de l'aorte un peu différente de celle des quadrupèdes, et peut-être par là devons-nous une plus grande tendance aux palpitations, aux anévrysmes, aux concrétions polypeuses de cet appareil circulatoire, que n'en éprouvent les quadrupèdes.

L'homme, aussi bien que les plus perfectionnés des singes, manque du prolongement coccygien ou de la queue, plus ou moins nécessaire pour recouvrir l'anus et les parties voisines chez les quadrupèdes, contre la pluie, le froid, etc. Le dos de l'homme est nu, ou bien moins velu, toutefois, que sa poitrine et son pubis, ce qui est le contraire des quadrupèdes, qui avaient besoin d'être couverts davantage sur le dos contre les intempéries du ciel.

Non-seulement tout ceci prouve que l'homme ne peut pas avoir été, ou devenir quadrupède, absolument parlant; mais il est même privé de plusieurs avantages des animaux. Ainsi,

sa tête trop volumineuse, et le trou occipital trop en devant, sont encore des obstacles à ce qu'il puisse nager naturellement et sans avoir appris, comme le font les quadrupèdes, même les jeunes chiens et chats qu'on jette à l'eau : ils nagent aussitôt; tandis que l'enfant irait à fond, la tête la première, quoiqu'en se débattant; le poids de la tête l'emporterait; et même l'homme nage plus facilement sur le dos qu'en devant, parce qu'il n'est point obligé de tant soulever la tête pour respirer. On voit de là que notre espèce n'est point destinée à la vie amphibie ou aquatique, comme on l'a supposé, et que les prétendus hommes marins sont des phoques ou des lamantins (Seligmann, *Diss. de hominibus ενυδροβίοις*. Rostoch, 1681). Montrons que l'homme est essentiellement bipède.

La face aplatie de l'homme, et ses deux yeux situés dans le même plan, sous l'arcade d'un front saillant, ne disposent sa tête naturellement que dans notre station droite, et non dans la station horizontale, où nous verrions à peine à quatre pas. Nous n'avons pas le museau prolongé des quadrupèdes, ou un bec comme les oiseaux, pour saisir notre nourriture; il nous faut donc l'usage des mains.

Celles-ci sont évidemment organisées pour la préhension, plutôt que pour appuyer sur le sol; car leur peau, sensible et mollette, n'est pas naturellement épaisse ou calleuse. De longs doigts divisés et flexibles, un pouce assez long et opposé à ces doigts, rendent la main humaine l'instrument par excellence, et celui qui a créé tous les autres instrumens. Quoique très-propre à saisir, la main des singes est bien moins parfaite que la nôtre; ils ont d'abord un pouce beaucoup trop petit et presque ridicule, comme dit Eustachi; ensuite leurs autres doigts n'ont aucun mouvement séparé et indépendant l'un de l'autre, comme les nôtres; car tous leurs tendons sont unis, ce qui n'est pas pour notre main, excepté pour l'annulaire et le petit doigt, qui ont des tendons communs. Aussi, jamais les singes, quoique fort adroits, n'ont la variété, la facilité des mouvemens simples ou combinés que notre main nous attribue. De plus, chez nous, le radius s'articule avec l'humérus, de telle sorte que nous pouvons beaucoup plus tourner le bras en pronation et supination que les singes. Il leur serait impossible de s'escrimer avec autant de diversité de mouvemens que nous.

Mais ce qui nous attribue un immense avantage d'adresse, même sur eux, c'est que nous n'avons nullement besoin des mains et des bras pour la marche, et que nous sommes parfaitement libres des extrémités supérieures dans la progression : ce *qui n'est point chez* les singes, qui ont besoin de leurs mains *pour grimper ou marcher*. Ceux-ci, et même les orangs-outangs, *les plus voisins* de l'espèce humaine, ne peuvent marcher en sa

tenant constamment droits comme nous. En effet, leurs pieds sont encore des espèces de mains placées obliquement. Ils ont un calcanéum fort court, et le talon un peu relevé, de sorte que s'ils voulaient appuyer bien à plat sur le sol, ils tomberaient infailliblement en arrière; ils ne pressent donc surtout que sur le métatarse, et encore sur le bord externe du pied, mais non pas du côté du pouce, qui est relevé et très-court, et qui peut s'opposer aux longs doigts de ces pieds, comme à des mains. Toute cette structure fait que les singes ne marchent guère; ils ont quatre mains, ou sont *quadrumanes*, ce qui était convenable à leur destination, puisque tous sont formés pour grimper sur les arbres, et vivre continuellement de leurs fruits, dans les climats chauds où naissent tant d'arbres à fruits et de palmiers. La station de l'orang-outang (*simia satyrus*, L.), du chimpanzé (*s. troglodytes*, L.) et des plus parfaits des singes sans queue de l'ancien continent, ne saurait donc être qu'oblique ou transversale. Aussi ces animaux, et surtout les gibbons (*simia lar*, L.), ont, au contraire de l'homme, les bras à proportion plus longs que les jambes; ce qui est utile pour empoigner de loin les branches d'arbres, et se retrouve de même chez les makis (*lemures*) et les paresseux, ou tardigrades.

Mais ce qui sépare encore évidemment l'espèce de l'homme de celles des singes, c'est la conformation de nos extrémités inférieures. Notre bassin est large et donne une base de sustentation solide au tronc; l'articulation du fémur avec les os des îles se fait au moyen d'une tête ou condyle placée obliquement, ce qui élargit encore la base de sustentation du tronc; et des muscles fessiers épais et vigoureux maintiennent aisément droits les os des cuisses : de là résulte la saillie des fesses, qui ne se remarque jamais chez les quadrupèdes, ni même les singes; aussi ceux-ci s'accroupissent bien, mais ils ne restent point, ainsi que nous, assis sans fatigue. Adrien Spigel trouve dans ces muscles, épais comme des coussins, pour nous asseoir, une cause de la facilité que nous avons à vaquer longuement à la réflexion; ce qui n'est point chez les autres animaux.

De plus, l'homme seul a des mollets, des muscles gastrocnémiens plus robustes et plus forts que tous les autres animaux, afin de maintenir les jambes droites ou en extension parfaite; car les singes ayant ces muscles plus grêles et attachés moins haut sur le fémur, tiennent leurs genoux à demi fléchis, et ne sont pas établis solidement sur le terrain. L'homme pose, d'ailleurs, son pied à plat; il a le calcanéum reculé en arrière pour soutenir le poids du corps, et a des orteils courts, ainsi que le gros orteil qui ne s'oppose point aux autres, comme chez les singes; de là vient qu'étant mieux conformés qu'eux pour marcher, nous ne pouvons pas grimper aussi facilement.

reuses, ou albumineuses, dans les capsules des bourses, donnent lieu au varicocèle, à l'hydrocèle, au sarcocèle, et à une foule d'affections analogues.

Nous ne parlerons pas de quelques autres particularités de structure qui se trouvent autrement dans l'homme que chez les quadrupèdes; ainsi nous n'avons point le pancréas d'Asellius, que cet anatomiste a trouvé dans les chiens, ni le corps d'Higmor, ni les conduits hépato-cystiques, comme dans divers ruminans, etc., ni la membrane clignotante du grand angle de l'œil, ni l'os intermaxillaire, etc.

Quant à la membrane de l'hymen et aux caroncules myrtiformes que Haller, Blumenbach et d'autres anatomistes regardaient comme uniquement particulières à la femme, on sait qu'il en existe des vestiges manifestes chez les femelles des quadrupèdes, et M. Cuvier les a remarqués dans celle de l'éléphant. Toutes ont aussi le clitoris, et les baleines en ont même un d'énorme taille. La membrane allantoïde, sorte de vessie qui communique avec celle du fœtus des quadrupèdes, n'est pas non plus étrangère au fœtus humain, comme on l'avait soutenu.

§. II. *Du système nerveux propre à l'homme, et résultats de sa station comparée à celle des animaux.* Puisque l'homme est destiné à marcher debout sur la terre, à relever ses regards vers le ciel, et que sa noble attitude est, comme le dit Buffon, celle du commandement sur tous les animaux, nous allons voir sortir de cette grande différence des effets spéciaux qui n'ont point été suffisamment appréciés encore, ce nous semble, en physiologie.

Dans le quadrupède à station horizontale, les facultés de la vie sont à peu près uniformément distribuées et équilibrées en son corps; le canal médullaire vertébral est la principale source de l'énergie motrice et sensitive, et même de l'action du cœur, comme l'a fait voir Legallois. Chez l'homme, au contraire, les facultés vitales s'exercent principalement au cerveau, masse prédominante, et aux extrémités sentantes, extérieures. Notre vie de relation est bien plus étendue que celle des bêtes brutes; nous sommes éminemment nerveux parmi tous les animaux.

D'ailleurs, la station droite fait nécessairement tendre davantage le sang veineux vers le bassin, chez l'homme et la femme, que chez les quadrupèdes. Morgagni, qui a réfléchi sur ce point, en eût conclu que les flux menstruel et hémorroïdal étaient, dans notre espèce, le résultat nécessaire de cette station, s'il eût fait attention qu'aucun quadrupède n'était sujet à ces congestions sanguines dans les organes du bassin; les singes les plus perfectionnés, tels que les orangs-outangs femelles, éprouvent aussi un flux utérin à cause de leur station presque droite.

De même, les singes sont tous lubriques, et l'espèce humaine est susceptible d'engendrer en tout temps, non-seulement à cause que nous prenons des alimens toujours assez abondamment (car nos bestiaux les mieux nourris toute l'année ont pourtant des époques de refroidissement et de chaleur amoureuse), mais parce que l'afflux des humeurs au bassin entretient constamment la sécrétion du sperme, ce qui n'a pas lieu chez les quadrupèdes en général.

Or, ces désirs amoureux entretenus, même pendant la gestation chez la femme, ce qui ne s'observe pas chez la plupart des quadrupèdes, la puissance d'y satisfaire assez habituellement, l'égalité presque universelle du nombre des deux sexes, établissent naturellement la monogamie soit parmi les singes, soit chez l'homme le plus sauvage. Nous verrons de là naître ensuite la nécessité de l'association en famille, maintenue encore par la longue faiblesse de l'enfance ; aussi l'établissement de la société qui n'est qu'ébauchée parmi les singes, devient plus ou moins parfaite chez l'homme.

A mesure que nous voyons les animaux s'élever dans l'échelle progressive de l'organisation, leur système nerveux devient plus volumineux, leur cerveau plus vaste et plus compliqué. Nous avons montré ailleurs (*Nouveau Dictionaire d'hist. natur.*, art. ANIMAL) que le système nerveux se développait depuis les zoophytes, chez lesquels il n'existe encore que des molécules nerveuses, en remontant d'abord aux vers, aux insectes, dans lesquels on trouve des cordons nerveux avec des ganglions ; en s'élevant ensuite aux crustacés, aux mollusques, chez lesquels existent plusieurs masses ganglioniques nerveuses, jusqu'aux animaux doués d'une colonne vertébrale, osseuse, articulée ; chez ces espèces, depuis les poissons, en remontant aux classes des reptiles, des oiseaux, puis des quadrupèdes vivipares, jusqu'à l'homme, on observe une gradation bien manifeste de renforcement du système nerveux spino-cérébral. L'intelligence des animaux s'accroît dans la même progression, en général, de sorte qu'on parvient à l'homme par nuances à peu près successives, comme il est facile de le remarquer en passant du chien aux singes, à l'orang-outang, de celui-ci au nègre hottentot, et de là à l'homme blanc, à l'Européen le plus industrieux et le plus éclairé. Nous venons de voir en même temps les animaux se relever à proportion vers la station droite, de manière que l'attitude la plus directe coïncide avec le cerveau le plus complétement développé. La nature est ainsi parvenue, à ce qu'il nous semble, au faîte de la perfection organique, en créant l'homme sur la terre.

La proportion de la masse cérébrale au volume du corps est, en effet, plus considérable chez l'homme que chez la plupart

des mammifères. Quoiqu'un cachalot (*physeter macrocephalus*, L.) ait peut-être la plus énorme tête de tous les animaux, son cerveau et son cervelet n'ont pas avec son corps le rapport qu'on remarque chez l'homme, parce que son encéphale nage, comme le dit Anderson, dans des flots d'huile concrescible en blanc de baleine, de sorte qu'il ne remplit pas complétement la cavité du crâne, ni le canal de la moelle alongée. Les dauphins et marsouins ont aussi un grand cerveau huileux.

Mais, pour évaluer justement les proportions du cerveau au poids du corps et en déduire quelques règles fixes, relativement au degré d'intelligence, il faut considérer que les fœtus, les enfans, tous les jeunes animaux, étant doués d'un cerveau très-mou et aqueux, il est proportionnellement plus volumineux que chez les individus adultes, surtout devenus gras de tout le corps. En général, les quadrupèdes de petite taille ont à proportion plus de cervelle que les gros animaux.

Ainsi un éléphant du poids de cinq milliers, n'a, selon Allen Moulins, que sept livres de cervelle ou deux fois autant que l'homme, quoique sa tête paraisse énorme; mais, entre les lames de son crâne, il existe des cavités spacieuses pour servir de sinus olfactifs. Un bœuf de huit à neuf cents livres n'a guère plus de seize à vingt onces de cervelle, et un cheval du poids de sept cents livres, a vingt onces et plus de cervelle, ce qui ne fait guère néanmoins que le 500ᵉ du poids du corps.

Chez les carnivores, tels que le chat, la proportion du cerveau est du 100ᵉ au 150ᵉ; il est moindre dans le chien et le loup : il varie du 150ᵉ au 250ᵉ.

Chez les rongeurs, ou frugivores, il devient plus volumineux; car il forme le 200ᵉ à peu près dans le lièvre, ou un 140ᵉ dans le lapin. Il est surtout considérable dans les petites espèces de souris et de rats. Ceux-ci ont le cerveau d'un 76ᵉ et la souris d'un 50ᵉ environ du poids de leur corps. Ainsi, plus les espèces sont petites, plus la quantité de cervelle paraît augmenter.

Parmi les singes, la proportion du cerveau est assez considérable; un magot, de la même taille qu'un renard, a beaucoup plus de cervelle que lui, selon Willis; quoique tous deux paraissent également matois et malfaisans. Le pygmée (*simia troglodytes*, L.), jeune chimpanzé disséqué par Edward Tyson, animal haut seulement de vingt-six pouces anglais, avait onze onces sept drachmes de cervelle, ce qui est au moins autant que l'homme adulte, à proportion, et même plus, comme le remarque Buffon; mais il fallait faire comparaison avec l'enfant, et alors on voit que notre espèce conserve la supériorité de masse cérébrale.

Dans un enfant de six ans, j'ai remarqué que le cerveau pe-

sait un 22e, chez d'autres un 30e ou un 35e de tout le corps. Un homme adulte maigre, du poids de cent quarante livres peut avoir un cerveau pesant quatre livres, ce qui donne environ un 35e. Mais l'état gras ou maigre des individus, les divers déploiemens que reçoit la cavité cérébrale humaine, le plus ou moins de consistance, d'humidité ou de sécheresse de l'encéphale chez les vieillards, les enfans, etc., font varier ces proportions; néanmoins elles surpassént celles des quadrupèdes, toutes choses d'ailleurs égales.

On peut objecter que des oiseaux, de petites espèces, ont à proportion plus de cervelle que l'homme ou que l'enfant et que tout autre animal quel qu'il soit. Si la grue, l'oie en ont très-peu, et si l'empereur Héliogabale ne fit qu'un médiocre plat de plusieurs centaines de cervelles d'autruche, qui pèsent à peine une once, selon Valisneri, les perroquets en ont davantage; mais, surtout les moineaux, les pinsons, les chardonnerets et serins ont les uns le 32e, d'autres le 25e, d'autres même le 14e de leur poids de cervelle, suivant les recherches de Joseph Pozzi. Nous devons remarquer, en même temps, que les oiseaux sont les animaux de toute la nature les plus vifs, les plus chauds (car ils ont un vaste organe de respiration), les plus amoureux, les plus vivaces et les plus robustes. Leurs petites espèces sont aussi fort intelligentes et s'apprivoisent bien.

Il résulte néanmoins de cette considération, que l'on ne doit pas uniquement attribuer la haute intelligence de l'homme à l'étendue de son cerveau, puisqu'il est égalé à cet égard par la souris et même surpassé par le moineau. Parmi les quadrupèdes, l'intelligence n'est pas toujours en relation exacte avec le développement cérébral, puisque l'âne, regardé comme si stupide, a pourtant plus de cervelle à proportion que le cheval, ou le 150e du poids du corps. Le castor, si industrieux dans la construction de ses cabanes, n'a qu'un cerveau fort petit, formant le 290e du poids du corps, proportion plus faible que chez les lièvres et d'autres rongeurs bien moins intelligens que lui.

S'il n'est donc pas exact de répéter encore aujourd'hui avec Aristote, Pline, et presque tous les physiologistes modernes, que, de tous les animaux, l'homme a la plus grande proportion de cervelle, ne devrions-nous pas attribuer la haute raison qui distingue notre espèce, non-seulement à la nature particulière de notre ame, mais encore à l'existence de certaines parties du cerveau, qui sont rétrécies ou même oblitérées dans les animaux?

On retrouve, à la vérité, chez les singes et les mammifères en général, *toutes les* parties du cerveau et du cervelet qui se *rencontrent chez l'homme*; ces parties s'observent chez l'imbé-

cille crétin et chez l'homme de génie, mais probablement en diverses proportions ou développemens. Malacarne (*Nova esposizione della vera struttura del cerveletto umano*; in-12. Turin, 1777) a cru voir dans les imbécilles un moindre nombre de lamelles du cervelet, que chez les hommes doués d'une raison plus parfaite; les quadrupèdes ont aussi une moindre quantité de ces lamelles, mais peut-être parce qu'ils ont le cervelet moins volumineux que le nôtre. Ils ont aussi, à chaque hémisphère du cerveau, moins de circonvolutions et d'anfractuosités, parce que ces hémisphères sont plus rétrécis que chez nous.

Toutefois les parties qui diminuent le plus, chez le nègre d'abord, chez les singes ensuite et les quadrupèdes, sont les lobes antérieurs du cerveau et les prolongemens des corps cannelés (*corpora striata*), qui, chez l'homme blanc surtout, forment, en se reployant, la large voûte des hémisphères cérébraux. En effet, le nègre a déjà le front plus déprimé, les côtés de la tête plus étroits que l'homme blanc. Nous avons le crâne d'une plus vaste capacité que lui, comme l'a remarqué pareillement Sœmmering. Ayant rempli d'eau le crâne d'un Européen et ayant ensuite versé cette eau dans le crâne d'un nègre (l'un et l'autre adultes), j'ai trouvé dans une première expérience que la tête de l'Européen contenait quatre onces et demie de plus de liquide que la tête du nègre. Une autre expérience comparative, sur d'autres crânes, m'a fourni neuf onces de capacité de plus chez le blanc que dans le nègre. J'ai encore observé que la tête de l'homme, soit blanc, soit nègre, tient deux à trois onces d'eau de plus que le crâne de la femme blanche ou négresse.

Dans l'orang-outang et les autres singes, le front est de plus en plus déprimé, et les mâchoires s'alongent à proportion davantage, comme le prouve la mesure de l'angle facial, d'abord indiquée par P. Camper. Cet angle est formé par une ligne tirée des arcades surciliaires à la racine des dents supérieures, et coupant la ligne qui vient du trou occipital à ces dents. Chez l'Européen, l'angle facial est de 80 à 85°; dans le nègre, qui montre déjà un mufle proéminent, l'angle n'est guère plus de 75°; dans l'ourang-outang, il n'est ouvert que de 65°, et, dans le chien, de 45° seulement. Alors le cerveau, se reculant proportionnellement à cet avancement des mâchoires, annonce que l'animal se livre à des penchans brutes, qu'il met le plaisir de manger avant celui de penser.

Ainsi les parties les plus propres au grand déploiement de l'intelligence humaine, τὸ πρῶτον αἰσθητήριον, le *sensorium commune* paraît surtout se développer vers le devant de la tête et le front; tandis que le cervelet et les parties postérieures

du cerveau qui forment la moelle alongée, paraissent plutôt destinées à l'exercice des fonctions vitales et animales. Aussi chez les crétins la dépression du front et le rétrécissement des hémisphères coïncident avec leur stupidité. Tels sont encore la plupart des hommes bruts.

Des médecins allemands ont observé que la vicieuse habitude, contractée dès l'enfance par plusieurs ouvriers du peuple, de porter des fardeaux sur la tête, ayant déprimé insensiblement leur crâne, hébêtait souvent ces individus (J. Rud. Camerarius, *Memorabil.*, cent. 2, art. 35; et G. Grasecc., *Theatr. microcosm.*, class. 2, seç. 11); tandis qu'en Flandre, en Italie, et ailleurs, où l'on place plutôt les fardeaux sur les épaules, cette précaution laissait plus de liberté intellectuelle aux ouvriers. En effet, les os du crâne se prêtent à la compression dans la jeunesse, puisque l'existence de la fontanelle, à la naissance, prouve que leur ossification est plus lente à se faire chez nous que dans les brutes. La nature nous ayant attribué un cerveau volumineux, et une tête sphérique, ou de la forme qui présente le plus de capacité, toutes les compressions qui changent cette forme, diminuent le libre développement de l'encéphale.

Sœmmering et Ebel ont encore établi, entre le système nerveux de l'homme et son encéphale, un autre rapport qui le distingue des quadrupèdes. Ces anatomistes ont vu que plus les animaux avaient un grand cerveau, plus les nerfs qui en émanaient, ainsi que de sa moelle alongée et épinière, étaient minces et grêles. Ainsi, les poissons, les reptiles, dont le cerveau est très-petit et ne consiste guère qu'en cinq tubercules, ont une moelle épinière, à proportion, fort volumineuse; elle est aussi chez les quadrupèdes et les oiseaux, plus considérable, avec les nerfs qui en sortent, que chez l'homme.

De là suit cette belle considération, que l'homme ramasse, en quelque manière, pour la pensée, dans son cerveau, presque toute la puissance sensitive; tandis que les bêtes brutes la répandent, la disséminent dans leur corps. Ainsi l'homme est destiné à vivre beaucoup par la tête, et les autres animaux par le corps. Donc l'homme est l'animal intellectuel par excellence, et les autres espèces sont des êtres sensuels, disposés pour la vie brute ou toute physique.

Un résultat de cette structure est, que l'homme périt sur-le-champ par le supplice de la décollation; tous ses membres s'affaissent presque sans mouvement; tandis qu'un quadrupède, et à plus forte raison un oiseau, un reptile surtout, un poisson, ou d'autres espèces inférieures, s'agitent encore; elles vivent même plus ou moins de temps sans tête. C'est que dans l'homme la tête est, pour ainsi parler, le centre de toute l'existence; mais chez les autres vertébrés, c'est surtout la colonne épinière

et diverses productions sur leur nez, etc., ont de très-grands moyens de tact. Aussi Spallanzani, ayant aveuglé des chauve-souris, a vu qu'elles continuaient, néanmoins, à voltiger sans choquer contre les murs ou d'autres obstacles, parce que leurs membranes sentent, par les plus faibles mouvemens de l'air, le voisinage des corps : mais cette exquise délicatesse n'est point accompagnée des moyens de préhension, comme la main dans les singes, et l'homme surtout. En effet, les singes, outre qu'ils sont en grande partie velus, n'ont pas une main aussi parfaite que la nôtre, comme nous l'avons dit; car leur pouce est trop petit, et les tendons fléchisseurs et extenseurs de leurs autres doigts étant réunis, ces doigts ne peuvent point agir indépendamment les uns des autres. Ainsi la main de l'homme offre de si puissans avantages pour l'adresse et la perfection du tact; elle donne des sensations tellement exactes des objets, que le philosophe Anaxagore, et ensuite Helvétius, n'ont pas balancé de lui attribuer la cause de notre supériorité sur tous les animaux. Et véritablement, c'est la main qui exécute tout ce que médite notre intelligence; nous voyons les personnes à peau fine et délicate, plus adroites et plus spirituelles, en général, que les individus épais, encroûtés d'un cuir calleux et insensible. *Voyez* TACT et SENS.

Divers animaux ont d'ailleurs un ou plusieurs sens beaucoup plus exaltés que l'homme, mais non pas, en général, aussi délicats, aussi bien équilibrés entre eux que dans notre espèce. En effet, ce grand odorat du chien ou du porc, ces goûts vifs d'autres espèces, ne servent qu'à solliciter leurs appétits, leurs désirs brutaux; l'ouïe du lièvre le tient en frayeur; la vue presbyte et perçante des aigles, ou du lynx, ne leur sert qu'à découvrir leur proie de très-loin. Les autres sens de ces animaux sont relativement faibles, et il existe une grande inégalité entre eux. Au contraire, tous nos sens sont en harmonie, et les impressions que nous en recevons, étant plus comparables, donnent à notre intelligence des idées des objets plus justes et plus proportionnées que n'en peuvent avoir les animaux. De là vient que nous pouvons mettre du moral et une sage mesure entre nos facultés. Nous apprenons notre œil et notre oreille à discerner le beau du laid, l'harmonie de la dissonance; nous instruisons le goût, et surtout le toucher, à des impressions plus fines, plus multipliées, que ne peuvent en éprouver les brutes. Un sens ne nous domine pas aux dépens des autres; nous ne sommes pas entraînés, comme le tigre, par la soif du sang ou la rage de la faim, ni agités sans cesse par tout ce qui nous entoure, comme l'est l'oiseau. Notre intelligence tient les rênes, pour l'ordinaire, tandis que des sens impétueux entraînent l'animal; aussi nous avons vu que l'homme avait le cerveau plus volumineux, et les nerfs

des sens ou du corps plus grêles, à proportion, que les quadrupèdes. Il pense plus, parce qu'il sent moins brutalement, ou ses sensations ont moins d'intensité, parce que déjà la réflexion s'y mêle.

Il en résulte encore que l'homme est corporellement plus délicat que la brute. Les carnivores surtout deviennent extrêmement robustes, leurs fibres sont coriaces, de mauvais goût; et quoique l'homme sauvage, qui se nourrit de chair, puisse déployer plus ou moins de vigueur, quoiqu'on voie des athlètes d'une force extraordinaire, la destination de l'homme étant plutôt de sentir et de réfléchir, que de vivre tout physiquement, il reste en général, moins endurci aux maux physiques que les autres animaux de pareille stature. C'est pourtant de cette infériorité relative qu'il tire toute sa puissance et sa domination sur eux; il faut expliquer cette sorte de paradoxe.

L'homme est, de tous les êtres, celui qui montre le plus de besoins divers pour subsister; afin qu'il apprît à tout produire par l'industrie, la nature l'a créé dépourvu de tout dans l'univers. Un insecte, dès sa naissance, se voit armé, équipé de toutes les pièces suffisantes à pourvoir à son existence, et de plus il a un sentiment merveilleux qui le guide intérieurement. Un oiseau, un quadrupède peuvent quitter leur mère après quelques semaines, et vivre seuls; un lézard, un poisson ne reçoivent même jamais de secours de leurs parens; la nature fournit à tout pour eux; elle les recouvre de poils ou de plumes, d'écailles ou de test et d'autres tégumens; elle fortifie d'abord leurs pas; elle dirige leurs instincts et leurs goûts; à l'un, elle fait don d'ailes rapides, à l'autre de nageoires, d'une vessie natatoire, ou d'armes défensives et offensives, etc.; elle change et métamorphose tel autre, selon qu'il doit vivre dans l'air ou l'eau, soit du feuillage des plantes, soit du nectar des fleurs, ou des débris des autres espèces; elle veille, avec d'autant plus de tendresse, pour ainsi dire, maternelle, à la conservation de ces créatures animales, et même des végétales, qu'elles pouvaient moins se garantir de la destruction par leur propre industrie. Mais il n'en est point ainsi de l'homme. Il est, à sa naissance, jeté nu et le plus incapable des animaux, sur la terre. Un chevreau sait d'abord se lever sur ses pattes, et chercher la mamelle de sa mère; un jeune poulet, sortant de l'œuf, court ramasser des grains de blé; l'enfant, seul dans toute la nature, resterait gisant à terre, sans pouvoir encore faire usage d'aucun sens. Le moindre des quadrupèdes atteint sa puberté et sa parfaite croissance en peu d'années, quelquefois en peu de semaines, chez les petites espèces; l'enfant met au moins quinze à vingt ans à devenir homme complet. Il paraît que les individus qu'on a trouvés égarés et sauvages dans

les bois ou parmi des animaux, comme ceux que Tulpius, Connor, Camerarius, Rzaczynsky, La Condamine, etc., ont vus, et plusieurs autres dont nous avons donné l'histoire (*Hist. nat. du genre humain*, tom. 2), étaient des enfans abandonnés à un âge qui leur permettait déjà de chercher leur nourriture.

Mais, quelques ressources qu'on suppose à l'*instinct*, il est manifeste que l'enfant ne saurait subsister seul, au moins pendant ses cinq à six premières années. Or, cet extrême désavantage devient un extrême bienfait de la nature; car il oblige nécessairement la mère et les parens à prendre soin de cet être dont la faiblesse excite un si tendre intérêt, et nous avons dit que la faculté procréatrice de l'homme, en tout temps, l'attachait aussi à la femme. De cette sorte, l'existence en famille devient indispensable chez l'espèce humaine, et le fondement naturel de toute société, de tout perfectionnement, comme l'ont vu Aristote, Locke et d'autres philosophes; ce qui réfute suffisamment les éloquens sophismes de J.-J. Rousseau et de tous ceux qui ont prétendu soutenir que l'homme n'était pas naturellement destiné à la sociabilité. Les singes et tous les animaux onguiculés monogames, ou se contentant d'une femelle, vivent eux-mêmes par couples. Chez plusieurs mammifères et oiseaux, le mâle aide à nourrir les petits. Or, ceci est encore plus absolument obligatoire dans l'espèce humaine, si l'on considère la longue impuissance des enfans pour vivre seuls.

Nous devons exposer les résultats de ce fait avec d'autant plus de soin qu'ils sont la source et de la civilisation humaine, et du développement de notre intelligence, et d'une foule de maladies spéciales à notre espèce.

L'enfant naissant est plus sensible, plus nerveux, plus délicat que tous les autres animaux sortant du sein maternel ou d'un œuf. Ses premiers vagissemens sont des cris de souffrance et de besoin. Ses yeux, encore ridés et ternis par une légère pellicule, peuvent à peine apercevoir la lumière; ses oreilles sont obstruées de mucosités, ainsi que ses narines; sa peau mollette est excoriée par le moindre froissement. L'impression vive de l'air le fait éternuer; son goût n'est préparé qu'au doux lait de sa mère. Son crâne n'est pas encore ossifié aux fontanelles; sa grosse tête l'empêche de se relever, et quand ses faibles jambes le pourraient supporter, des chutes inévitables l'exposeraient à des contusions de tête mortelles. Sa nudité complette exige qu'il soit réchauffé dans le giron maternel; la nature a placé les mamelles de la femme sur la poitrine, afin qu'elle pût tenir son fils dans ses bras. Il en est de même des singes, dont les jeunes savent se cramponner bientôt à leur mère, à la faveur de leurs pieds en forme de mains, et de leurs longs bras; aussi

les femelles de singes n'ont pas besoin de tenir leurs petits; elles grimpent sur les arbres, tandis que ces jeunes magots se cramponnent solidement accrochés sur leurs dos ou sur leurs reins. L'enfant manque de cette industrie instinctive; ce jeune innocent n'a ni ongles crochus, ni dents, ni armes et défenses naturelles; il est à la merci de tout; donc il faut que la mère et le père veillent sur son berceau, et voilà la famille rattachée par le lien le plus doux, le plus sacré et le plus respectable que pouvait former la nature.

Les premières dents ne perçant d'abord qu'à six ou huit mois, il faut donc au moins un allaitement de cette durée, et, pendant ce temps, la femme est hors d'état de pourvoir seule à sa subsistance; aussi, jusque chez les bêtes féroces même, le mâle apporte une proie à sa femelle et à ses petits. L'enfant, avançant en âge, exige de ses parens moins d'assiduités et de sollicitudes; mais il survient d'autres enfans pour l'ordinaire, et la famille est forcément maintenue, d'autant plus qu'il s'y joint les plaisirs des plus douces habitudes, et que cette union de la vie, qui confond ensemble les intérêts, qui partage et les douleurs et les jouissances, rend la société intime et presque indissoluble désormais.

L'enfant étant donc privé de moyens naturels, et d'un instinct aussi développé que celui des animaux, doit s'attacher à ses parens, par nécessité, et par les plus tendres liens de la reconnaissance. Les parens, selon une merveilleuse disposition du cœur humain, chérissent d'autant plus un être, qu'il est plus faible, qu'il leur a coûté plus de fatigues et valu plus de souffrances. Les entrailles maternelles s'émeuvent surtout davantage pour le fruit qu'elles ont porté et mis au monde avec tant de douleurs, de sorte que les peines de la maternité sont encore de nouvelles chaînes d'amour, et si les mères accouchaient, en général, avec aussi peu de difficulté que les quadrupèdes, leur fils leur serait moins cher. De même, le bienfaiteur, par son bienfait, s'attache plus encore que l'obligé; car, loin de supposer avec Hobbes ou Mandeville que l'homme soit essentiellement méchant, nous croyons que la nature a déposé dans son cœur un riche fond de noblesse et de générosité, qui se déprave trop souvent, à la vérité, dans le commerce du monde.

Or, l'enfance de l'homme, plus longue et plus débile que celle de tous les animaux, devient précisément la cause de notre perfectionnement. D'abord la mollesse extrême de notre constitution nous rend plus dociles à toutes les habitudes que tout autre animal; la délicatesse et la nudité de notre peau nous disposent à éprouver des sensations perpétuelles, vives et profondes; car on voit les enfans vouloir tout saisir et tout

voir; notre système cérébral, si volumineux, demande un grand nombre d'idées; aussi les enfans montrent presque tous une grande mémoire et beaucoup de curiosité; ce qui est une disposition commune à l'homme et aux singes.

Supposons que la nature, écoutant les plaintes indiscrètes de l'homme, le rende fort et robuste, comme la plupart des animaux, dès sa naissance, le vêtisse de poils, l'arme de griffes et de dents comme un lion, lui donne, ou la vitesse du cheval à la course, ou les ailes de l'aigle, ou les jambes bondissantes du kangurou : je dis qu'il nous serait impossible d'être hommes et de faire usage de la raison; car, si nous étions forts dès nos jeunes ans, nous n'aurions pas le désir d'étudier, nul intérêt à nous assouplir, à nous former; nous ne prendrions nul soin pour nous perfectionner; nous ressemblerions au quadrupède qui, dès ses premiers jours, s'éloigne dans les campagnes, devient bientôt pubère, puis il engendre et meurt dans un court espace de vie, sans laisser de traces de son existence sur la terre. C'est donc la longueur de notre faiblesse qui nous rend dociles et pliables à toute instruction, qui, reculant la puberté, prolonge nos années, et qui rassemble en nous tous les trésors d'une industrieuse éducation. Si nous naissions vêtus de poils, jamais nous n'acquerrions l'art de faire des vêtemens et d'élever des édifices; si nos mains se changeaient en griffes crochues, nous prendrions l'appétit féroce du sang et de la chair crue; nous ne pourrions plus sentir délicatement, ni exercer les arts; enfin, si nous avions des ailes et la constitution nécessairement légère, ardente et mobile de l'oiseau, nous serions encore bien plus éloignés de toute vie sociale réglée, de tout exercice d'une intelligence laborieuse et rassise.

Mais nos plaintes sont injustes, puisque nous avons plus que tous les autres animaux ensemble, et par nos propres efforts. Nos armes atteignent l'aigle dans les airs, où même nous avons appris à nous élever plus haut que cet oiseau. Nous n'avons pas besoin de posséder en propre la force du cheval, ce quadrupède nous est soumis, et nous prête à volonté sa vitesse. Nous ne pouvons nager comme le poisson, néanmoins nos vaisseaux, volant sur les ondes, traversent l'Océan, apportent le sucre et l'or d'un autre hémisphère. Donc, un cerveau pour diriger, et des mains, maîtresses de tout entreprendre sur le globe, sont les plus riches présens dont la nature pouvait nous combler. Puisque l'homme a une main, je dis qu'il est le maître de la terre.

Pour être plus capable de penser, il devait donc être moins propre aux actions violentes que les brutes; il sied bien à ce roi du monde de naître désarmé, comme uniquement destiné au culte de la sagesse, de la paix et de la douceur dans la so-

ciété; car il faut des défenses naturelles aux êtres farouches et solitaires. Mais que les plus fiers animaux osent l'insulter, ils sentiront bientôt le poids de ses coups. Combien d'armes meurtrières et formidables cette main ne sait-elle pas créer? N'a-t-elle pas su pétrir ce terrible salpêtre, qui soulève des montagnes et fait voler les rochers en éclats, par l'explosion des mines? Heureux l'homme, s'il n'eût jamais employé sa redoutable industrie que contre les monstres qui ravagent la terre, ou les tyrans qui l'écrasent, et pour conquérir le légitime empire que lui accordait la nature!

Mais, ce qui prouve encore mieux que nous sommes destinés essentiellement à la vie sociale, c'est que la nature nous attribue un langage articulé, et qu'elle l'a refusé aux autres mammifères, jusque là qu'elle en ôte même la possibilité, par une structure particulière du larynx, à l'orang-outang.

C'est, en effet, par ce langage articulé que nous pouvons accroître énormément les signes de toutes nos idées, et enrichir notre intelligence du plus vaste dictionaire de toutes choses. Sans doute, les animaux pourvus de poumons, ayant des voix et des cris divers, s'en servent pour manifester leurs affections d'amour, de colère, de terreur, de joie, etc. Cependant cette sorte de langage, très-limité, n'exprime guère que des actions toutes physiques; on ne saurait dire que ces mots articulés qu'on apprend à prononcer aux perroquets, comme à d'autres oiseaux, aient pour eux la moindre signification; n'y comprenant rien, ils ne s'en-servent jamais entre eux et pour leur famille; c'est comme un terme baroque, et qui serait d'une langue inconnue pour nous; aussi ne les transmettent-ils nullement à leurs petits. Aucun quadrupède ne peut prononcer nettement des mots articulés, sans doute à cause du prolongement de ses mâchoires. L'orang-outang pourrait, à la vérité, articuler des sons presque comme l'homme, à cause de la forme de sa bouche; mais la nature, par une prévoyance bien extraordinaire, n'a pas voulu qu'un animal vînt se joindre, pour ainsi dire, à la conversation humaine, et que les sottises de la bête pussent se mêler au raisonnement des êtres intelligens. Sans rendre muets les grands singes, leur larynx offre cette particularité, qu'il y a un trou percé entre le cartilage thyroïde et l'os hyoïde, de manière que l'air, sortant de la trachée-artère, pénètre, par cette ouverture, dans deux grands sacs membraneux, situés sous la glotte de chaque côté; ainsi l'orang-outang voudrait en vain parler; l'air sortant est forcé, par la concavité du ventricule audessus de la glotte, de se refouler vers les sacs membraneux de son larynx, où la voix est nécessairement engouffrée ou étouffée. (Cette remarque a été faite par P. Camper, *Diss. de organo loquelæ simiarum*, dans ses œuvres).

Voilà donc l'homme, seul, investi de l'immense avantage d'attacher un signe à chaque idée, et ainsi de pouvoir la conserver, la communiquer à son semblable, la transmettre à la postérité. Voilà le nouveau lien resserrant les membres de la famille, et bientôt de la nation; car il se forme une communauté de pensées, de sentimens, une société nécessaire d'intérêts, par ces rapports intellectuels et moraux, qui sont nés dans le sein des premières associations humaines. L'homme alors sait imaginer des desseins, combiner, exécuter des entreprises bien autrement étendues et variées que celles des castors ou des fourmis, espèces réduites sans doute à quelque langage de signes ou de gestes, pour s'entendre ou se confier les intérêts communs de leur destinée, dans leur courte vie.

Aussi la nature nous a confié le libre arbitre de l'indépendance, tandis que la brute est esclave de son instinct. Notre illustre prérogative était un résultat nécessaire de la supériorité de raison, et de la prééminence qui nous fut attribuée par-dessus toutes les créatures; celles-ci avaient besoin d'un guide intérieur qui leur dictât tout ce qui est indispensable à leur existence. Plus les êtres sont faibles et petits, et de courte existence, comme les insectes, plus il leur fallait un instinct développé et merveilleux, une sorte d'inspiration et de lumière de la divinité, qui les dirigeât dans la vie; mais l'homme, ayant reçu un rayon d'intelligence, a été livré à sa propre indépendance; il a été le seul émancipé, comme l'aîné de toutes les créatures. Leur auteur s'est confié, en quelque manière, en lui. Donc, plus il cultive le champ fertile de sa raison, plus il seconde les desseins de la nature, qui lui inspira la curiosité, le désir d'apprendre, et lui ouvrit les portes de ses sanctuaires. La liberté d'action, qui nous fut départie, nous rend susceptibles de louange et de blâme, ou capables de bien et de mal; tandis que la conduite de l'animal, enchaîné par ses besoins, et subordonné à son instinct, lui ôte toute prétention à mériter ou démériter, le fait décheoir de tout droit à l'estime et à la louange véritables. On peut voir de là combien le frein des lois, les liens des religions deviennent indispensables pour rattacher l'homme à ses devoirs réciproques, l'un envers l'autre, dans l'état de société; ces inventions dérivent de notre nature libre; car, par cela même qu'elle est indépendante ou vagabonde, elle doit seule fixer ses limites. Sans cela elle resterait inculte et sauvage.

L'homme, élevant ainsi sa tête au sommet de toute la création, portant au loin ses regards, comme sa pensée, embrasse un vaste horizon intellectuel. Il a l'inspection d'un maître sur ses possessions et ses esclaves; né pour gouverner, il doit avoir l'étendue des conceptions d'un roi sur le trône. Peut-être que

cette ardeur de domination, qui lui est si éminemment départie parmi toutes les créatures, exprime le sentiment naturel de sa supériorité, et l'ascendant que lui inspire sa dignité, sa force véritable sur ce globe. C'est encore parce qu'il voit tomber au-dessous de lui toute la chaîne des êtres, qu'en regardant au-dessus de lui, il s'élance jusqu'à la contemplation d'un être souverain et créateur, dont il se reconnaît le ministre: pensée sublime, rayon éclatant, qui lui dévoile son auguste origine et ses immortelles destinées. Alors il ne se considère plus seulement comme le premier chaînon des animaux, il se reconnaît le dépositaire du pouvoir suprême sur tous les êtres de la création, le dispensateur des hautes lois de la nature, l'arbitre des volontés éternelles d'un Dieu. L'homme considère ainsi, que son corps n'est bientôt que la moindre partie de lui-même; qu'il recèle dans son intérieur une puissance secrète d'intelligence, de raison, de génie, source de tout son empire sur la terre, pour gouverner, en quelque manière, le système des corps organisés : telle que la poudre à canon dans une arme à feu rend son pouvoir terrible, de même la puissance spirituelle du cerveau charge, en quelque manière, l'homme de toute son énergie.

> ..... *Sanctius his animal, mentisque capacius altæ*
> *Deerat adhuc et quod dominari in cætera posset;*
> *Natus homo est.*
>
> Ovid., Metam., lib. I.

Si l'homme n'existait pas sur la terre, il y aurait une sorte d'anarchie parmi les créatures; faute de chef et de gouvernement, les bêtes féroces usurperaient une cruelle domination; elles détruiraient les races pacifiques des herbivores, qui entretiennent à leur tour l'équilibre entre les végétaux, ainsi que nous l'avons montré (*Nouv. Dict. d'hist. nat.*, *discours prélim.*, 2[e] édit.). S'il existe un système de corps organisés dans les autres planètes, il doit, sans doute, s'y trouver pareillement un chef et un centre, auquel vient aboutir la puissance d'équilibre et de gouvernement; c'est le complément, la clef de voûte de l'édifice.

Nous allons voir que cette pondération exercée par l'homme, cette tutelle dont l'a chargé la nature, sur tous les êtres vivans, lui est encore acquise par deux facultés principales; celle de se nourrir également de végétaux et d'animaux, et celle de pouvoir habiter en tous climats; parce que l'homme est omnivore et cosmopolite. Par-là se dévoilent encore les desseins de la nature, sur notre race, et le but auquel elle nous appelle sur ce globe; car nous ne sommes pas nés pour nous seuls.

§. IV. *Des nourritures propres à l'espèce humaine et de leurs effets, selon les climats.* Les auteurs qui ont traité ce sujet se sont bornés à démontrer que l'homme était également susceptible de se nourrir de végétaux et d'animaux, sans re-

monter aux effets qui en résultent pour la perfection physique et morale de notre nature. C'est sur ce nouveau point de vue que nous devons insister principalement, puisque nous en verrons naître aussi des modifications particulières de la sensibilité, et des dispositions à certains genres de maladies, qui se rattachent à notre perfection même.

Sans doute, quand on dit que l'homme est omnivore, on ne prétend pas qu'il puisse se nourrir de terre glaise, comme Gumilla et M. de Humboldt assurent que les Otomaques, ou d'autres peuples sauvages, en avalent quelquefois, par faute de vivres, sur des plages stériles, et comme font aussi, par besoin, les loups de nos contrées, en hiver. Nous ne parlerons point non plus des hommes qui dévorent des cailloux et d'autres matières incapables de nourrir, par un périlleux essai de leurs forces. Mais depuis l'Esquimau et le Kamtschadale, vivant de poissons crus et pourris, dans une même auge, avec leurs chiens, et buvant l'huile rance de baleine, jusqu'au délicat Asiatique, se nourrissant de fruits sucrés, de végétaux aromatiques, et se désaltérant avec des sorbets parfumés, combien de nuances et d'espèces d'alimens chez toutes les races humaines! Notre espèce peut donc s'accoutumer à peu près à tout, même à des poisons, puisqu'on mange, en Laponie, des jeunes pousses d'aconit, comme des asperges. L'homme, chef de tous les êtres organisés, devait avoir droit sur tous; il goûte, en quelque manière, toute la nature, et cette multiplicité infinie de ses goûts étend nécessairement le domaine de ses sensations, de ses pensées, exerce son discernement, l'oblige à tout rechercher ou tout observer.

Cette variabilité extrême du sens du goût, le rend moins impétueux et moins brutal sur un seul objet; car l'animal carnivore, par exemple, devient vorace et ardent pour la chair et le sang; les herbivores ne trouvent de saveur qu'à l'herbe ou aux végétaux; ils comparent peu, ils ne sont formés, pour ainsi parler, que d'un seul élément; l'homme, au contraire, est composé de tout, et nous verrons de plus qu'il préfère les substances les plus élaborées des règnes végétal et animal pour sa nourriture, comme si le corps du premier des êtres organisés ne devait être construit que des matériaux les plus délicats, les plus subtils ou les mieux perfectionnés de la nature. De plus, il apprend ainsi à connaître tout, en quelque sorte, puisque son alimentation est encore un sujet d'instruction, tandis qu'un instinct brute guide l'animal vers sa pâture.

L'homme, par la conformation interne de ses viscères, et par ses organes de mastication, semble tenir le milieu entre les animaux herbivores et les carnivores. Ses dents et la forme de son estomac sont analogues à ceux de la famille des singes, qui sont éminemment frugivores, comme nous allons l'exposer.

D'abord, chez l'homme, la conformation des mâchoires, les muscles crotaphites et masseters, qui élèvent la mâchoire inférieure, n'ont pas autant de vigueur et de développement que ceux des animaux carnivores; il lui fallait moins d'efforts de mastication. La face est moins avancée en museau que chez les quadrupèdes, et la bouche est moins grande. L'articulation de la mâchoire inférieure est un ginglyme moins serré chez l'homme, les frugivores, les granivores et les herbivores, que chez les carnaciers, qui devaient déchirer et diviser des chairs fibreuses ou tendineuses. Aussi notre mâchoire inférieure est-elle susceptible de faire divers mouvemens en avançant ou reculant, ou se portant de côté; elle peut ainsi agir non-seulement pour inciser, mais pour broyer et moudre en divers sens des matières végétales. L'arcade zygomatique, pour l'attache des muscles releveurs, est presque droite horizontalement chez l'homme, tandis qu'elle est convexe chez les carnaciers, qui avaient besoin d'un support plus vigoureux. Elle laisse aussi moins d'espace pour le muscle crotaphite que chez les carnivores, où la fosse temporale est très-spacieuse pour loger ce muscle robuste (temporo-maxillien). Nous n'avons pas d'os incisif ou inter-maxillaire supérieur, comme les quadrupèdes, soit pour agrandir leur gueule, soit pour l'implantation de leurs dents incisives supérieures, s'ils en ont.

Les dents, chez l'homme, sont analogues à celles des singes; les canines ou laniaires ne sont pas aussi longues que chez quelques-uns de ces quadrumanes à demi carnaciers, tels que les babouins (*cynomolgus*); les singes ont, ainsi que nous, quatre incisives supérieures et quatre inférieures, deux canines et dix molaires à chaque mâchoire, en total trente-deux dents; mais les sapajous, allouates ou singes d'Amérique, ont deux molaires de plus à chaque mâchoire, ou trente-six dents. Les carnivores ont six incisives à chaque mâchoire, deux canines, et chez les uns, de dix à douze molaires, chez d'autres, de huit à dix à chaque mâchoire, ou de trente-quatre à quarante-deux dents. Les rongeurs, tels que le rat, le castor, le lièvre, ont seulement deux incisives supérieures et deux inférieures, point de canines, et de trois à quatre ou cinq molaires à chaque côté d'une mâchoire, en tout de seize à vingt-deux dents. Les ruminans, sans cornes, tels que les chameaux et chevrotins, ont deux incisives supérieures et six inférieures, une ou même deux canines de chaque côté d'une mâchoire, dix à douze molaires à chacune, en tout trente-quatre à trente-six dents; les ruminans pourvus de cornes n'ont point d'incisives supérieures, huit inférieures, point de canines (excepté les cerfs qui en ont à la mâchoire supérieure), douze molaires à couronne plate à chaque mâchoire, en tout trente-deux dents. Les solipèdes qui

sont également herbivores, portent six incisives à chaque mâchoire, deux canines à la mâchoire supérieure, point à l'inférieure, et également douze molaires à chaque mâchoire.

Par là l'on voit que, s'il manque des incisives supérieures chez les herbivores, et des canines aux rongeurs, leurs molaires sont constamment nombreuses. Toutes celles-ci ont la couronne plate, avec des lames d'émail pour broyer les herbes et diverses parties des végétaux. Chez les ruminans ou herbivores parfaits, et les solipèdes, ces lames dures forment ou des croissans ou des lignes serpentantes, afin de moudre et triturer parfaitement les tiges herbacées; d'autant mieux que les mâchoires ont un mouvement latéral ou horizontal combiné avec le mouvement perpendiculaire. Lorsque le chien mâche des gramens pour se faire vomir, il les enfonce jusqu'en l'arrière-bouche, afin de broyer ces herbes sous ses dernières molaires, car les molaires antérieures sont cuspidées ou portent des pointes à leur sommet, afin de déchirer la chair ou entamer les os. Cette conformation anguleuse et tranchante des molaires de tous les carnivores, est spécialement tricuspide et remarquable dans les chats, animaux les plus carnaciers de tous les quadrupèdes.

Chez l'homme, les petites molaires sont, elles seules, médiocrement armées de tubercules ou pointes; elles font, avec les canines, la part carnivore, tandis que les molaires plates font la part herbivore de notre destination à vivre de toutes choses sur la terre. Auguste Broussonnet a établi que l'homme était herbivore ou frugivore comme douze, et carnivore comme huit. Néanmoins, cette proportion, quoique déduite du système dentaire, varie suivant les climats. Il est certain que le Tartare vivant de chair de cheval, même crue, sous les cieux glacés de la Sibérie, a les dents aigues, écartées, tandis que le nègre, vivant de fruits et d'herbages, comme les singes ses antiques compatriotes, sous un ciel ardent et à l'ombre des palmiers, ou des bananiers de la zône torride, a de belles et larges dents, blanches, bien unies, et presque toutes usées au même niveau.

De même nous préférons le régime végétal, dans les ardeurs de l'été, à la chair trop nourrissante et putrescible; mais celle-ci convient mieux en hiver, lorsqu'un froid vif excite l'appétit et exige une forte réparation vitale.

Le reste de notre structure ne nous rend pas moins herbivore ou frugivore que la configuration des dents et des mâchoires.

L'estomac chez nous, à la vérité, est simple et d'une médiocre étendue, comme chez les carnivores; mais il porte, outre un appendice vermiforme, un intestin cœcum plus grand que dans ceux-ci, moins étendu toutefois que chez les frugivores proprement dits, comme les rongeurs. Si les carnivores ont des

intestins courts et étroits, et les herbivores de très-longs et larges, ceux de l'homme tiennent une sorte de milieu entre les uns et les autres.

Chez nous, les intestins ont six à sept fois la longueur du corps; il en est à peu près de même parmi les singes (chez le gibbon ils ont huit fois la longueur; chez les autres singes, six fois; chez les magots plus carnaciers, cinq fois). Les carnivores ont des intestins de deux, de trois à cinq fois leur longueur. Les suceurs de sang, tels que l'ichneumon, la noctule, n'ont que deux fois leur longueur d'intestin, car cette nourriture est très-digestible et très-putrescible; le lion, les panthères et tigres ont trois fois leur longueur, le loup quatre fois au plus, le chien cinq fois; le chat sauvage, qui n'a que trois fois sa longueur d'instestins, en prend cinq fois par la domesticité, à cause qu'il mange alors des substances végétales.

Mais les frugivores et les herbivores ont des intestins bien plus longs dans leurs circonvolutions, sans compter qu'ils ont la plupart un ample cœcum, ou un estomac multiple, quadruple aux ruminans, quintuple à des cétacés. Le lièvre et le lapin ont des intestins près de douze fois leur longueur (les rats ont moins d'étendue d'intestins, car ils rongent aussi les chairs). Les chameaux et dromadaires en ont de douze à quinze fois leur longueur; elle va jusqu'à vingt-deux fois dans le taureau, et vingt-huit fois dans le bélier : c'est à peu près la plus grande étendue connue; aussi ces animaux sont purement herbivores. Les oiseaux en ont, en général, de bien plus courts, car les volatiles sont plutôt granivores qu'herbivores; il fallait qu'ils prissent une nourriture substantielle sous un petit volume, pour ne pas être trop lourds. La nature leur a donné, pour cet effet, un jabot propre à ramollir les semences, puis un gésier musculaire et intérieurement cartilagineux, pour broyer ces graines.

Les carnivores ont en général des viscères membraneux, tandis que les herbivores en ont de plus robustes ou de plus musculeux, pour agir sur des matériaux difficiles à soumettre à une parfaite élaboration. De là nous pouvons établir cette vérité physiologique, que les herbivores ont le système intérieur viscéral robuste, et le système musculaire externe faible. Chez les carnivores, au contraire, l'intérieur est débile, et les organes de la vie extérieure sont très-vigoureux. Un lion est infiniment plus fort qu'un bœuf ou un cheval, quoique ceux-ci soient plus gros. Buffon observe qu'un cheval ne soutient pas pendant autant de jours un long voyage que l'homme à pied, quoiqu'on ait soin de bien nourrir ce quadrupède. Au total, l'aliment de chair augmente beaucoup l'énergie de la vie extérieure ou de relation.

Toute cette conformation diverse des herbivores et des carnivores manifeste que nous ne sommes point, dans l'absolue rigueur, capables de vivre uniquement ou de végétaux, ou de matières animales, ainsi que l'ont affirmé des philosophes plutôt systématiques que naturalistes.

Comme la nourriture d'herbes ou de fruits contient peu d'aliment, proprement dit, dans une grande masse de matières, il fallait donc que les frugivores et les herbivores surtout pussent prendre à la fois beaucoup de ces matériaux de nutrition. Il fallait une élaboration longue, une trituration parfaite, pour séparer les molécules alimentaires de cette masse d'herbes et de fibres végétales; de là une rumination chez des espèces, et un long travail intestinal chez les rongeurs, etc. Au contraire, les carnivores trouvant sous un petit volume beaucoup de molécules nutritives, les organes viscéraux n'avaient pas besoin d'une grande d'étendue, et pour prévenir la putréfaction de ces nourritures de chair et de sang, il fallait que leur résidu pût être promptement évacué du corps.

Les herbivores avalent beaucoup de nourriture, mais obtenant peu d'aliment, ils ont besoin de manger souvent; les carnivores prenant moins de nourriture, mais y trouvant beaucoup de substance, ils peuvent jeûner pendant plusieurs jours après un repas copieux.

L'homme, quoique plus frugivore ou herbivore sous les climats chauds, et plus carnivore dans les saisons et les contrées froides, est omnivore, ou se nourrit également partout des substances végétales et animales. Le régime tout pythagoricien ou herbivore si vanté par Cocchi, Hecquet, Wallis, J. J. Rousseau, ne pourrait pas soutenir la vie de l'homme, surtout dans nos climats froids, et moins encore au nord, ainsi que l'ont montré Buffon et d'autres auteurs célèbres. Le régime tout animal, réclamé par Tyson, Andry, Arbuthnot, Janus Plancus, Helvétius, etc., est évidemment malsain sous les climats chauds. C'est lui qui fait périr de maladies aiguës, de pléthore, de dysenteries, tant d'Anglais, qui s'obstinent à manger autant de chair dans les colonies, sous les tropiques, que sous le ciel froid et nébuleux de la Grande-Bretagne.

L'instinct ou l'impulsion de nos appétits nous guide à cet égard bien manifestement. Les enfans, plus près que nous de la nature, moins dépravés par des goûts factices, désirent bien plutôt les fruits que la chair, ainsi que nous l'avons montré ailleurs en traitant des *enfans*, des *fruits*, etc. Les fièvres ardentes nous rappellent à cet instinct, après avoir abusé des nourritures animales, en été surtout. Nous n'avons ni les griffes des carnivores pour déchirer une proie, ni la panse et l'absence des incisives supérieures, comme les ruminans, pour

nous contenter d'herbes ; mais nous digérons tout, tandis que les sucs gastriques du lion ou de l'aigle n'attaquent pas même le pain, ni les quatre estomacs de la plupart des ruminans ne peuvent dissoudre la chair. Des porcs nourris uniquement de chair de porc, moururent bientôt d'une fièvre inflammatoire (P. Petit, *De morib. anthropophag.*).

Néanmoins, l'homme étant voisin de la famille des quadrumanes ou des singes par sa conformation, pouvant même grimper aux arbres, et sa nudité naturelle manifestant que sa première origine a dû être sous les tropiques ou les pays chauds, il est certain que nous sommes plus herbivores ou frugivores que carnaciers. Plus on descend des pays du nord vers le midi, plus on voit les peuples faire prédominer le régime végétal sur l'animal. Un Anglais se gorge de rost-biff et mange peu de pain ; un Français mange beaucoup plus de pain ; un Italien vit presque uniquement de macaroni, de polenta, d'excellens légumes ; dans l'Inde méridionale, les habitans ont horreur du sang de tous les animaux, et d'approcher la chair de leur bouche ; ils se contentent des fruits sucrés et délicieux des palmiers, des bananiers, etc., ou de laitage. Ce n'est que sous les climats rigoureux qu'on voit s'accroître le besoin de vivre de chair, et que la férocité brutale du caractère se déploie en même proportion que ce regime.

La nourriture toute végétale change les produits des excrétions et des sécrétions de l'individu qui s'était auparavant substanté d'autres alimens. Ainsi, les urines et les excrémens du chien varient de nature, selon qu'il est uniquement nourri de pain ou de chair. Les herbivores n'ont jamais pour calculs vésicaux que des carbonates calcaires, quoiqu'il existe des phosphates calcaires dans leurs intestins. C'est le contraire chez les animaux carnivores et l'homme, qui montrent toujours des phosphates de chaux, et jamais de carbonates calcaires, dans leurs urines. L'urée augmente aussi beaucoup en quantité, ainsi que l'acide urique et les concrétions calculeuses et arthritiques, chez l'homme qui mange beaucoup de chair, comme dans les carnivores ; donc le régime végétal tempéré est plus salutaire, quoique moins fortifiant.

On accuse l'usage de la chair, salée surtout, de déterminer le scorbut chez les marins. Cette accusation n'est pas bien fondée, comme l'a montré Lind, quoique les végétaux concourent souvent à guérir cette affection. Cet auteur, ainsi que Monro et Wilson (*A treatise upon influence of the climate etc.*) parlent au contraire d'un scorbut engendré par l'usage trop continu du régime végétal, maladie qu'on ne guérit que par un régime animal. En effet, les substances trop dépourvues d'azote comme les herbes (le pain a déjà une substance animalisée

qui est le gluten), ne peuvent pas assez nourrir l'homme; elles débilitent extrêmement toute sa constitution, et il résulte de cet affaiblissement une grande tendance à la décomposition des humeurs. Le sang est presque dépourvu de fibrine, et reste fluide alors hors du corps, quoique cela n'ait pas lieu chez des animaux destinés à la vie purement herbivore, comme les taureaux. On guérit cette sorte de scorbut par l'usage de la viande, de même que le diabète et d'autres dyscrasies des viscères intestinaux se dissipent par l'emploi de médicamens toniques et d'alimens animalisés. Ainsi notre constitution nous rappelle sans cesse à un régime mixte, comme le plus favorable à notre santé. L'ichthyophagie, ou la nourriture habituelle de poissons, offre moins de désavantages que la créophagie, ou la nourriture habituelle de chair, car elle animalise moins le corps, elle nourrit moins; aussi les poissons, passent pour du *maigre* dans les carêmes, en toutes les religions. Ils ont seulement le grand inconvénient d'exciter des maladies de la peau très-tenaces, et d'affecter le système lymphatique. Comme cet aliment est cependant animalisé, son usage fréquent est moins à craindre sous des climats froids que sous les cieux des tropiques.

Il ne suffisait point à la nature de nous avoir ainsi livré tous les êtres afin de choisir nos alimens parmi eux; puisque nous devions subsister par toute la terre, et régner sur les corps organisés, il nous fut permis d'en préférer les objets les plus délicats, les plus savoureux, les mieux digestibles. C'est ainsi que dans le règne végétal, les fruits, les semences, les fécules, les sucs saccharins, les amandes, etc.; et dans le règne animal, le lait, les œufs, la moelle, les chairs des herbivores et leurs jus, sont, en quelque manière, les extraits les plus nourrissans, les plus sapides, les plus perfectionnés des substances organiques. Notre corps devait être formé d'élémens plus subtils que celui des animaux.

Mais ce n'était point encore assez. Le quadrupède broute l'herbe ou dévore sa proie toute crue et sans apprêts; son estomac vigoureux dissout sans peine les plus durs alimens. Il n'en est pas ainsi de notre espèce, en général. Quoiqu'une faim vive, chez des sauvages et sous des cieux froids surtout, puisse faire digérer des chairs crues et abondantes, des graisses et du suif, l'homme originel, sous les tropiques, ne paraît pas capable de digérer les chairs crues : tout au plus le nègre, s'aidant d'aromates, peut dissoudre dans son estomac de la viande boucanée et à demi ramollie par la chaleur et un commencement de putréfaction. Mais, pour l'ordinaire, notre espèce a les viscères digestifs naturellement plus faibles que les quadrupèdes; elle a donc appris à cuire et préparer ses alimens. Par là, elle s'est

encore adoucie et civilisée. Quand Homère veut peindre un homme féroce et sauvage, il l'appelle *crudivore*, parce qu'en effet, la nourriture de chair crue annonce des viscères robustes et des appétits analogues à ceux d'un ours ou d'un lion; tandis qu'un estomac débile, qui peut à peine soutenir des alimens cuits et légers, indique un être délicat, sensible, et par cela même intelligent. On sait en effet que les fonctions de la vie extérieure ou de relation acquièrent de la prépondérance ou de l'activité par la faiblesse des organes internes, que la méditation empêche ou diminue la digestion, et que tous les hommes studieux, par exemple, doivent cette qualité à la grande faiblesse de leurs viscères. La nature l'a bien fait voir, car, tandis que la gueule du quadrupède s'avance et s'élargit pour saisir sa proie, son cerveau se rétrécit et se recule; mais chez l'homme, le cerveau s'avance en un front large et noble, tandis que ses mâchoires sont raccourcies, parce que nous devions mettre la pensée avant la nourriture, et la brute faire tout le contraire.

C'est encore par cette débilité radicale de notre système viscéral que nous sommes les seuls êtres usant de condimens, de sel, d'épiceries, etc., pour exciter plus efficacement l'activité digestive, et de boissons fermentées, ou spiritueuses, ou toniques, pour favoriser le jeu des fonctions internes de la nutrition. De là est résulté l'art culinaire chez les peuples civilisés et amollis, art funeste qui, étudiant les moyens de faire beaucoup manger en aiguisant la sensualité du goût, devient la source d'une foule innombrable de maladies. Nous verrons en effet combien de nouvelles affections morbifiques résultent des énormes accroissemens que reçoit l'art de la cuisine.

De la nourriture abondante et facile que l'espèce humaine peut ordinairement se procurer, soit par la culture des terres, soit par l'éducation des bestiaux, sous la protection de gouvernemens réguliers, il s'ensuit la multiplication des hommes, et leur disposition habituelle à se propager. Les animaux bien nourris, à l'état domestique, sont presque en tout temps capables d'engendrer, tandis qu'à l'état sauvage, exposés à de longues et fréquentes abstinences, ils n'ont qu'une ou deux saisons de rut par année. Le sauvage Américain, au milieu de ses forêts et de ses solitudes, contraint à une vie dure et laborieuse, n'ayant qu'une proie rare, est peu fécond, peu amoureux; la nécessité d'être robuste produit chez lui la nécessité d'être chaste; toutefois la faculté de se reproduire en tout temps (indépendamment des effets appréciés ci-devant de la station droite), résulte d'une nourriture régulière et suffisante chez l'homme civilisé.

§. v. *Digression sur les moyens qu'*emploie la nature pour *élaborer les animaux et l'homme*. La plante ne se nourrissant

que d'élémens simples ou faiblement élaborés, tels que l'eau, le terreau (ou même simplifiant à son niveau les engrais, les débris de substances animales), elle ne se compose que d'un petit nombre de principes, carbone, hydrogène, oxigène, et rarement de l'azote. De là vient que sa vie et son organisme sont peu développés; elle ne peut composer l'élément nerveux ou sensitif. Mais l'animal se nourrissant de substances déjà préparées par la puissance végétale, élève la combinaison organique plus haut, rassemble un plus grand nombre de matériaux, et leur imprime davantage l'activité, l'énergie vitale, le mouvement et le sentiment; aussi compose-t-il la pulpe nerveuse, instrument de la sensibilité. A cet égard même, les animaux carnivores, prenant des nourritures d'une composition plus élevée, portent plus loin aussi les facultés actives et énergiques de la vie animale que les espèces simplement hérbivores.

S'il résulte de cette gradation une vitalité plus animée dans les êtres dont l'assimilation des alimens est plus compliquée, si elle compose des organes d'une structure plus perfectionnée, il s'ensuit aussi que la destruction, la dissolution y seront plus faciles et plus promptes. Un minéral formé d'un ou deux principes au plus, est un corps peu ou point altérable, parce que ses élémens sont étroitement combinés; le végétal étant formé de trois élémens est déjà plus altérable, et, à sa mort, une dissolution plus ou moins rapide disgrège ses principes; mais chez les animaux formés de quatre élémens au moins, la dissolution est plus prompte et plus inévitable. A peine la mort a-t-elle frappé ces créatures, que leurs chairs tendent à se putréfier; les principes qui étaient retenus comme par violence dans leur combinaison organique au moyen de la vie, se séparent, surtout chez les carnivores où la complication des élémens est plus considérable. Pendant la vie même, leurs déjections sont déjà putrides. Aussi l'homme malade de fièvres adynamiques ou tendantes à une décomposition putride, se rejette vers les substances végétales, ou repousse avec horreur les nourritures animales.

Ces faits portent à croire que la nature a dû atteindre le maximum de ses complications organiques, en formant les animaux, puisque leur vie lutte à peine contre la putréfaction ou la dissolution, chez les races carnivores les plus perfectionnées et chez l'homme surtout, si sujet aux maladies pestilentielles et malignes. Un degré de perfection ou de surcomposition ne paraît pas possible dans l'ordre de notre nature actuelle, puisque la dissolution fait équilibre à la vie la plus développée et la plus intense. L'arbre de la vie, en produisant l'espèce humaine, a fleuri, est parvenu à son faîte le plus éminent; sur cette terre du moins, car nous ignorons ce que la nature pourrait créer en d'autres mondes.

Dans les végétaux et les animaux, les organes les plus éminemment vitaux et excitables, les plus perfectionnés ou composés sont placés surtout vers les régions antérieures ou supérieures de l'individu : ce sont les parties de la fructification et de la floraison chez les plantes; ce sont la moelle épinière et le cerveau, ou les principaux troncs nerveux chez la plupart des animaux. On peut dire que ces organes impriment le mouvement à toute la machine, ou qu'ils en sont la portion la plus délicate, la mieux élaborée.

Est-ce la chaleur ou le soleil qui détermine plus de vitalité ou de perfection organique, de facultés et de sentiment à ces parties des animaux et des végétaux le plus immédiatement soumises à son influence? Nous en pourrons offrir diverses inductions importantes en traitant de la *nature*.

Chez les végétaux, le maximum de leur élaboration vitale aboutit à la génération, à fleurir et à fructifier. Ils présentent leurs fleurs et leurs fruits avec orgueil, pour ainsi dire, comme ce qu'ils ont de plus parfait. C'est là leur tête et leur visage; par conséquent, ils n'ont pour langage et action principale que de faire l'amour.

Chez les animaux, au contraire, ce sont le cerveau, le système nerveux et les principaux sens qui se rassemblent à la tête et au devant de l'individu avec sa bouche; celui-ci semble donc demander surtout à sentir, à connaître, à se nourrir, tandis que ses organes sexuels sont reculés ordinairement à une extrémité opposée, et dérobés même à la vue. Si les végétaux font parade de leurs amours, les animaux les cachent le plus souvent dans l'ombre du mystère, et même avec pudeur chez plusieurs espèces. Ils ne vivent pas tout entiers pour l'amour ou la génération, comme les végétaux, quoiqu'ils aient des organes sexuels plus permanens; mais il y a des époques de rut ou de chaleur. Ainsi la nature a créé l'animal plus spécialement pour sentir, exercer une vie active par le moyen d'un système nerveux, élaboré au moyen d'alimens plus complexes : elle a formé le végétal, au contraire, pour fleurir et fructifier. Plus un animal deviendra sensible, intelligent, plus il sera parfait; tel est l'homme surtout: plus un végétal déploiera ses facultés génératives, donnera des fruits abondans et savoureux, plus il atteindra le faîte de la perfection qui lui est propre. Ainsi la culture qui tend à civiliser davantage l'homme et les animaux domestiques, ou agrandir leurs facultés nerveuses, comme à dompter les sucs âpres et acerbes de l'arbre sauvage, dans nos jardins, n'est point, comme l'ont prétendu J. J. Rousseau et d'autres philosophes, un acte opposé au vœu de la nature; c'est, au contraire, seconder ses efforts, suivre la route de ses impulsions les plus nobles, accomplir ses volontés, remplir

enfin nos hautes destinées sur la terre. Eh! ne portons-nous pas notre admiration et une estime involontaire même au mérite, à tout ce qui nous paraît le résultat d'une nature plus sublime ou plus achevée, soit dans l'homme, soit dans tous les autres êtres organisés?

La progression toujours croissante des facultés intellectuelles des animaux, ainsi que la complication de leur structure organique, à mesure qu'on remonte l'échelle de ce règne, est l'acte le plus merveilleux de la puissance créatrice et intelligente qui gouverne cet univers; nous venons de voir qu'elle en obtient les résultats, en combinant et élaborant successivement jusqu'à la composition nerveuse, un plus grand nombre de matériaux.

Qui ne voit, en effet, successivement se développer dans les moindres espèces de vers, d'insectes, un système nerveux, encore divisé en ganglions, ou épars en masses faiblement réunies chez les mollusques, puis recevoir une forme plus régulière dans le canal osseux des vertèbres et le crâne des poissons, se grossir de plus en plus, se renfler en cerveau, à mesure qu'on remonte par les reptiles et les oiseaux à la classe des mammifères; recevoir enfin son plus vaste développement au sommet de l'échelle organique, à la tête du premier des êtres, à l'homme, fleur terminale du grand arbre de la vie?

Et à mesure que ce système nerveux sensitif s'accroît, se déploie dans l'intérieur des animaux progressivement plus compliqués, il envoie au dehors des prolongemens ou rameaux nerveux, pour ouvrir de nouveaux sens, de nouvelles portes de communication avec l'univers extérieur. Aussi à mesure que les animaux reçoivent de la nature un plus grand nombre de sens, un système nerveux cérébral plus compliqué, la sphère de leurs sensations perçues, des idées qui en résultent, s'étend et s'amplifie. Les plus simples animaux ne vivent presque rien qu'en eux-mêmes par l'instinct; d'autres plus compliqués s'épanouissent davantage; l'homme produit sa sensibilité presque toute au dehors; il pousse l'étendue de ses recherches ou de sa curiosité audessus des astres, et à l'infinité des espaces et des temps. Quelques pas au-delà, il voudrait s'élancer jusqu'à la suprême intelligence et à la toute-puissance d'un Dieu.

Chaque animal a donc son propre monde intellectuel en harmonie avec ses organes et ses facultés. Il ne voit pas l'univers d'une égale dimension, ni sous le même aspect qu'une autre créature plus ou moins accomplie que lui. Il s'avance sur la voie de l'humanité, de même que les élémens de l'homme intellectuel se retrouvent déjà ébauchés en ces êtres inférieurs à nous; ainsi chaque espèce d'animal, comme chaque homme, s'établit, par son propre arbitre et par l'effet de son organisme, la mesure et la règle de tout ce qui l'environne.

Il y a mille preuves de ce déploiement intellectuel successif, d'abord par l'âge, en chaque espèce; et c'est pourquoi les jeunes, les petits se subordonnent spontanément à l'intelligence plus avancée de leurs parens; ensuite par le degré naturel de supériorité; aussi le bœuf, le cheval, le chameau, l'éléphant lui-même, malgré sa masse, sa force, son intelligence, se soumettent avec peu de peine à la domination de l'homme, de l'enfant qui les conduisent. Ils nous sentent supérieurs à eux. Il est manifeste qu'ils gagnent en intelligence par leur communication avec nous; le chien dressé acquiert une habileté plus grande, soit à la chasse, soit aux divers actes de la vie sociale à laquelle il prend part. Il reconnaît son infériorité, et semble lire dans les yeux de son maître les déterminations de sa haute volonté.

C'est donc, au total, l'esprit ou la raison, plutôt que la force brute en elle-même, qui domine non-seulement les animaux, mais qui règne diversement parmi les hommes; ceux-ci ne vivent en société, ne se soumettent à des gouvernemens qu'au moyen de certaines raisons, soit bonnes, soit mauvaises (mais supposées bonnes), appelées lois et religions. La plus puissante des forces intellectuelles est, en effet, la vérité, l'évidence, ou ce qu'on croit tel, qui devient capable de tout subjuguer par l'opinion.

L'on verra mieux encore ce qui distingue éminemment l'homme des autres créatures, par deux considérations qui n'appartiennent qu'à lui seul. Il connait Dieu et la mort. Par la première de ces pensées, il s'élève à tout ce qu'il y a de sublime, d'infini, d'immense, en espace, en puissance, en durée, en intelligence; par la seconde, il contemple le terme de toutes choses ou le néant. Ainsi sa vue intellectuelle s'élance à deux extrêmes que ne saurait atteindre aucun des animaux. Il y a donc, pour ainsi parler, l'infini entre sa pensée et celle du plus intelligent des quadrupèdes. Aussi l'homme généralise ses idées, il les abstrait ou les sépare des simples sensations physiques; il leur donne un corps par la parole; il les grave par l'écriture; enfin il vit par le cerveau dans un monde rationnel tout autre que ce monde physique, dans lequel rampent et sont plongées les bêtes brutes. C'est dans ce noble et éclatant univers, demeure céleste du génie, qu'il contemple les rapports moraux des choses, comme la vertu ou le vice, la beauté ou la laideur, l'harmonie ou le désordre, le juste ou l'injuste, la vérité ou l'erreur, etc., toutes relations que l'animal se montre incapable d'apercevoir. Alors l'homme peut mesurer sa course et choisir sa destinée; c'est un habitant des cieux, pour ainsi dire, voyageant sur une terre d'épreuves, s'exerçant dans une lice de dangers, sous les regards d'un Dieu et des générations à

venir; mais l'animal, destiné à une existence toute mortelle et précaire, ne peut et ne fait que ce qu'ordonne en lui la nature; il périt comme la fleur, sans souvenir de ses ancêtres, comme sans espérance en l'avenir.

§. VI. *De l'homme dans ses relations sexuelles, et de la durée de sa vie.* Nous avons traité ailleurs de la femme, de ce qui concernait ce sexe dans l'état de mariage; nous devons considérer ici les rapports du sexe mâle, relativement à la fonction reproductive.

Sous tous les climats, l'homme parvient plus tard à la puberté que la femme, sans doute parce qu'il jouit d'une structure plus solide, d'une corpulence plus forte qu'elle; mais, comme la femme, il est plus précoce dans les contrées chaudes, et plus tardif, sous les cieux froids, à ressentir l'amour. Comme il doit engendrer moins jeune que la femme, il conserve aussi plus longtemps qu'elle cette faculté; ainsi, par la raison qu'il n'est guère formé avant douze à dix-huit ans, suivant les régions, et sauf les exceptions, l'on a vu des vieillards encore très-capables d'être pères bien au-delà de soixante ans; au lieu que la femme, souvent pubère de dix ou douze ans, perd d'ordinaire sa fécondité de quarante à cinquante ans. Ainsi, dans le nord de l'Europe, et dans les campagnes surtout, il n'est pas rare de voir de grands adolescens de vingt ans non pubères encore, et conservant la simplicité de l'enfance; mais ces mêmes hommes se montrent verts à soixante ans, et quelques-uns sont devenus pères au-delà de quatre-vingts. En effet, le rapport entre l'époque de la puberté et la durée naturelle de la vie est constamment proportionnel chez tous les mammifères; la puberté se manifeste au cinquième, à peu près, de leur existence totale; donc le moyen d'accourcir leur vie, et même d'abréger leur taille, est de provoquer leur précocité. César dit que les Germains, de son temps, avaient honte d'approcher des femmes avant vingt ans, et que par là leur jeunesse prenait tout le temps d'accroître ses forces, et de donner au corps de grandes dimensions. Mais dans les villes de luxe, où l'abondance des nourritures, la proximité continuelle des deux sexes, sollicitent des jouissances prématurées, le corps n'a point encore acquis son parfait développement, que déjà sa vigueur est détournée vers la source des voluptés. Aussi voit-on des individus de courte taille qui se hâtent, pour ainsi dire, de vivre, qui, prodiguant les plaisirs et déployant l'activité de toutes leurs facultés, s'usent et vieillissent de bonne heure. Tel est aussi le sort de la plupart des Orientaux et de tous les habitans des climats chauds; ils fleurissent de bonne heure, mais dès trente ans, les voilà aux expédiens en amour; et la facilité extrême des jouissances, en inspirant bientôt la satiété, leur fait rechercher

non-seulement le rare, mais encore l'inusité, le vicieux, le dénaturé : tant la soif des plaisir et le tourment de s'en voir sitôt sevrés, peuvent entraîner aux plus énormes dissolutions !

D'ailleurs, quoiqu'il naisse à peu près partout autant d'hommes que de femmes, cependant cette proportion ne reste point égale partout entre les deux sexes, de manière à maintenir constamment la monogamie. Il est évident, en nos climats tempérés, et il le devient mieux encore sous des cieux plus froids, qu'il naît un vingtième, ou même un dix-septième en plus de garçons que de filles ; mais comme la guerre, les métiers périlleux, n'emportent que trop ce surcroît de mâles, il reste donc à peu près, dans les climats froids, la proportion convenable à la monogamie. Dans les climats chauds, le sexe féminin paraît, au contraire, dominer en nombre, par plusieurs causes ; car quand on supposerait une égale quantité des deux sexes, en naissant, le déploiement brusque et rapide de la puberté, chez les hommes surtout, en tue plusieurs dans la fougue des plaisirs ; la prodigalité des jouissances réparties, dans la polygamie, sur plusieurs femmes, affaiblit le sexe mâle, et laisse prédominer le sexe femelle : de là vient que toutes les espèce polygames, le coq, le bélier, le taureau, etc., engendrent plus d'individus femelles que de mâles, ce qui perpétue la polygamie ; enfin, la castration de quelques hommes pour faire des eunuques, coutume générale chez tous les peuples polygames, impose de plus grands devoirs aux autres hommes, en les surchargeant de la surabondance des femmes.

Mais si, par des circonstances différentes, comme au Thibet, dans le Népaul, dans le centre des montagnes froides qui partagent l'Asie, le surcroît des naissances mâles n'est point enlevé par des guerres, des émigrations, des métiers meurtriers, la prédominance du nombre des hommes établira la polyandrie, ainsi qu'on l'observe en ces contrées, et malgré les nombreux couvens d'hommes fondés par la religion du Dalaï. Mais cet usage d'avoir une femme en commun entre plusieurs hommes, outre les querelles inévitables qui en résultent, fait toujours pencher la balance des naissances en faveur du sexe mâle, par la raison opposée à celle qui a lieu dans la polygamie. D'ailleurs la femme qui reçoit plusieurs hommes, ainsi que l'homme adonné à plusieurs femmes, perdent la plus grande partie de leur fécondité. Le libertinage ne nuit donc pas uniquement aux mœurs, et n'énerve pas seulement les individus, il tarit encore la source de la population.

L'homme, cependant, ne saurait se plaindre que la nature ne l'ait pas favorisé par delà tous les animaux, dans les plus délicieux des plaisirs. Seul, il est capable d'engendrer en toute saison, et cette chaîne de jouissances, qui rattachent sans cesse

les deux sexes, n'est pas l'un des moindres élémens de cette existence sociale et de famille, si naturelle à notre espèce. La nécessité de subsister et de se défendre en commun, attroupe les animaux, rassemble les républiques des abeilles et des castors; la douce nécessité d'aimer est le nœud qui rapproche la famille, la société humaine. Otez la femme, et cette société se dissout; les hommes luttent entre eux, car ils sont brutaux : en cet état, ils se repoussent, se dispersent; mais par l'intérêt du plaisir, la famille s'établit, la société se constitue avec la femme, et même les querelles cèdent au besoin de doux raccommodemens. Ce n'est donc pas la propriété qui créa la société, comme le supposent ces philosophes accoutumés à tout évaluer au poids de l'intérêt; c'est l'amour, puisque, d'ailleurs, ce sentiment fonde des associations momentanées parmi les bêtes les plus farouches et les plus sauvages. Mais le lion et l'ours, après avoir engendré et soigné leurs petits, s'écartent pour guetter leur proie; rien ne les rattache à leur femelle, hors la saison du rut. Supposez-leur le besoin de s'accoupler en tout temps, vous rendrez les sexes sociables entre eux. L'amour est donc la première base de toute association, et par conséquent de la civilisation humaine. Le libertinage, qui ruine l'amour, attente donc à la sociabilité, tandis que les bonnes mœurs, au contraire, en cimentent l'édifice.

Or, par quelle cause l'homme est-il le plus amoureux de tous les êtres de la création? Sans doute une nourriture régulière et succulente fournit, chaque jour, des matériaux plus abondans à la sécrétion du sperme chez lui que chez les autres animaux, réduits à vivre d'herbes ou d'une proie rare. Sans doute, par notre station naturellement droite, le sang doit s'écouler plus abondamment vers les organes génitaux que chez les animaux, dont la situation est horizontale : de là vient que la femme paie tous les mois un tribut de sang par l'utérus; et l'homme, outre sa disposition fréquemment hémorroïdaire, reçoit aux vaisseaux de la cavité du bassin et des parties sexuelles, une surabondance de fluides nutritifs : de là la propension aux sarcocèles, aux hydrocèles, quelquefois énormes, de ces parties; de là l'état souvent variqueux et les congestions des mêmes organes, et l'irritation fréquente qui en est le résultat.

Mais les causes locales ne sont pas les seules. Il est dans l'homme un pouvoir immense de sentir et d'imaginer les plaisirs comme les douleurs, de s'exagérer les uns et les autres. L'étendue, la délicatesse du système nerveux, la grande capacité du cerveau, déploient en lui une sensibilité ardente pour toutes les affections, et ouvrent de nouvelles sources à la puissance d'amour. En effet, un quadrupède n'a guère que la liaison du moment avec sa femelle; il ne jouit et ne se touche guère que par un organe; il ne connaît presque pas le pouvoir

des caresses, parce que sa peau est hérissée de poils; il n'imagine et ne savoure presque rien que la lie d'une volupté grossière, et des ébats de quelques instans. L'homme, la femme, éprouvent, au contraire, mille délicates jouissances de l'ame; ils respirent l'amour par tous les sens, les yeux, l'oreille, par le parfum d'une fleur ou de l'haleine; souvent le seul contact du vêtement d'une personne adorée, fait tressaillir un amant, des plus bouillans transports.

C'est donc surtout la puissance nerveuse, jointe à la finesse du tact dont l'homme est si éminemment doué, qui le rend aussi éminemment amoureux. Les oiseaux, à cause de la vaste étendue de leur respiration, qui donne tant d'activité à leur circulation, de vigueur à leurs muscles, et de mobilité à leur système nerveux, sont très-ardens en amours, témoins le coq, les pigeons, les moineaux et d'autres granivores; ils surpassent les quadrupèdes à cet égard; et l'on voit pareillement des personnes phthisiques, qui sont dévorées d'une fièvre de l'appareil respiratoire, se livrer à des excès presque toujours mortels en amour. Parmi les mammifères, ceux qui possèdent un système nerveux cérébral plus considérable, sont aussi plus lubriques, tels que les singes, qui poussent jusqu'aux plus révoltans abus leurs lasciveté naturelle; tandis que d'autres espèces, à petite cervelle, n'engendrent qu'une ou deux fois par an. Les souris et rats, qui, relativement à leur taille, ont beaucoup de cerveau, sont les plus prolifiques; et nous remarquons que l'âne, plus ardent au coït que le cheval, possède aussi un cerveau proportionnellement plus volumineux que ce dernier. En effet, une grande puissance cérébrale, quand elle n'est point dépensée par la méditation et l'étude, ajoute extrêmement à la vigueur génitale; comme l'économie de la faculté générative reporte, au contraire, un surcroît d'énergie à la puissance cérébrale. L'on peut ajouter, de plus, que les bâtards et les premiers nés produits par une extrême ardeur d'amour, héritent souvent d'une plus grande énergie de forces et d'intelligence que les autres enfans. Nous avons exposé des preuves de ces faits, en traitant ailleurs de l'*esprit* et du *génie*.

Telle est encore l'activité de la puissance nerveuse de l'homme sur ses organes génitaux, qu'elle le séduit quelquefois dans l'erreur des songes, et lui présente en imagination la coupe des voluptés, erreur souvent égale à la réalité. Un tel effet ne s'observe point chez les animaux, bien qu'ils éprouvent aussi des rêves; mais ce n'est que dans la séparation absolue d'avec leurs femelles, qu'ils se livrent à des fureurs amoureuses, ou qu'ils essaient, par divers frottemens, de se débarrasser d'un fluide trop stimulant. Les singes, et surtout l'homme, abusent trop souvent de la facilité de ces jouissances illicites et non natu-

relles ; toutefois, elles prouvent que la sécrétion de la liqueur séminale est plus abondante en eux que chez les autres mammifères. L'homme aussi paraît plus abattu après le coït, que ne le sont les autres animaux, peut-être à cause qu'il répand plus abondamment du sperme, à proportion, que ceux-ci; car le coq, le moineau, par exemple, dont les accouplemens sont si fréquens, ne font, chaque fois, qu'une très-faible dépense de ce fluide, et n'ont même aucune intromission.

Aussi, quoique la durée de la vie de l'homme soit naturellement longue, quand il n'abuse point de ses forces, il vit, en général, moins longtemps que la femme, et ce fait s'observe également chez tous les êtres du sexe mâle, comparés à leur femelle. Ainsi, chez les végétaux dioïques, le chanvre, le houblon, etc., bien que la femelle fleurisse la première, le mâle, après avoir jeté son pollen fécondant, jaunit et se fane; chez les insectes, les papillons, par exemple, les mâles périssent quelquefois dans l'acte même, et sur leurs femelles; *animas in vulnere ponunt;* ils semblent léguer toute leur vie à leur postérité, jusque là que les mâles d'abeilles ou bourdons abandonnent, dans le coït, leurs organes génitaux, qui demeurent implantés dans la reine abeille. Mais la nature a voulu, avec raison, que le sexe femelle survécût, afin qu'il veillât aux produits de la génération, jusqu'au temps où ceux-ci pourront subsister d'eux seuls. Ainsi les plantes femelles mûrissent les graines jusqu'à l'époque de leur dissémination; et les insectes, les autres animaux femelles, préparent le gîte, et souvent les premiers alimens de leur progéniture. L'amour maternel semble soutenir les forces de toutes ces femelles; d'ailleurs une constitution plus molle, plus humide, apanage de leur sexe, parvient moins rapidement que la complexion plus compacte des mâles, à ce terme de l'extrême aridité, de la dureté des organes. Celle-ci dans la décrépitude, retarde et, finalement, arrête le jeu de la vie : de là vient qu'on remarque plus de vieilles femmes que de vieux hommes.

Il est difficile d'établir des règles fixes sur la durée de notre existence, puisque les climats et le genre de vie la modifient tant; puisque les grandes villes, par exemple, consument si rapidement les forces, par l'exaltation continuelle des passions, des plaisirs et des intérêts. Aussi Sussmilch considère, avec raison, les grandes villes comme des foyers pestilentiels qui dévorent les hommes; ils ne s'y propagent point en même nombre qu'ils y périssent; il y meurt, par année, un individu sur dix-sept à vingt-trois; tandis que dans l'innocence et l'uniformité plus douce de la vie des campagnes, on ne voit guère qu'un mort sur quarante à cinquante individus. Parmi les contrées modérément froides et montagneuses, où l'air est vif et pur, la

puberté tardive, où les mœurs sont simples, des vieillards poussent leur carrière au-delà d'un siècle; mais les climats chauds sous lesquels la puberté est prématurée, tumultueuse, hâtent les jouissances de tous les animaux, comme la floraison de tous les végétaux; ils précipitent toutes les périodes de l'existence : on y vit avec trop d'intensité et de rapidité, pour que la durée en puisse être longue. Le secret de longtemps vivre est donc celui d'économiser ses forces et ses plaisirs, d'éviter les excès bien plus encore que les défauts; car il est moins dangereux d'éprouver de la faim et des besoins d'amour, que d'aller au-delà des satisfactions que demandent ces appétits. Il est même prouvé, par l'expérience, que le jeûne et la chasteté, non excessifs toutefois, prolongent extrêmement l'existence. Les mulets condamnés à la stérilité, ont aussi une vie plus prolongée que l'âne et le cheval dont ils naissent.

L'existence de l'homme, ainsi que celle de toutes les créatures, se partage en trois périodes : celle de l'accroissement, celle de la plénitude de la force, époque de la reproduction, et celle du décroissement. On peut admettre que dans nos régions, l'homme est vingt-cinq ans à se perfectionner, vingt-cinq ans dans sa vigueur corporelle, intellectuelle et génitale, et à peu près vingt-cinq ans à décroître, car la plupart des individus ne passent guère soixante-quinze ans; ces derniers sont des individus modérés, ou même lents dans leur conduite et leurs affections, ou qui rarement abusent de leur vigueur originelle; qui passent leurs jours dans une douce gaîté, mêlée d'insouciance, d'indifférence philosophique; dans des travaux réglés et appropriés à leurs forces, qui atteignent à des âges extraordinaires. Ainsi l'on cite des exemples avérés d'hommes parvenus à l'âge de cent cinquante-deux ans, comme Thomas Parre,

Lorsque Théophraste, à quatre-vingt-dix ans, se plaignait que la nature enviait à l'homme des jours consacrés à l'étude et au travail; tandis que les corneilles, les perroquets, et la plupart des poissons, traversent, dit-on, au-delà d'un siècle: cette plainte était-elle fondée? Aucun mammifère, si ce n'est peut-être l'éléphant et la baleine, n'atteint à cent ans ou plus, comme l'homme; aucun n'est si tard pubère, n'a plus de temps et de facultés pour jouir de tous les dons de la vie sur la terre. Et, d'ailleurs, qu'importe cette longue durée, si elle ne sert qu'à éterniser l'ennui et les douleurs, inséparables de notre existence. Ulysse, dit Homère, refusa l'immortalité près de Calypso, et sagement, à notre avis : quand on pourrait écarter les tristes infirmités du vieil âge, se repaître de l'ambroisie d'une éternelle jeunesse, je ne sais même si une perpétuité absolue des plaisirs ne se transformerait pas bientôt en insupportables dégoûts. Comme il faut du sommeil après une longue jo-

de fête, il faut le repos du tombeau à la plus belle vie : lui seul peut garantir de tous revers la mémoire des plus nobles actions, ou du plus sublime génie. La pierre sépulcrale imprime le sceau sur notre vie, car d'ordinaire on ne rend justice aux hommes qu'à leur mort. Vivre toujours en travail et en doute, n'est qu'un long mourir, puisqu'on ne peut exister, dans toute sa renommée, qu'en descendant au cercueil.

§. VII. *Comparaison de l'homme avec la femme; de ses âges; de la population.* Nous avons dit que l'homme vivait un peu moins, en général, que la femme, bien qu'il arrivât un peu plus tard qu'elle à la puberté. Mais le mode d'existence de chacun de ces sexes nous fera mieux comprendre la destination propre que la nature leur assigne.

L'homme mâle doit être d'une structure carrée, ses muscles sont saillans, ses membres solides, ses fibres roides ou tendues, sa peau compacte et velue; il doit avoir des épaules larges, le col court et fort comme le lion, la barbe bien fournie, la poitrine ombragée, avec les aisselles et le pubis, d'une villosité épaisse, brune, ainsi que sa chevelure; son aspect paraît martial, et son œil étincèle d'audace; sa démarche est libre et fière, sa voix grave, son caractère magnanime et constant. Il ne s'émeut pas facilement, ni au premier choc du danger, de la colère ou de la menace, ni même à la pitié d'abord, mais réfléchit ou juge si l'objet est digne de lui et de sa valeur. Dans l'infortune, il se montre plus intrépide, incapable de plainte, se résigne à la nécessité, sans la craindre; dans le combat, il préfère la mort à la fuite et à la servitude; car, se sentant né pour régner, il ne supporte pas de maîtres. Toujours lui-même, il parle ouvertement, méprise la fraude et les détours, et, trop grand pour ne pas être généreux et bon, il aime mieux donner que recevoir, périr avec gloire que céder par l'intérêt de la fortune; tel doit être le véritable homme.

Ainsi, toutes ses facultés physiques et morales sont en expansion et en exaltation; car la chaleur doit prédominer en lui. Dans la femme, au contraire, elles sont plus concentrées au dedans. Ainsi la tête, la poitrine et les épaules sont plus amples ou plus développées chez l'homme parce qu'il devait employer la force et l'intelligence; chez la femme, ce sont le bassin et les mamelles, parce qu'elle était destinée à porter et allaiter des enfans. La constitution de la femme est molle et humide, ou plus froide; sa peau est lisse et délicate; la complexion de l'homme est dure, sèche et osseuse : il a moins de sang, de lymphe, de graisse qu'elle, mais plus de capacité cérébrale, des nerfs plus fermes, une ardeur plus intense, une odeur forte, vireuse, analogue à celle des animaux mâles les plus prolifiques. De là ces poils, cette barbe, cette saillie des

formes, qui attestent la vigueur, le feu du courage. Aussi le caractère viril est libéral et audacieux, tandis que la froideur naturelle de la femme la rend craintive, économe, amie des détours et de douces feintes. Il est droit et ferme, elle est flexible et liante; mais par cela même, il se montre plus généreux, plus fier de protéger la femme, qu'elle n'est portée à invoquer l'appui de sa force, et à mettre sa vaillance à l'épreuve. Celui qui commande obéit souvent encore à celle qui supplie; il met de l'honneur à déposer aux pieds d'un être faible la noble dépouille arrachée à des êtres forts. En effet, la gloire de l'homme mâle consiste autant à se pencher vers la timide innocence pour la couronner, qu'à dompter les superbes dans leur insolence.

On comprend donc que la vie de l'homme doit consister essentiellement en efforts, en déploiement de son énergie. Chez les peuples barbares qui n'estiment que les avantages corporels, c'est la vigueur physique, la vaillance guerrière, ou l'adresse à la chasse qui deviennent le premier mérite; chez les nations civilisées qui connaissent le prix de l'industrie et des talens, c'est l'esprit ou les différens dons de l'intelligence et de l'habileté dans les arts qui réclament leurs droits au premier rang, et, à juste titre, ce nous semble. La supériorité, en quelque genre que ce soit, est donc le premier but auquel aspire l'homme par toute la terre; ce concours universel, source inévitable de rivalités, de frottemens et de combats par les armes ou par le génie, semble être naturel à l'espèce humaine; comme dit Tacite : *optumos mortalium semper altissima cupere*. C'est même l'une des plus fortes preuves de sa grandeur, de sa noblesse originelle audessus des animaux; c'est l'utile élément de toute civilisation, comme de tout perfectionnement. Ce ne sont point nos institutions qui nous crient : *sois le premier;* elles nous ferment, au contraire, plusieurs carrières, pour éviter les désordres politiques qui résulteraient des violentes secousses de l'ambition, mais c'est l'instinct naturel du cœur humain qui tend à l'agrandissement du *moi*, dans quelque route qu'on s'avance, parce que l'homme a plus de capacité morale, ou une ame plus vaste, que toutes les autres créatures de la terre. Alexandre, conquérant du monde, soupirait encore après d'autres univers, comme les plus puissans génies se sont faits dieux dans leurs pensées.

Or, vivre aussi intensivement, qu'est-ce autre chose que se consumer et prodiguer son existence? Il en est de même à l'égard des voluptés, puisque Sardanapale, au milieu de ses femmes et des délices de tout genre qui entourent le trône, rassasié de tout et non satisfait, proposait encore des prix à quiconque découvrirait des jouissances inconnues. Où pour-

raient conduire de telles recherches, sinon à des turpitudes horribles, à des fureurs dégoûtantes qui révoltent la nature ?

En quels périls, d'ailleurs, ne s'élancent point témérairement la plupart des hommes, poussés par la jeunesse, la valeur, l'ignorance du danger, et enivrés de l'orgueil de leurs forces ? On a même vu des philosophes s'ensevelir, par la passion du savoir, dans les flammes et les explosions des volcans, témoins Empédocle se précipitant dans le cratère de l'Ethna, et Pline, le naturaliste étouffé sous la pluie de feu du Vésuve; et pourtant cette inébranlable audace devient le triomphe de l'homme; seul entre tous les êtres animés, il se place au-delà de la mort; il y connaît une immortalité.

Au contraire, la gloire de la femme fut toujours de se conserver pour le bonheur et le soutien de sa famille; l'existence de ses enfans étant son principal ouvrage, ses soins, sa tendre et inquiète vigilance deviennent leur bien nécessaire. Tandis que le grand Hector va défendre les murs d'Ilion, c'est le devoir d'Andromaque de veiller sur les jours du jeune Astyanax. Voilà, dans Homère, la plus belle et la plus naïve image des rapports de l'homme avec sa famille.

En effet, la constitution tendre et délicate de la femme l'assujétissant à une existence sédentaire, dans le cercle de ses occupations domestiques, sa vie sera plus longue, plus uniforme, plus ménagée que celle de l'homme, pour qui ces habitudes deviendraient une effémination et un opprobre. Il faut, en quelque sorte, qu'il se tue pour faire vivre sa famille. Les animaux mâles ne sont destinés qu'à féconder la femelle, et les étamines qu'à imprégner les pistils de leur pollen, chez les plantes; aussi tandis que les femelles subsistent, comme le centre reproductif, les mâles périssent désormais inutiles. De même, la vie de l'homme consiste plus en éclat et en vigueur qu'en durée. Il s'attire l'infamie et le reproche de lâcheté, quand il préfère son existence aux actes de la virilité. Il n'est pas né pour lui, mais pour sa famille, sa nation, pour le genre humain, comme l'abeille pour sa ruche. La vraie grandeur de l'homme consiste donc à s'immoler, à se rendre utile à tous ses semblables; c'est le déploiement le plus vaste de ses facultés viriles et généreuses, la vertu et le génie.

Dès l'enfance, la nature dessine, en chaque sexe, les traits de leur futur caractère, et tandis que la petite fille assise, sous les yeux de sa mère, se plaît, de ses doigts délicats, à parer une poupée, son jeune frère, plus turbulent et plus hardi, cherche le bruit, le tumulte, les armes avec ses compagnons, court, s'irrite, se querelle; tantôt bâtit ou renverse, plante ou arrache, aime les jeux de mouvement, de vigueur ou d'adresse, prélude enfin à de plus hautes destinées;

tel, dit Florus, se montrait dans le Champ de Mars, à Rome, Scipion naissant pour la ruine de Carthage; car on voit souvent, dès lors, poindre les premiers germes de la vocation pour un talent; et quiconque n'annonce jamais rien à cet âge, se signale rarement dans la carrière de la vie.

Lorsque l'approche de la puberté ouvre dans l'homme de nouvelles sources d'énergie, je ne sais quels sentimens indéfinissables de vague, quelles secrètes pensées germent dans cette ame neuve et ardente, aspirant de toute part et la gloire et le bonheur. L'adolescent, devenu *éphèbe*, n'est pas encore homme, mais il sent qu'il n'est plus enfant; il s'écarte pour rêver dans la solitude; ses rêveries ne sont d'abord que des désirs incertains qui s'entrechoquent; c'est la fermentation d'un jeune cœur mal assuré encore dans ses projets et ses espérances. Tantôt fougueux, et tel qu'un coursier indompté dans de vastes prairies, il veut parcourir la terre, tenter, en de nouveaux climats, la gloire et sa fortune; ennemi du frein, il veut s'échapper du toît paternel, et, dédaignant sa vie, l'exposer au milieu des hasards et des tempêtes; le vaste Océan ne présente à ses regards qu'une carrière infinie, immense comme ses pensées; le bonheur pour lui n'existe pas où est le repos. Puis, inconstant dans ses projets, il tourne ses yeux vers le silence des forêts et la paix des déserts; il y soupire, et une ardeur inquiète et tendre lui fait aspirer après une amie; il voudrait avec elle y dérober ses amours à tout l'univers, et traverser le cours de la vie dans un bonheur obscur et tranquille.

Rarement ces orages de l'ame, dans un jeune homme plein de feu et de courage, se bornent à des désirs; ils peuvent entraîner des actes violens ou blâmables; il faut donc employer ou distraire, par de fortes occupations, cette surabondance de sève et d'activité; la chasse, les voyages, les travaux, et même les douleurs, le frein de la misère, des privations de tout genre, sont une école dure, mais nécessaire, pour instruire, expérimenter cet âge. Il ne se perfectionne, ne se garantit de l'imprudence et des fautes qu'en y tombant, qu'en éprouvant l'infortune, car il est indocile aux préceptes; et même la continuité du bonheur lui serait plus insupportable à soutenir que des périls gaîment bravés par témérité. Telle est la nature de l'homme, qu'il ne se contenterait jamais d'une félicité sans mélange. Les souffrances, malgré que tous les êtres sensibles les abhorrent, sont indispensables au complément des plaisirs, ne fût-ce que par le contraste et pour faire sentir tout le prix de ces derniers : la preuve s'en trouve par tant d'hommes qui échangent, contre des fatigues et des dangers volontaires, la vie la plus délicieuse, et qui se ressouviennent de leurs maux passés,

avec non moins de satisfaction que de leurs joies; aussi les jouissances les plus ravissantes d'amour sont celles qui coûtent le plus de peine à obtenir, puisque toute facilité extrême désenchante et déprécie les plus grands biens.

Enfin l'homme parvient au midi de sa course; mais, à vrai dire, s'il est plus parfait, plus intelligent, plus expérimenté dans toute chose, plus capable enfin d'une suite prudemment coordonnée d'actions ou de raison, après qu'avant trente-cinq ans, qui est le faîte de sa vigueur physique et morale, l'on doit attendre moins d'actions hardies, de coups audacieux et d'exaltation des passions, après qu'avant cette époque. En effet, parce qu'il faut de l'élan ou de la fougue, et plutôt du transport que de la réflexion pour exécuter les entreprises les plus hasardeuses, le feu du jeune âge s'y trouve plus propre qu'une saison mûre et une tête réfléchie. D'ailleurs, les intérêts d'une famille, la jouissance des plaisirs physiques, qui dissipe le charme enivrant de la gloire, font préférer, désormais, une vie plus assurée et tranquille, aux éclats éblouissans, mais périlleux, des grandes actions. De même, les suicides, les meurtres, et d'autres crimes, sont beaucoup plus communs, ainsi que les fureurs et les folies, depuis vingt à quarante ans qu'au-delà de cette période de la vie.

On compte, sans doute, plus de scélératesses, d'assassinats et de hardis attentats, ainsi que des actions grandes et fortes, parmi les hommes que dans le sexe féminin; mais les déréglemens de l'intelligence sont plus fréquens chez celui-ci. La force nerveuse, pleine et entière chez la plupart des hommes, paraît donc moins susceptible de se détraquer, de jouer inégalement dans des corps robustes que dans les complexions grèles ou délicates des femmes, assujéties d'ailleurs à des tiraillemens ou des spasmes divers. Cependant les folies, chez les femmes, ne sont souvent que des troubles passagers; tandis que l'homme, plus disposé aux passions mâles, irascibles, tombe dans des fureurs quelquefois incurables.

Lorsque l'époque du décroissement et de la vieillesse est arrivée, l'homme descend plus rapidement du faîte, à pareils âges, que la femme : celle-ci n'a guère à redouter que le temps critique ou la mort partielle des organes sexuels, la cessation du flux menstruel. L'homme, à la vérité, conserve plus longtemps sa verdeur, s'il n'a point abusé de ses forces; mais vers soixante ans, et au-delà, quand périt chez lui la faculté prolifique, alors la mort partielle des fonctions sexuelles peut entraîner la mort générale, surtout s'il se fie trop aux dernières lueurs d'une flamme qui s'éteint. Sa vue, sa mémoire, s'affaiblissent; ses cheveux blanchissent et tombent; tandis que la femme, plus lentement et plus rarement chauve ou blanche dans sa cheve-

lure, conserve mieux ses facultés intellectuelles. Enfin, plus la vie se prolonge, plus un répit ou une prolongation devient encore probable.

Tel est donc le cours de l'homme sur la terre : en naissant, il a le quart de sa hauteur future, et la moitié à deux ans et demi (car tous les êtres croissent rapidement dans leur premier âge, à cause de la mollesse des organes et de la vivacité du mouvement vital); il parvient, vers dix ans, aux trois quarts de sa taille, en hauteur, qu'il atteint vers dix-huit ans; mais il prend ensuite de l'épaisseur jusque vers vingt-sept ans, puis la corpulence arrive, si sa complexion en est susceptible, vers quarante ans, époque où la vie commence à se refroidir, et où les fonctions se ralentissent. La taille humaine se tient presque par toute la terre, entre cinq à six pieds, excepté chez les petites peuplades polaires qui n'en ont pas même cinq. La femme est toujours un peu moins grande que l'homme. Leur durée commune de vie est de soixante-dix ans à peu près.

Naturellement l'homme, ainsi que les quadrumanes ou singes, paraît moins destiné à la polygamie qu'à la monogamie, bien qu'il puisse féconder plusieurs femmes; tandis que celle-ci, assujétie au flux menstruel, à neuf mois de gestation, et à un allaitement prolongé, se montre alors incapable de nouvelles productions dont l'homme reste susceptible; aussi la polygamie ne doit pas être jugée une institution contre nature dans notre espèce, bien que ses inconvéniens pour le bonheur domestique la fassent rejeter d'un état de sociabilité perfectionné.

Il naît annuellement dix mille enfans dans une population de trois cent mille individus des deux sexes : sur celle-ci l'on voit, dans nos climats, environ vingt-quatre mille mariages monogamiques, qui ont la durée moyenne de vingt-un ans, et produisent, en terme moyen, de trois et demi à quatre enfans chacun : on compte sur cette population donnée, à peu près quatre-vingt-treize mille jeunes gens des deux sexes, audessous de quinze ans; six mille veuves environ, et quatre mille cinq cents veufs; le reste est célibataire. Mais toutes les chances des climats, des gouvernemens, de la vie urbaine ou champêtre, des années de disette ou d'abondance, des fléaux des guerres et des maladies, modifient singulièrement la quantité de la population et son renouvellement, la font dépérir ou diversement accroître et varier.

On a toujours remarqué, néanmoins, que les pays libres et pauvres, tels que la Suisse, la Savoie, l'Auvergne et d'autres contrées montagneuses des régions modérément froides surtout, augmentaient constamment en population, au point d'être obligés d'en reverser l'excédent sur les contrées de luxe et d'opulence, les villes de commerce, de manufacture, d'exportation

maritime, qui font, ainsi que la guerre, une immense consommation d'hommes. Les gouvernemens républicains, les classes inférieures du peuple, dans les campagnes surtout, multiplient davantage aussi les hommes; tandis que la population décroît sous un régime despotique ou oppressif, comme en Turquie, dans l'Inde, pays si fertiles; et dans les hauts rangs de la société, comme dans les grandes villes où règnent le luxe, les voluptés, et des mœurs dépravées. Ainsi, il n'est point vrai, comme l'ont prétendu des publicistes, que le nombre des hommes s'accroisse toujours là où se trouvent les plus grands moyens de subsistance. car le riche trouve que les enfans l'appauvrissent, parce qu'il consomme et ne produit pas; tandis que les pauvres, dont le travail crée plus qu'ils ne consomment, tirent leur soutien et leur richesse du nombre de leurs enfans. D'ailleurs, la fortune du riche, incertaine sous les gouvernemens despotiques, ne peut rien produire; tandis que la sécurité du pauvre peut-être encore garantie par un état républicain, où l'égalité devant la loi facilite l'essor du travail, de l'industrie, et les moyens d'alimenter une plus grande population.

SECONDE PARTIE. DU GENRE HUMAIN, CONSIDÉRÉ EN GÉNÉRAL SUR LE GLOBE.

§. 1. *De la faculté de vivre en tout climat, et de ses effets sur le genre humain.* Nul végétal, nul animal, si l'on en excepte les poissons, peut-être, ou d'autres espèces aquatiques, n'est susceptible, comme l'homme, de vivre également sur toute la terre. Les races aquatiques (même de plusieurs végétaux, ainsi que des animaux) habitant dans un liquide dense, dont la température ne prend pas, aussi facilement que l'air, la froidure ou la vive chaleur de l'atmosphère; trouvent presque sur tout le globe, excepté aux pôles, un milieu peu variable; aussi rencontre-t-on plusieurs de nos herbes aquatiques, soit à la Nouvelle-Hollande, selon M. Robert Brown; soit dans les plus ardens climats de l'Asie et de l'Amérique; et peut-être la baleine gigantesque, qui se confine vers les pôles, ne craint pas de traverser le brûlant équateur.

Il n'en est point ainsi des végétaux et des animaux terrestres. Nous voyons plusieurs oiseaux du nord et du midi, tour-à-tour émigrer chaque année aux approches de l'été ou de l'hiver, pour chercher une température favorable à leurs amours et aux productions dont ils se nourrissent. Le lion et le palmier de la Torride ne viennent point périr de froidure sur les glaces du Groenland; ni la bruyère et le renne de la Laponie se dessécher dans les ardens déserts du Sahara. L'homme seul, être flexible et modifiable, peut s'habituer à tout: nous le voyons, couvert de peaux, d'hermines et d'eiders emplumées, dévorant du poisson

nu et gelé, parcourir sur de longs patins, ou dans des traîneaux attelés par des rennes ou des chiens, les rivages de la mer glaciale. Tels sont le Jakute, le Samoïède, le Lapon ou l'Esquimau; peuples de Myrmidons polaires, tristes enfans du Nord, et pourtant attachés, jusqu'à la mort, au sol rigoureux qui les a vu naître.

Si nous jetons nos regards sur la brûlante Afrique, nous contemplerons le nègre de Zanguébar ou de Sofala, accroupi sous un ajoupa de feuillage, ou dansant au son bruyant du tamtam et du balafo, nu et présentant à l'ardent soleil de l'équateur sa tête laineuse et sa peau noire, naturellement huilée. Cependant tous ces êtres subsistent, et si le Lapon, le Jukagre, ne peuvent s'acclimater immédiatement au Sénégal et au Bénin; si le nègre Angola, ou le caffre de Mélinde, ne peuvent s'habituer d'abord sur les rocs glacés de l'Altaï, ou les rives de la Lena, nous trouvons des nuances intermédiaires entre ces extrêmes. Le Français, le Mongol du milieu de l'Asie, peuvent également vivre et dans la froide Sibérie, et sur les chauds rivages du Gange ou de la côte du Malabar, comme le prouvent les émigrations et les colonisations.

Les peuples des régions tempérées, tenant le milieu des extrêmes opposés, montrent donc toute la flexibilité de la nature humaine. Les animaux des mêmes contrées participent plus ou moins à cet heureux privilége; car les espèces domestiques que l'homme conduit avec lui par toute la terre, comme d'utiles auxiliaires de ses travaux, ou des esclaves de sa fortune, ou tels que des amis fidèles et des commensaux, le chien et le chat, le cheval, le bœuf, l'âne, la brebis, la chèvre, et même le cochon, la poule, le canard, etc., sont des habitans originels des climats tempérés de la Haute-Asie; s'y ils trouvent encore à l'état sauvage, ainsi que l'a montré Pallas. La nature n'a pas voulu déshériter aussi les climats très-chauds ou très-froids, de l'avantage que procurent ces serviteurs dociles et fidèles à notre espèce : elle attribue le renne et le caribou aux habitans du pôle boréal, avec de grands chiens; elle a fait don à l'Arabe Bédouin et au Maure, du dromadaire et du chameau, sobres dans les déserts; et au Péruvien, du lama et de la vigogne, pour grimper sur les cordilières; elle a même soumis à l'Indien l'éléphant colossal : mais ces animaux n'ont point appris à supporter la vie et l'esclavage au-delà de leur patrie, ni à conserver l'amitié pour un maître jusqu'aux extrémités de la terre, comme l'a fait le chien, seul exemple de constance inébranlable par toute la nature.

Toutefois, le chien, cet ami cosmopolite de l'homme, vêt de longs poils laineux, parmi les climats rigoureu[x] Sibérie; il devient presque nu et prend une peau noi[re]

Afrique, comme on le voit dans les *chiens turcs*. L'homme est, au contraire, un être nu en tous lieux, et qui semblait confiné originairement par la nature sous les cieux ardens des tropiques. En effet, si l'on considère que, d'après notre organisation, nous appartenons à la famille naturelle des *primates*, L., ou des singes, parmi les mammifères; que le nègre a primitivement des habitudes analogues à plusieurs de ces quadrumanes (comme aux orangs-outangs et aux singes sans queue), pour vivre de fruits; que notre enfance, livrée à ses instincts innés et à ses goûts, se rapproche des mœurs et des jeux de ces animaux, nous devons croire que le berceau originel de la race humaine fut placé dans ces heureuses contrées de l'Asie et de l'Afrique, où des traditions d'une antiquité immémoriale font remonter notre existence aux premiers âges du monde. Les empires qui s'y succèdent, les dynasties qui s'y renouvellent sans cesse, ne changent point l'uniforme nature des hommes de ces contrées; les révolutions et les conquêtes passent comme des orages momentanés sur ces vieux aborigènes de la terre, près desquels nous ne sommes que d'hier; car si les prêtres de Memphis disaient à Platon que les Grecs n'étaient que des enfans, combien sommes-nous plus jeunes encore dans la route du temps sur ce globe?

Ce ne peuvent donc être ni le plateau de la Haute-Asie, comme l'a soutenu Bailly, ni le nord de l'Europe et les froids rivages de la Scandinavie, comme le prétendait Rudbeck, qui durent être le berceau primordial de la race humaine. Elle n'a point existé de tout temps parmi les climats glacés du septentrion, et ne s'est probablement répandue que tard dans les vastes solitudes du Nouveau-Monde et de l'Australasie (Nouvelle-Hollande). On ne rencontre que des monumens de quelques siècles, ou de cinq à six milliers d'années, tout au plus, dans la plupart de nos contrées, excepté l'Inde et peut-être la Chine. Les débris antiques des animaux, enfouis sous des couches terrestres par dessus lesquelles ont passé plusieurs déluges, les races de tant de créatures inouïes que la science zoologique semble avoir ressuscitées de nos jours, ne montrent point, comme on le croyait jadis, d'ossemens de nos pères, ni ces cadavres de héros et de géans dont nous nous crûmes lomgtemps les enfans dégénérés.

Mais si la nature nous plaça d'abord nus sous l'ombrage des palmiers de la Torride, si nous nous couvrîmes de feuillage, et vécûmes de fruits sucrés dans cet heureux Eden, au milieu des jeux pétulans des singes, anciens compagnons de l'enfance du genre humain, nous avions reçu une main industrieuse et un cerveau capable de réfléchir. A mesure que la facilité de notre existence, sans soins, au milieu de l'abondance, permettait la multiplication de l'espèce, il fallait demander à la terre, notre

nourrice et notre mère, une plus grande multiplication de nourritures; il fallut s'étendre au loin, défricher des terrains à l'aide du bœuf, devenu le compagnon laborieux de notre vie. Déjà l'existence pastorale, le lait et la chair des troupeaux ne suffisaient plus au nombre des hommes. Déjà des contrées plus froides et moins fertiles étaient la seule ressource des peuples nouveaux qui se propageaient. Il fallut encore s'y partager les terres, établir le droit fixe de propriété, ou garantir les fruits des travaux humains; on eut besoin de gouvernemens réguliers et de lois, de religions, autant pour protéger, au dedans de l'état social, la sûreté des biens de chaque individu, que pour repousser au dehors les agressions étrangères suscitées, soit par le besoin de vivre, soit par l'ambition, entre les nations voisines et rivales. De là tous les arts de la paix et de la guerre; ils sont enfans de nos besoins.

Toutefois l'homme ne pouvait pas s'étendre sous des climats rigoureux, sans se garantir de la froidure; il apprit à se couvrir, à tisser des vêtemens plus commodes que la dépouille des animaux; il trouva le feu, et cet élément le rendit bientôt maître de la terre. Par le feu, l'homme sut amollir, travailler le fer et le bronze; alors s'élevèrent des palais et des temples, au milieu de vastes cités enceintes de remparts, et le vaisseau s'élança hardiment au milieu des flots de l'Océan. L'existence humaine fut changée; la civilisation fit place à la vie sauvage et nomade. Nos corps ne furent plus endurcis à supporter en plein air les intempéries de l'atmosphère; la peau, protégée de vêtemens, devint plus délicate; des habitudes sédentaires et casanières dans des demeures, amollirent encore l'organisation, la rendirent plus sensible. Des nourritures préparées avec soin, cuites avec art, augmentèrent la délicatesse du goût et des viscères digestifs, siége d'une foule de maladies; le rapprochement perpétuel des individus fit naître une politesse raffinée, en corrompant les mœurs; l'union si douce des sexes, quand elle est commandée par la nature, devint une source d'énervation, parce qu'elle fut trop souvent sollicitée par leur fréquente proximité.

Tous les états du genre humain sur la terre, la fondation de ses lois et de ses gouvernemens, la disparité de ses mœurs, la variété de ses races, la multiplicité de ses nourritures, de ses vêtemens, la plupart de ses maladies, soit endémiques, soit sporadiques, remontent presque toujours plus ou moins aux effets des climats et des localités qu'il habite. Nous n'entreprendrons point de tracer ici un tableau trop vaste, et étranger en partie aux objets de nos études; nous en avons déjà présenté d'ailleurs une esquisse, en traitant du *climat* et dans d'autres ouvrages; mais il est digne de la médecine philosophique

de contempler encore, sous quelques points de vue, le genre humain dans les nombreuses modifications que lui imprime la nature autour de notre globe, et d'en rechercher les causes.

§. II. *Des races humaines, de leurs souches principales, et des qualités physiques et morales de chacune d'elles.* L'origine des espèces, parmi les végétaux et les animaux, remonte à leur première création, si elle n'est pas toutefois, comme on l'a dit, un résultat de modifications devenues constitutionnelles par la perpétuelle influence des mêmes causes qui changent ou altèrent les formes organiques sur le globe terrestre. Nous voyons les modifications des climats, des nourritures, des habitudes sociales, s'empreindre profondément dans le chien, y former une grande variété de races, qui se diversifient encore davantage par les mélanges perpétuels qu'on en fait; la plupart des animaux domestiques sont aussi plus ou moins dégénérés de leur type original, et les arbres de nos vergers prennent, par l'art du jardinier, des sucs plus élaborés, donnent des fleurs ou des fruits bien différens de ceux qu'ils présentaient dans l'état de la simple nature.

Mais s'il y a des mélanges et des métis, soit par les greffes chez les végétaux, soit par des accouplemens adultères entre les animaux, où cessera l'espèce? où commencera la race ou la variété? On a cru fixer des limites certaines en établissant que tous les individus capables de se reproduire entre eux constamment, étaient de même espèce, et tous ceux qui produisaient des individus stériles, comme les mulets, appartenaient à des espèces différentes. Cette règle n'est cependant fixe ni chez tous animaux, ni parmi les végétaux.

Sans rappeler les exemples que nous avons cités en traitant de la *génération*, et d'autres plus nombreux qu'il serait facile d'y ajouter encore, qui tous prouvent qu'il peut exister entre des espèces bien constantes, mais voisines, des races intermédiaires constamment fécondes, il suffirait de citer les chiens-loups, puisqu'il est avéré que les deux espèces du loup et du chien, si antipathiques entre elles, produisent ensemble des métis féconds. A la vérité, les mulets, quoique bien formés dans leurs organes sexuels mâles et femelles, sont ordinairement stériles, et si l'on a plusieurs exemples de mules qui ont conçu et engendré dans les climats chauds surtout, leurs produits n'ont pas pu subsister; enfin la nature n'a pas voulu mélanger les espèces; elle a non-seulement établi entre leurs organisations des disparités incompatibles, mais elle a, de plus, inspiré de la répugnance à tous les êtres pour ces jouissances désordonnées, illicites et sans charmes probablement entre eux. Ainsi le type des espèces demeure inaltérable dans son essence.

Nous élevons ces questions, parce qu'il s'agit de décider si le

genre humain est composé véritablement d'une espèce unique, et si l'action des climats, des températures, des alimens, des habitudes longuement enracinées, suffit pour expliquer toutes les diversités des races qui couvrent le globe. Nous devons examiner cet objet sous le seul point de vue philosophique de la science, et non pas sous le rapport théologique dans lequel nous savons que l'autorité de la Bible fait loi. Mais puisque toutes les sciences ouvrent carrière aux recherches, même les plus hypothétiques, et demandent qu'on s'appuie surtout de faits et de raisonnemens, nous allons exposer d'abord les principales races du genre humain, et nous en étudierons ensuite les causes.

Encore qu'on puisse établir plusieurs types généraux de formes, de couleurs, de caractères, parmi les nations de la terre, il en existe surtout trois éminemment distincts qui se partagent l'Ancien-Monde de temps immémorial, et qui ne paraissent être qu'adventices, ou transportés dans le nouveau continent. Ce sont, 1°. la *race blanche*, dite *caucasienne*, ou *arabe et européenne*; 2°. la *race olivâtre*, *mongole*, *chinoise*, *kalmouke*, *etc.*; 3°. la *race nègre et éthiopienne*, *hottentote*, etc. On peut attribuer aussi trois différens séjours principaux à ces races, car la blanche a son centre principal en Europe et dans l'Asie-Mineure, l'Arabie, la Perse et l'Inde, jusqu'au Gange, et l'Afrique jusqu'à la Mauritanie. La mongole ou olivâtre comprend tout le reste de l'Asie, et a son foyer, pour ainsi dire, sur le plateau de la Grande-Tartarie et du Thibet. Il paraît qu'elle a peuplé originairement l'Amérique du nord. Enfin, la race ou espèce nègre couvre presque toute l'Afrique et quelques îles de la Nouvelle-Guinée, la terre des Papous, etc. Il sera facile de reconnaître à chacune de ces races humaines une tige dans les enfans de Noé; car l'on a dit que Cham, maudit de son père et condamné à devenir le serviteur de ses frères, était la tige des malheureux Africains (Le nom de *Cham* signifie chaleur en hébreu). Sem peut être considéré comme la souche de la race mongole, et Japhet dont le nom s'est conservé chez les peuples de l'occident, même dans le paganisme (*audax Japeti genus*, HORACE), sera le tronc originel de la race caucasienne.

§. III. *De la race blanche*, *arabe-européenne*, dite *caucasienne* et *celtique*. On la reconnaît principalement à son angle facial de 85 à 90°, à son visage ovale, à sa couleur blanche; son nez est pour l'ordinaire grand et droit, ou même aquilin, caractère étranger aux Mongols et aux nègres, sa bouche modérément fendue; ses os de la pommette ou malaires sont peu proéminens; ses dents, placées verticalement, de sorte que les individus prononcent la lettre R plus facilement que ne font les

Chinois et les nègres qui ont des dents obliquement situées. Enfin, la race blanche a des lèvres petites ou la bouche non saillante, des joues colorées, une face bien proportionnée, offrant plus de beautés régulières que les autres races humaines. On ne trouve que dans celle-ci seule des cheveux blonds ou châtains et des yeux bleus.

Cette race blanche se subdivise en plusieurs grandes nations ou familles primitives, conservant chacune leurs langues originelles, leurs mœurs, leurs religions, et les transportant dans les divers climats où ces peuples se sont établis dans la suite des temps, soit par conquête, soit par des émigrations.

La première famille, celle des *Arabes*, comprend les Arabes du désert ou les Bédouins, les Hébreux, les Druses et autres habitans du Liban, les Syriens, les Chaldéens formant jadis de brillans empires, puis les Egyptiens, les Phéniciens, les Abyssins, les Maures et les Marocains, peuples brunis de l'Afrique boréale, mais qui deviennent blancs lorsqu'ils ne s'exposent point au soleil. Ces peuples, en général, parlant les divers dialectes de la langue araméenne, ont éprouvé d'innombrables révolutions politiques et religieuses, mais n'ont jamais changé leur extrême penchant au despotisme et à l'enthousiasme du fanatisme et de la mysticité. C'est d'eux que viennent la plupart des religions, qu'ils propagent avec une ardeur inouïe et qui leur a presque valu, sous les successeurs de Mahomet, la conquête de l'univers. Ils ont cultivé parfois les lettres et les sciences, mais toujours dans cet esprit d'exagération orientale qui leur donne la tournure romanesque des Mille et une nuits.

La seconde souche se compose des *Hindoux* en deçà du Gange, tels que les habitans du Bengale, de la côte de Coromandel, du Grand-Mogol, les Malabares, les Banians, les peuples du Candahar et de Calécut, nations douces, timides et superstitieuses, divisées en plusieurs castes dont les unes sont privilégiées, d'autres dévouées au mépris et à l'infortune. Ces peuples parlaient originairement la langue shanscrite, aujourd'hui langue morte et sacrée, avec laquelle le grec, le latin et l'allemand offrent de singulières analogies. Les anciens Perses, ou Parsis, ont appartenu à cette grande famille, mais ont été conquis par des nations scythiques ou tatares. Tous sont polygames, se marient très-jeunes, se dépilent d'ordinaire le corps, portent des vêtemens amples et légers dans le faste et la mollesse asiatiques. Ils s'adonnent à des contemplations théologiques et à des allégories mystiques, plutôt qu'à la saine étude des sciences et des lettres.

Le troisième rameau, plus récent que les précédens, est celui des *Scythes* et Tatars d'Europe, comprenant aussi les nations vaillantes et guerrières de la chaîne du Caucase et des

environs de la mer Caspienne, les Circassiens et les Géorgiens, avec plusieurs autres peuples turbulens, nomades, parcourant en déprédateurs la Haute-Asie; tels furent ces anciens Scythes si redoutables aux Perses, ces Parthes destructeurs de la puissance grecque et romaine; tels sont les Afghans, les Cosaques, les Usbecks, les Czérémisses, qui encore aujourd'hui parcourent la Crimée, le Cuban, Astracan, l'Ukraine, etc., vastes pays de la domination actuelle des Russes. Les anciens Moscovites, les Turcs qui descendent des Oygours et autres Tatars, sont originaires de cette souche d'hommes belliqueux ne connaissant que le despotisme militaire. C'est sous la conduite des Attila, des Alaric, que les Huns, les Ostrogoths, les Bulgares, les Avares, etc., ont fait d'immenses conquêtes et de vastes irruptions dans le midi de l'Europe, comme en Asie; les Madjars ou Hongrois en sont encore une autre branche : tous ont primitivement pour langage l'esclavon et ses divers idiômes russes, polonais ou sarmates, vendes, finlandais, qui reconnaissent la même origine. Ils ont des formes mâles, des membres robustes, conservent des goûts militaires, souvent avec la barbe et un costume chevaleresque, car ils n'excellent que dans la cavalerie et les irruptions soudaines. Ils sont aussi bien moins propres que les autres peuples de race blanche à cultiver les sciences et les lettres, quand ils ne s'en montrent pas le fléau.

La quatrième tige, qui est purement européenne, se compose de toutes les familles *celtiques*, et de deux principales branches, l'une boréale, l'autre méridionale. La celtique ou teutonique comprend les peuples d'origine tudesque et gothique parlant les divers dialectes de la langue allemande ou germanique, depuis le golfe de Finlande et la Bothnie, jusque vers le midi de l'Europe. En effet, les Celtes ont autrefois habité jusqu'au détroit de Gibraltar, depuis le nord; on reconnaît encore des restes du langage kimrique ou cimbrique chez les Bretons, les Basques, les Galiciens et Cantabres : ces peuples ont été refondus dans les immenses irruptions de la race gothique, depuis les Cimbres et les Teutons, jusqu'aux débordemens des Visigoths, des Gètes et Gépides, Hérules, Lombards, Alains, Saxons, Francs, Normands, etc., toutes nations sorties des antres glacés de la Scandinavie, et principalement de la Chersonnèse cimbrique, des environs de la mer Baltique. De là viennent aussi les divers dialectes germaniques ou tudesques, le suédois, le danois, l'allemand, le hollandais, l'anglais, etc. On observe que tous ces peuples, analogues aux Cimbres défaits par Marius, sont en général très-blancs de peau, d'une haute stature, ont les cheveux blonds ou même roux, et les yeux bleus, sont simples, francs, vaillans et bel-

liqueux ; aiment la table et les boissons enivrantes ; capables des entreprises les plus téméraires, ils réussissent surtout dans les arts mécaniques et industriels, sont ennemis de l'esclavage et gouvernés par le point d'honneur : car eux seuls, par toute la terre, admettent le duel. La branche méridionale, composée d'hommes plus bruns, moins grands, sont ces illustres Grecs et Romains, célèbres sur toute la terre par leurs arts et leur valeur, et qui ont étendu leurs colonies hors de l'Italie ou de la Grande-Grèce, dans le midi de l'Europe, avec leur langue. Ainsi le grec, ou la langue pélasgique originelle, fut la souche de celles du Latium et des dérivées du latin, telles que l'italien, l'espagnol et le portugais, le français ; ces peuples sont plus ou moins des mélanges de la race celtique avec le rameau pélasgique. C'est parmi eux que les lettres et les beaux-arts, les sciences et la philosophie, ont surtout fleuri. C'est dans cette vaste branche européenne que brillent depuis plusieurs siècles des hommes de génie, et que les connaissances ont atteint à une élévation inconnue de toutes les autres nations de la terre. Aussi la race blanche européenne est devenue le centre de la civilisation et la reine de l'univers, où elle s'étend par de nombreuses colonies ; partout elle s'est montrée bien supérieure en intelligence et en valeur aux autres races humaines, même aux Chinois qui, jouissant de la plus ancienne civilisation connue sur le globe, avaient eu le temps de perfectionner tous les arts et toutes les sciences ; ce qu'ils n'ont pourtant pas fait. L'Européen s'est donc acquis une haute prépondérance, quoiqu'en moindre nombre, sur les diverses nations parmi lesquelles il parvint à s'établir. Ses gouvernemens plus modérés, et sa religion plus favorable au développement du génie et à la civilisation, permettent ce grand déploiement de facultés. C'est aussi cette inquiétude, cet esprit d'entreprise et d'audace qui le poussent par toute la terre. Après les irruptions de ces peuples du nord, sont venus, au moyen âge, les incursions des Normands et l'enthousiasme des croisades ; et depuis le quinzième siècle, on a vu la découverte du Nouveau-Monde, le passage du Cap de Bonne-Espérance et les navigations sur tout le globe ; de là les émanations successives des colonies européennes par toute la terre.

§. IV. *De la race olivâtre, ou mongole, kalmouke et chinoise.* Elle est, sans contredit, la plus nombreuse, la plus étendue sur le globe, et se compose de plusieurs branches qui ne sont pas toutes aussi bien connues que celles de la race blanche. Le caractère distinctif des Mongols, en général, est une face large, carrée ou en lozange, aplatie, comprimée, de sorte que les éminences en paraissent moins prononcées, par l'élévation des os malaires ou des pommettes, et par l'enfoncement du nez

plat, gros et écrasé à sa racine, avec des narines très-ouvertes sur les côtés. L'angle facial n'est pas ouvert au-delà de 80 à 85 °; la mâchoire supérieure est plate et très-large; les tempes sont enfoncées; les yeux, placés obliquement, ne s'ouvrent qu'à demi, comme si les paupières étaient bridées; ils sont très-écartés entre eux, et le menton est très-avancé. Quelque froids que soient les climats, cette race y conserve toujours une couleur olivâtre ou basanée qui s'approche de celle de l'écorce d'orange séchée; elle a constamment des cheveux très-noirs, droits, plats, rudes comme du crin; ils sont clair-semés ainsi que la barbe, toujours noire, aussi bien que l'iris des yeux. La taille est souvent courte et trapue, le corps carré, musculeux, les jambes courtes et cambrées.

La première souche de cette grande race, la plus remarquable par ses traits fortement dessinés, et sa laideur non adoucie par des mélanges, indice de son caractère primitif, est celle des *Kalmoucks*, qui comprend une foule de hordes mongoles de la Grande-Tartarie, surtout au-delà de l'Irtisch, les Kalkas, les Baskirs, les Kirguises, Tschouvaches, Burætes, Soongares, Eleuths, et les tribus tangutiques, près du Thibet et du grand désert de Cobi. Quoique la plupart portent le nom générique de Tatars, il faut les distinguer des Tatars plus occidentaux ou vrais Cosaques qui appartiennent au rameau scythique de la race blanche caucasienne, dont nous avons parlé précédemment, et qui parlent la langue slave et moscovite, quoique ces nations nomades et toujours errantes s'entremêlent fréquemment. C'est de la réunion de tant de hordes nomades sur le vaste plateau de la Tartarie, et quelquefois soumises à un seul khan, qu'il est résulté ces immenses conquêtes de l'Asie et de l'Europe à diverses époques. En effet, ces tribus mongoles, ainsi que les Tartares de la race blanche, qui sont les descendans des anciens Scythes ou des Huns, des Alains, des Wendes, vivent toujours errans, toujours à cheval dans les steppes froides et stériles qui s'étendent au-delà de la mer Caspienne et du lac Aral. Ce sont d'innombrables armées toutes nationales et sans cesse permanentes que la nature semble tenir prêtes à fondre sur des régions plus méridionales et plus fertiles. C'est sous la conduite des Madyès, des Timurleng, des Tschinguis-Khan, que ces Mongols Kalmoucks, et les Tartares Huns fondèrent l'immense empire du Captchac; tentèrent ces grandes irruptions dans l'Inde ou le Mogol, la Perse, la Chine, comme en firent les Huns, les Vandales en Europe, avec les Attila et les Genseric. Tous montés sur ces petits chevaux sobres et nerveux des Cosaques, tous vivant de chair de cheval à moitié crue, ou de laitage, ils s'avancent avec une rapidité inconcevable, pillant et brûlant tout sur leur passage. En vain le Chinois timide

et policé élève sa grande muraille entre les montagnes qui le séparent des Tartares, il a subi le joug des Mantchoux, qui règnent paisiblement encore aujourd'hui dans ce vaste empire, jusqu'à ce que d'autres Tartares viennent chasser du trône une race amollie et dégénérée dans les délices. Ces hordes nomades sont donc les éternelles rénovatrices des empires de l'Asie; elles ont jeté quelques branches égarées dans les froids déserts de la Sibérie; elles paraissent avoir poussé leurs essaims au-delà des îles Kuriles, des Aléeutiennes, des îles aux Renards, jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, et l'on présume que de là elles se sont répandues jusqu'aux confins extrêmes et aux solitudes immenses de l'Amérique méridionale, ou à la terre des Patagons. Nous discuterons plus loin sur ce sujet.

En s'étendant vers les régions méridionales de l'Asie ou de l'Inde, la race mongole ou kalmouke a reçu des traits plus doux, soit que l'influence heureuse d'un climat chaud et fertile, une vie commode, désormais sédentaire, ou même oisive, aient tempéré la rudesse des formes, ainsi que l'âpreté sauvage des mœurs, soit même que des mélanges avec une race blanche plus belle, aient ennobli leur sang; il est certain que les nations qui peuplent l'Asie orientale et méridionale au-delà du Gange, sont les plus belles et les mieux policées de toute la grande race mongole. Elles se composent des Chinois, des Coréens, des Japonais, des Cochinchinois, des Tonquinois, des Siamois, des Péguans, des Thibétains et autres Mongoles orientaux et méridionaux. Des cheveux droits et noirs, clair-semés comme la barbe, des yeux obliquement placés, les oreilles élevées, la bouche grande, le nez épaté et gros comme une figue, une peau tannée, des habitudes de douceur et de mollesse jointes à la fausseté et à la bassesse, sont les caractères physiques et moraux attribués à ces peuples qui vivent sous des empires despotiques, mais réguliers et permanens dans leurs maximes. La polygamie est en usage parmi eux, ainsi que divers cultes religieux, le lamisme au Thibet, les dogmes de Foë chez les Chinois, de Xaca au Japon, de Sommonacodom à Siam, etc. Quoique la plus antique civilisation connue soit celle des Chinois et de quelques nations environnantes, la culture des sciences, des arts, et de toutes les connaissances humaines, y est demeurée constamment stationnaire, dans un état singulier de médiocrité ou d'imperfection que ces peuples n'ont jamais dépassé. Leur langage monosyllabique et leur écriture symbolique mettent, autant peut-être que la nature despotique et avilissante de leurs gouvernemens, des barrières presqu'insurmontables à tout perfectionnement ultérieur. Il paraît présumable aussi que l'intelligence de la race mongole est peu capable des plus hautes

conceptions du génie, puisque leurs hommes les plus célèbres, dans ce que nous connaissons d'eux, ne se sont pas élevés aussi haut que ceux de la race blanche, excepté pour la morale.

Après ces deux branches de la race mongole, il en est une troisième très-remarquable par la petite taille et les traits grossiers et rabougris que ces peuples ont reçus de l'influence d'un froid vif et perpétuel. Les Kamstchadales, les Tchutchis, les Ostiaques, les Tunguses, les Samoïèdes, en Asie, autour du cercle polaire, les Lapons, au nord de l'Europe, les Esquimaux et les Groënlandais, au nord du Nouveau-Monde, appartiennent à cette même branche par des caractères manifestes. Ces hommes, dont la stature ne surpasse guère quatre pieds, ont la tête fort grosse, comme les nains, des pommettes saillantes, des yeux écartés, un nez aplati, une bouche large, des dents écartées, une peau tannée et enfumée, peu de barbe, des cheveux droits, toujours noirs, ainsi que l'iris de leurs yeux. Ces caractères sont fort tranchés à côté des Islandais et des Finnois voisins qui, appartenans à la race blanche des anciens Goths, sont blonds, avec des yeux cendrés, ont beaucoup de barbe, de la force et du courage, une habitude du corps pléthorique, sanguine, de haute taille; tandis que la race polaire mongole est toujours maigre, brune, courte, faible, timide, opiniâtre; quoique peu féconde, elle est souvent polygame, adonnée aux superstitions des schamans ou prêtres jongleurs; mais les peuples voisins, de race blanche, sont monogames et féconds, vaillans, ont de longs cheveux blonds ou roux. Le langage et les habitudes sont aussi fort distincts; car ces hommes blancs, étant de race gothique ou celtique, parlent un idiôme originairement teutonique; mais les Lapons, les Groënlandais ont, ainsi que les Samoïèdes, une langue dérivée de l'Esclavon, comme les Hongrois. Leur voix est grêle, tandis que les Ostro-Bothniens et autres blancs voisins ont la voix forte et rauque. Les Mongols polaires vivent en hordes nomades, soit avec des rennes, comme les Lapons, les Jakutes, soit avec des chiens qu'ils attèlent à des traîneaux sur la neige, comme les Ostiaques, les Tunguses, etc. Ils s'enfouissent en hiver sous terre, dans des *iourtes*, espèces de caves où ils étouffent presque au milieu de la fumée et des vapeurs; ils mangent pêle-mêle, avec leurs chiens, du poisson cru ou demi pourri, avalent de l'huile de baleine, ou des graisses d'ours et d'autres animaux. Les femmes ont des mamelles pendantes avec un mamelon noir, peu ou point de villosités au pubis, n'ont presque aucun écoulement menstruel, surtout dans le froid; leur vulve très-large contient, selon Steller, souvent un pessaire de bois; elles accouchent avec facilité, et endurcissent leurs enfan[illegible] froid, en les roulant dans la neige, après un bain de [illegible] très-chaudes, habitude que gardent aussi tous ces [illegible]

D'ailleurs, ils se graissent la peau pour la garantir des gerçures du froid, et se couvrent de pelleteries avec la plus horrible malpropreté.

§. v. *De quelques autres races ou variétés analogues aux précédentes*. Blumenbach et d'autres auteurs (Buffon, Robertson, Raynal, de Paw, etc.) ont cru devoir établir, entre les races humaines, une cuivreuse particulière, sous le nom d'*américaine*. Bien que nous ayons adopté ce sentiment d'abord dans notre Histoire naturelle du genre humain, nous avons reconnu la difficulté d'établir des caractères aussi distincts pour cette variété que pour les races primitives blanche et mongole. Quoi qu'il en soit, nous devons les exposer ici avec ceux de la race brune-foncée que Blumenbach, Forster et d'autres naturalistes ont nommée *race des Malais*.

1°. *Variété malaie*. De la péninsule de Malaca, jusqu'aux îles les plus éloignées du grand Océan indien et pacifique; de Madagascar aux Maldives, à Ceylan, aux îles de la Sonde, Sumatra, Java, Bornéo, les Moluques, les Philippines, les Célèbes, à presque tout l'archipel indien, jusqu'à Otahiti, aux îles Sandwich, aux Marquises, à la Nouvelle-Zélande, est répandue une variété humaine, toute maritime, ayant pour caractères physiques un front abaissé et arrondi, le nez plein, large, épais à son extrémité, des narines écartées, une bouche très-large, des pommettes médiocrement élevées. L'angle facial, moins aigu que celui du nègre, est cependant moins ouvert que dans le Kalmouk, et n'a guère que quatre-vingt degrés. La chevelure est épaisse, crépue, assez longue et molle, toujours noire, ainsi que l'iris des yeux. Cette variété, de couleur marron, fait la nuance intermédiaire bien marquée des races mongole et nègre; et comme elle est placée entre les familles mongoles de l'Asie et les nègres d'Afrique, ainsi que les Papous de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande, que nous croyons appartenir à la race nègre, elle paraît être le résultat d'un mélange antique et perpétué de ces deux races humaines. On trouve même dans plusieurs îles des mers indiennes, trois sortes d'hommes, des basanés ou Mongols, des nègres, et des Malais; ainsi Madagascar a des nègres du côté de l'Afrique, des Mongols du côté de l'Asie, et des Malais du côté de l'Océan indien.

Les Malais seraient-ils donc, comme nous l'exposons dans le Nouveau dictionaire d'histoire naturelle, une lignée bâtarde de mulâtres indiens, propagée, multipliée par le temps, enfin perpétuée aujourd'hui d'elle-même? Le Malais a l'aspect farouche, le naturel hypocritement doux, mais sombre et traître. Il est hardi, entreprenant, féroce dans la guerre, et implacable dans ses vengeances. Celui qui est policé devient habile marchand, ardent au gain, rusé et trompeur, le plus actif courtier

et facteur de toute l'Inde; il en est même d'un caractère doux et bienveillant, comme à Otahiti, aux îles de la Société et des Amis. Tous les Malais ont une langue extrêmement douce, ou remplie de voyelles; leur religion est un fétichisme ou l'idolâtrie de plusieurs objets, comme chez les nègres. Leurs constitutions politiques sont des espèces de républiques entièrement féodales et aristocratiques, dont les nobles, étant mieux nourris et plus soignés, forment une plus belle lignée que le bas peuple. En général, ces peuples sont polygames, très-débauchés; rarement ils se couvrent de vêtemens, car ils habitent des climats chauds; mais ils se *tatouent*, se pointillent la peau pour y dessiner diverses figures de plusieurs couleurs. Leurs armes sont le crit, espèce de poignard, la zagaie, sorte de lance, souvent empoisonnés. On observe l'anthropophagie parmi plusieurs de ces peuples sauvages. Leur nourriture consiste surtout en végétaux, et ils font usage de divers poivres et du bétel.

2°. *Variété ou race américaine.* Quoique les voyages des Russes et des Anglais sur les côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale aient appris combien les peuplades de cette partie du nouveau continent avaient de rapports avec la race mongole du nord de l'Asie; quoique les Esquimaux et les Groënlandais soient visiblement de la même souche que les Lapons, il est fort douteux que tous les Américains méridionaux, jusqu'aux Patagons, émanent de la race mongole.

Sans doute le renne et le caribou, l'élan et l'orignal du Canada, le mouflon d'Amérique et l'argali de Sibérie, le bison et l'aurochs, étant des mammifères ruminans, communs au nord des deux continens, dans l'état sauvage, et Buffon ayant démontré qu'il en était de même de quelques autres quadrupèdes, l'homme a pu encore, plus aisément qu'eux transmigrer de l'Ancien au Nouveau-Monde. Les îles intermédiaires dans le trajet du Kamtschatka aux côtes d'Amérique, les Aléoutiennes, les Kouriles, etc., sont habitées par des descendans des Sibériens; ils en ont retenu la langue et les mœurs. Aussi les tribus américaines sauvages, les Canadiens, les Hurons, les Labradoriens offrent les traits de figure des Mongols; leur teint olivâtre, leurs cheveux et yeux noirs, des pommettes larges et saillantes, très-peu de barbe, etc. Ces faits viennent encore d'être constatés par Samuel L. Mitchill, professeur d'histoire naturelle à New-Yorck. Les tribus sauvages de l'Amérique boréale attestent, dans leur physionomie, leur complexion, leurs habitudes, et le peu d'arts qu'ils cultivent, leur origine et leurs rapports primordiaux avec les habitans de l'Asie orientale, ou les Tartares Mongols.

A la vérité, la plupart des voyageurs ne remarquent point assez combien un climat semblable, un état analogue de civi-

tiques; et l'on observe des exemples du gouvernement théocratique ou religieux, soit au Paraguay, soit parmi les Natchez. Les divers langages des Américains sont extrêmement variés.

Si l'on peut supposer que le Nouveau-Monde fut peuplé par quelque souche des races humaines de l'Ancien-Monde, et si les Américains ne composent point une race aborigène, l'on n'a point considéré, toutefois, ce problème dans toute sa généralité. Nous avons fait voir, ailleurs, qu'une multitude innombrable de végétaux et d'animaux, et tant de milliers d'espèces, appartenans uniquement au nouveau continent, n'avaient pu, en aucune sorte, émaner de l'ancien. Buffon avait aussi démontré que les quadrupèdes et les oiseaux de l'Amérique méridionale différaient totalement de ceux des autres parties du monde; et qui leur eût fait traverser le grand Océan? Il y a donc eu nécessairement création sur ce nouvel hémisphère, aussi bien que dans l'ancien, comme sur tout le globe; où serait l'impossibilité d'admettre la naissance autochtone d'une race humaine sur cette autre terre, de même que sur notre ancien continent? Pourquoi bornerions-nous la puissance du GRAND ETRE, et qui sait le mieux juger de l'étendue infinie de sa gloire et de la magnificence de ses ouvrages, de l'homme qui veut l'astreindre à certaine limites, ou de celui qui en contemple l'immensité?

§. VI. *De la race ou espèce nègre, et de ses principales variétés.* Si les naturalistes voyaient deux insectes ou deux quadrupèdes aussi constamment différens par leurs formes extérieures et leurs couleurs permanentes, que le sont l'homme blanc et le nègre, malgré les métis qui naissent de leurs mélanges, ils n'hésiteraient assurément pas à en établir deux espèces distinctes. Nous pourrions offrir mille exemples d'espèces d'animaux ou de plantes séparées d'après des caractères encore moins frappans, comme le loup et le chien, le lapin et le lièvre, le moineau et le pinson, etc. Sœmmering, Meiners, et d'autres auteurs, ont exposé en détail les différences physiques et morales qui écartent le nègre du blanc. Nous ne devons présenter ici que les principaux traits de la race ou de l'espèce nègre.

Quand on lui supposerait un teint blanc comme on l'observe dans l'albinos, sa face prolongée en museau, et n'offrant qu'un angle facial ouvert de soixante-quinze à moins de quatre-vingts degrés; son front déprimé et arrondi, sa tête comprimée vers les tempes, ses cheveux laineux ou moutonnés, ses grosses lèvres si gonflées, un nez large et épaté, des yeux ronds et à fleur de tête, un menton reculé, des dents placées obliquement en saillie, etc., feraient bientôt reconnaître les caractères du nègre. Plusieurs ont les jambes cambrées; presque tous ont moins de

mollet que le blanc, des genoux toujours un peu fléchis, une allure souvent éreintée, le corps et le cou tendus en avant; tandis que les fesses ressortent beaucoup en arrière. Toute cette conformation montre une nuance manifeste vers la structure de l'orang-outang et des singes, et s'il est impossible de la méconnaître au physique, elle est pareillement sensible dans le moral. Le nègre a, pour l'ordinaire, l'intelligence moins étendue que celle des blancs; il est plus porté aux affections des sens, qu'aux pures contemplations de l'esprit; passionné pour les exercices agréables, la danse, la pantomime, les jeux, il sent plus qu'il ne réfléchit, et existe tout entier dans ses appétits corporels; né imitateur, il reconnaît la supériorité du blanc, puisqu'en tout pays où il se trouve avec d'autres races humaines, il leur reste constamment assujéti; il supporte assez aisément son esclavage, y vit très-insouciant et paresseux; ces habitudes annoncent une mollesse naturelle ou une abjection innée de l'ame.

La couleur noire de cette race humaine réside non-seulement dans le fluide qui colore le tissu muqueux placé sous l'épiderme (*rete mucosum*, de Malpighi), mais encore le sang, la partie corticale du cerveau, et plusieurs autres parties internes du corps sont imprégnées d'une teinte noire, ainsi que nous nous en sommes assurés par la dissection, et ce qui a été remarqué également par d'autres observateurs.

La capacité du crâne du nègre nous a paru aussi bien plus étroite que celle du blanc, dans toutes nos comparaisons faites à ce sujet; tandis que les os de la face du premier sont plus développés et plus proéminens. Un crâne de nègre contenait quatre onces et demie de moins d'eau, que celui d'un blanc de même âge adulte. Un autre crâne de nègre jolof contenait neuf onces de moins de liquide, que celui d'un Européen irlandais, tous deux également adultes et bien conformés. Nous avons remarqué aussi que les crânes de femmes blanches ou négresses ont moins de capacité que ceux des hommes de leur même race, d'environ trois onces; la femme blanche a le cerveau encore plus étendu, ou surpasse d'une ou deux onces la capacité du crâne de l'homme nègre. Aussi ce dernier semble naturellement subordonné à la tutelle du blanc; jamais celui-ci n'est l'esclave du nègre, ce qui semblerait être contre nature.

Nous distinguerons trois grandes variétés dans cette espèce race humaine : la première est celle des *Ethiopiens* ou *nèg*
proprement dits; elle se compose des Jolofies, des Fo
des peuplades du Sénégal, de Sierra-Léone, de Manig
de la Côte-d'Or, d'Ardra, du Bénin, de Majombo, de
gritie, des Mandingues, Loango, Angola, Congo, L
Benguela; enfin, de toute la côte occidentale de l'A
depuis le Sénégal jusqu'au Cap-Négro, en y compre

îles du Cap-Vérd : on les distingue des Caffres par la mauvaise odeur de poireaux qu'ils exhalent, lorsqu'ils sont échauffés ; par leur peau très-huileuse, satinée, d'un noir foncé ; par leur constitution plus molle, plus lente et plus paresseuse ou indolente ; aussi souffrent-ils assez paisiblement l'esclavage, ne pensant guère au lendemain ; vivant gais, et oubliant leurs maux en chantant quelque refrain insignifiant, sur un air monotone, ou dansant au son du tambourin (tam-tam). Dans leurs danses, tout leur corps s'agite et tressaillit de joie ; le sentiment de l'amour anime tous leurs mouvemens ; leurs gestes deviennent lascifs et expriment l'ardeur qui les consume. La négresse partage ces affections : ornée d'un mouchoir rouge ou d'un collier de graine d'arbre de corail, la peau graissée d'huile de cocos, ayant de grandes mamelles pendantes, elle se livre avec passion et simplicité aux penchans de la nature. Pubère dès l'âge de dix à onze ans, lascive et cependant féconde, elle se montre bonne nourrice et tendre mère. Les nègres, en Afrique, sont, en général, polygames ; ont pour religion un grossier fétichisme, adorent des serpens ou d'autres animaux, et des *grisgris*, ou petites idoles ; quelques-uns sont musulmans et se circoncisent. Leurs petits rois ou chefs se font des guerres, ou exercent des pillages entre eux pour s'enlever des hommes et du bétail, et vendre des prisonniers aux Européens. Ceux-ci leur fournissent des armes et attisent, dit-on, ces querelles pour profiter des prisonniers, vendus en échange de quelques barils de rhum, ou de la toile bleue, ou de barres de fer. Les nègres vivent très-pauvrement sous leurs cahutes de feuillage, avec du mil, du couzcouz (*holcus*, L.) : soumis à de petits princes héréditaires, qui les tyrannisent, ces peuples ne se sont jamais civilisés en grands corps de nations ; malgré la fertilité de leur sol, ou, peut-être même à cause de cette abondance, qui n'exige presqu'aucun soin, il demeurent dans le même état de barbarie où ils étaient dès le temps de Hannon, amiral carthaginois, qui les observa en faisant le tour de l'Afrique, plus de deux siècles avant l'ère vulgaire. Les nègres sont de grands enfans, sensuels, passionnés, timides et soumis, excepté dans leur désespoir, qui les rend atroces, et dans leurs vengeances, qui en font des êtres sanguinaires ; mais ils n'ont pas le cœur naturellement méchant, et montrent même les plus généreuses vertus de fidélité, de constance, lorsqu'ils aiment. On sait par expérience que la couleur noire de la peau rend les nègres plus sensibles au froid que les blancs, et ils supportent mieux la grande chaleur, pour laquelle ils semblent destinés.

La seconde branche est celle des *Caffres*, qui habitent dans la partie orientale de l'Afrique, depuis la rivière de Magnice ou du Saint-Esprit jusqu'au détroit de Ba-bel-Mandel. Cette

vaste étendue comprend le Monomotapa, les Jaggas, la Caffrerie, les Borores, toute la côte du Zanguebar et de Mozambique, Mongale, Mélinde, le Monoëmugi, les Anzicos, les royaumes d'Alaba, d'Ajan et d'Adel, ainsi que le pays des Galles. Peut-être l'intérieur de l'Afrique est-il habité par des nations semblables, mais elles sont féroces, et plusieurs même anthropophages.

Tous ces Caffres ont un teint moins foncé, moins luisant, une face moins proéminente, des traits plus réguliers et plus beaux, une odeur moins forte que les nègres de la branche éthiopique. Ils sont bien constitués, robustes, plus maigres et plus agiles aussi. Naturellement pasteurs et nomades, ils ont des mœurs simples, mais sont plus guerriers, plus courageux que les autres nègres; ils forment de grands empires tels que ceux de Tombuctu, de Macoco, du Monomotapa et du Monoëmugi. Le Caffre est mutin, impatient de l'esclavage; on peut bien le mettre sous l'empire de la domesticité, non sous le joug de la servitude; de là vient que les Européens ne font presque jamais la traite chez les Caffres, et l'on connaît peu l'intérieur de ces nations; tandis que les malheureux nègres, plus tolérans, sont opprimés : ce qui nous apprend bien qu'il y a de plus grands avantages à être méchant que bon près des tyrans.

Les Caffres voyagent souvent en caravanes et en hordes avec leurs bestiaux, font le commerce de morphil ou ivoire, de poudre d'or, de bœufs, etc. Ils vivent de lait et de chair, ne cultivent presque aucun terrain, portent toujours des armes, une *zagaie* ou pique qu'ils lancent avec adresse et vigueur. Plus intelligens que les nègres, ils sont moins crédules et moins superstitieux, et néanmoins fort ignorans et plongés dans l'idolâtrie; ce qui les a fait nommer *Kafr* ou infidèles par les Arabes et les Maures qui tâchent de les convertir au mahométisme, pour les civiliser. Quoiqu'ils aient aussi beaucoup de goût pour la danse et les amusemens, ils ne leur feraient pas oublier leurs malheurs comme aux nègres esclaves; c'est pourquoi ils périssent ou se révoltent dans les colonies davantage que ces derniers.

La branche nègre la plus voisine des singes, ou la plus dégradée du type humain par sa forme, est celle des *Hottentots* et des *Papous* qui semblent appartenir par plusieurs traits d'analogie à une même tige. Elle se distingue des Caffres et des nègres par un museau encore plus prolongé, un visage triangulaire finissant en pointe, ayant un angle facial de soixante-quinze degrés au plus. Sa peau est d'un brun noir ou couleur de terre d'ombre; ses yeux écartés l'un de l'autre sont toujours à demi fermés; le nez entièrement écaché est extrêmement large; les lèvres sont encore plus gonflées que celles du nègre, les cheveux res-

semblent à de la bourre pelotonnée; les pommettes très-saillantes sont surmontées d'un front tellement déprimé, qu'il ne paraît presque point. Leurs femmes ont de grandes mamelles pendantes, et les nymphes ou lèvres internes du vagin fort alongées. C'est dans cette seule branche des races humaines, qu'on observe chez des Hottentotes sauvages ou Boschismans, non pas ce tablier de peau dont les anciens voyageurs ont fait mention, mais un prolongement considérable des nymphes, long de plusieurs pouces, descendant de chaque côté de la commissure supérieure de la fente du vagin, et recouvrant le clitoris en forme de capuchon. C'est aussi parmi de pareilles tribus sauvages, telles que les Houzouânas, que l'on remarque d'énormes loupes graisseuses situées au croupion ou audessus des muscles fessiers chez les femmes. Cet amas de graisse presque diffluente est analogue à celui de la queue des moutons d'Afrique et aux bosses des chameaux.

La lignée ou souche hottentote se compose des petites hordes qui habitent dans toute la pointe sud du continent d'Afrique, depuis le cap Négro jusqu'à celui de Bonne-Espérance; tels sont les Namaquois, Heusaquois, Gonaquois, Chamouquois, Gouriquois, Gassiquois, Sonquois, ceux de la terre de Natal, les Houzouânas et les Hottentots sauvages ou Boshmans qui se tiennent dans des cavernes, faisant des incursions à l'improviste, et vivant de proie ou de racines agrestes. Tous ces peuples, sans lois ni règles fixes, vivent cependant tranquilles la plupart entre eux, parce qu'ils sont doux et simples, car les lois et les gouvernemens deviennent d'autant plus compliqués et plus coërcitifs que les hommes sont plus méchans, plus industrieux à s'entre-nuire.

Les Papous de la Nouvelle-Guinée, les sauvages de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Calédonie, et ceux de quelques autres îles des Archipels indiens, qui se trouvent mêlés avec des Malais, paraissent fort analogues à la lignée hottentote; ils sont aussi simples et aussi stupides qu'elle, et montrent les mêmes caractères physiques.

En général, les individus de cette race semblent incapables de réfléchir, et ne veulent rien faire. Accroupis tout le jour comme des singes, nus, croupissant dans la malpropreté et la crasse, ils se tatouent quelquefois, ou se gravent sur la peau quelques figures, ou la graissent de suif et de noir de suie. Ils se construisent des huttes de feuillage si basses qu'ils n'y peuvent entrer qu'en rampant; si on les habille, ils demeurent dans une stupide immobilité, jusqu'à ce qu'on les ait déshabillés. Ce sont les plus paresseux, les plus insoucians des hommes, pour la plupart; ils se laissent même opprimer par mollesse de caractère, mais on n'en peut tirer un bon usage, car ils pré-

fèrent la mort à tout travail pénible. Leur vie toute animale, les dispose aux voluptés sensuelles, comme la gloutonnerie, l'ivrognerie, le sommeil, l'amour, etc. A peine ont-ils quelque croyance d'un Être suprême, ils ne peuvent s'élever à l'idée d'aucun objet qui ne tombe pas sous les sens; des Hottentots rendent cependant quelques hommages à des fétiches.

Le langage de ces peuples est une sorte de clapement ou de gloussement singulier qui résulte apparemment de quelque conformation de la glotte analogue à celle des orangs-outangs. Comme tous les nègres, ils ne peuvent point prononcer la lettre R, sans doute à cause de leurs dents placées très-obliquement. Ces grands enfans de la nature vivent de ce que la nature leur offre sans culture, ou de la chair de leurs bestiaux; ils font usage de leurs armes avec adresse et vigueur, moins peut-être par courage réel que par ignorance des dangers. Dans toutes les îles où les Papous se trouvent avec les Malais, ceux-ci conservent la supériorité, de sorte que par toute la terre, et à l'égard de toutes les races humaines, même les moins civilisées, l'espèce nègre paraît être la plus inférieure et la plus voisine des singes, comme on l'observe généralement par toute son histoire.

§. VII. *Recherche des causes et de l'origine des variétés naturelles du genre humain.* Presque tous les anciens auteurs, et même Buffon, ne reconnaissant guère que deux principales races d'hommes, la blanche et la noire, plaçaient la première dans les climats froids et tempérés, la représentaient de plus en plus basanée, ou se brunissant sous les rayons du soleil jusqu'à devenir tout à fait noire sous la zone torride. Ils expliquaient les diversités qu'on remarque dans cette prétendue gradation par des mélanges modernes, ou des émigrations de peuples ou des conquêtes, qui avaient interverti l'ordre antique de la nature; mais celle-ci tendait sans cesse à maintenir, selon eux, ses modifications sur toute la terre.

Il s'agit donc de savoir si le soleil, en effet, est la cause unique de la couleur noire des nègres, comme il hâle et brunit manifestement la peau des personnes les plus blanches qui s'exposent à ses rayons (*Voyez* notre article DÉGÉNÉRATION dans le nouveau *Dictionaire d'histoire naturelle*).

Ce brunissement graduel des hommes, depuis l'extrémité de la Suède (la Laponie exceptée) jusqu'au détroit de Gibraltar, et même jusqu'en Mauritanie, est un fait évident, et les peuples de l'Europe, pour la plupart, portent empreinte sur leur visage la teinte du climat qu'ils habitent; l'Espagnol est brun et sec, comme les hommes de tempérament mélancolique; le Français est plus blanc, a le teint animé du tempérament sanguin; l'Allemand, encore moins coloré, a la texture de la com-

plexion lymphatique, et des cheveux blonds; enfin la blancheur de la peau devient même fade et pâle chez la plupart des septentrionaux.

Mais si l'on veut parcourir le globe entier, nous trouverons mille faits contraires aux précédens. En commençant par l'extrémité du nord, nous voyons les Lapons, les Samoïèdes, etc., petits hommes très-bruns de peau, de cheveux et d'iris des yeux noirs, dans des climats bien plus froids, bien moins éclairés du soleil que les peuples voisins, qui descendent vers le midi. En effet, tout auprès de ces Lapons, sont les Finnois, grands hommes blonds, aux yeux pers (Linné, *Fauna suecica*, p. 1). De même dans le Groënland, l'on observe auprès des bruns et courts Groënlandais, aux poils noirs, les grands et blonds Islandais, cependant plus méridionaux (Oth. Fabricius, *Fauna Groënland.*, Hafn., 1780, in-8°, p. 2).

On a dit que le grand froid, de même que la chaleur, semblait brûler les corps, les resserrer, les rabougrir, *penetrabile frigus adurit*, et qu'il avait pu, de cette manière, faire noircir les hommes de courte taille qui entourent le cercle polaire. Mais si le froid resserre, en effet, il n'a certainement pas la puissance de brûler, et l'on compare fort mal à propos les engelures aux brûlures, pour le mode de douleur et le genre d'affection.

Ce qu'on observe au Nord se remarque en Afrique. Entre la chaîne des montagnes de l'Atlas, et même au-delà dans le cœur de la Nigritie, au royaume de Bournou, etc., les voyageurs rapportent qu'on trouve des peuples de race blanche au milieu de nations noires et éthiopiennes. Les habitans de la rive boréale du fleuve Sénégal sont bruns ou même cendrés, d'une taille courte et d'une constitution grêle et sèche. Les peuples de la rive australe, ou placés au-delà de ce fleuve, sont de grands et beaux noirs, robustes; cependant la seule largeur du fleuve, d'environ cent verges, les sépare, et le ciel est le même pour eux; mais la race paraît être originairement différente, ainsi que la nature du sol qui les nourrit. En effet, le nègre se trouve dans son climat naturel en la brûlante Afrique, il y végète en grands et beaux corps; mais l'homme de race primitivement blanche se trouvant sous un ciel trop ardent et trop sec pour sa nature, n'y produit que des avortons chétifs, ou minces et dégradés. Il n'y perd pas néanmoins son type essentiel, tel que la forme des os du crâne et le sang de la race blanche. Les Maures, les Abyssins, les Marocains, quoique très-basanés sous un soleil brûlant, sont de race blanche essentiellement; car leurs femmes, confinées par la jalousie à l'ombre du harem, ont la peau toute aussi blanche et fine que les Européennes, et n'ont point ce museau prolongé et distinctif de l'espèce nègre, avec ses cheveux laineux.

De plus, les animaux d'Afrique à peau nue en partie, les singes, comme le pithèque, le magot, le pongo, les guenons, etc., ne sont pas noircis par le soleil. Il y a des animaux blancs de même espèce que les nôtres dans la plus chaude Afrique. Les nègres produisent quelquefois des albinos, individus blafards (comme on voit des lapins blancs, des chats et chiens blancs, aux yeux rouges et faibles; mais jamais femme blanche, qui n'a point eu de liaison avec un nègre, n'a produit de noir.

Tous les hommes d'origine nègre ne se trouvent pas placés constamment, sur le globe, sous la zone torride. L'Amérique méridionale, même sous la ligne la plus brûlante, n'avait pas de vrais nègres, et ceux-ci transportés dans l'Amérique septentrionale, en des climats froids, depuis plusieurs siècles, s'y perpétuent entre eux, sans rien perdre de leur teint. Des Portugais établis sur les côtes les plus ardentes de l'Afrique, des colons hollandais acclimatés au Cap de Bonne-Espérance depuis près de trois siècles, n'y sont nullement devenus ni nègres ni Hottentots, toutes les fois qu'ils n'ont pas mêlé leur sang par des mariages aux peuples de ces régions. Il se trouve enfin des hommes de race nègre à la terre de Diémen, sous un climat aussi froid que la France et l'Angleterre.

Le teint plus ou moins coloré des diverses nations du globe, se trouve donc souvent en opposition avec le plus ou le moins de chaleur des climats. A côté de ces ravissantes Circassiennes, de ces Mingréliennes et Géorgiennes si blanches, qui font les délices des sérails musulmans, ne voit-on pas les hideux Nogaïs, à peau tannée; les Kalmoucks bruns, au nez épaté et aux crins noirs? Dans la plupart des îles de la mer du Sud, parmi ces nombreux archipels, situés sous des températures si diverses, ne se trouve-t-il pas, de temps immémorial, des nègres de la race des Papous, entremêlés, mais sans s'unir, aux Malais jaunes? et le climat ne confond point ces deux races.

Sans accumuler tous les exemples que nous avons réunis dans notre Histoire naturelle du genre humain, nous voyons des nations isolées, de diverse origine, conserver leur type primitif à travers tous les siècles et tous les climats. Ainsi, malgré sa dispersion et ses éternels malheurs, le peuple juif garde ses traits nationaux dans l'Europe comme dans l'Asie, avec ses lois et ses habitudes, ou son culte. L'Esquimau retient, au milieu des glaces du Labrador, les traits kalmouks de sa souche originelle. Le climat modifie sans doute les formes et diversifie le teint, mais ne creuse pas jusque dans les racines de l'organisation.

L'on a cru expliquer le museau du nègre par la moue que la chaleur semble produire, en gonflant les traits du visage, lorsqu'on s'expose aux ardeurs du soleil. Mais quand on ad-

mettrait, avec M. Volney, cette opinion, comment cette mode, continuée pendant des siècles, a-t-elle pu reculer le trou occipital, enfoncer les os propres du nez, rétrécir la cavité cérébrale du nègre, et prolonger ses mâchoires? Si la chaleur a noirci le nègre (comme il n'est pas douteux qu'elle y contribue), il la faudrait supposer terriblement active pour charbonner non-seulement le réseau muqueux sous l'épiderme, mais encore noircir davantage le sang, les chairs, la partie corticale ou cendrée du cerveau du nègre, que dans le blanc. Enfin, on trouve dans le nègre une diathèse noire radicale en toute son organisation; comme le lièvre a la chair, le sang, et toutes ses parties plus noires que l'espèce du lapin. Le nègre a les os de son squelette plus compactes ou plus durs, plus chargés de phosphate calcaire que ceux du blanc, et par là d'une blancheur plus nette. Aussi les os du crâne du nègre sont-ils plus solides que ceux de l'Européen; et il ne faut pas sans doute regarder comme une fable, ce que rapporte Hérodote, qu'après un combat des Égyptiens contre les Éthiopiens, on reconnaissait ces deux nations, en ce que les têtes des Egyptiens s'écrasaient plus facilement que celles de leurs adversaires. L'historien donne pour raison de cette différence, que les Ethiopiens, vivant toujours nu-tête au soleil, avaient des crânes bien plus durcis que les peuples couvrant leur tête constamment d'une tiarre. Nous avons exposé ailleurs, en traitant du nègre, les recherches sur l'origine de sa coloration.

Nous observerons de plus, comme indice spécial du nègre, que non-seulement on le voit parfois croquer sous la dent ses insectes parasites, à la manière des singes, mais qu'encore son pou (*pediculus nigritarum*, Fabricius, *Syst. antliat.* Brunsw., 1805, *in*-8°, p. 340), est une espèce fort différente du pou de l'homme blanc. Ce pou est nègre comme l'homme qui le porte, et qui lui fournit une humeur noire pour aliment; il a la tête triangulaire, et un abdomen rugueux, tous autres caractères des poux de blancs. Or c'est un indice spécifique remarquable parmi les mammifères, les oiseaux, etc., que chacun a pareillement une espèce propre d'insectes parasites.

Mais quand la chaleur et l'éclat du soleil expliqueraient la couleur noire du nègre, comment le froid et la longue obscurité des nuits polaires brunissent-ils si étrangement le Lapon, l'Esquimau, le Samoïède? Comment, aux îles nombreuses de la mer du sud, les habitans jaunes de race malaie et les habitans noirs de race papoue (les Haraforas de l'intérieur de Bornéo, de Java, etc.) gardent-ils leurs traits distincts et originels sur le même sol, avec les mêmes habitudes, les mêmes alimens, par cela seul qu'ils dédaignent de se mésallier entre eux, et parce que le Malais méprise le Papou, comme inférieur en

intelligence et en industrie? Peut-être est-ce la même raison qui tient séparés le chien et le loup, le renard, habitans de nos contrées; ces animaux ont pourtant quelquefois produit ensemble des métis féconds, mais leurs espèces se maintiennent isolées, fières de la pureté, et pour ainsi dire de la noblesse antique de leur race. Le genre humain aurait-il donc deux espèces réellement séparées, et l'éternelle infériorité du nègre, le sceau de l'incapacité qu'il porte imprimé sur son front, sans justifier l'esclavage odieux auquel il s'assujétit, n'est-il pas la preuve que la nature a créé le blanc d'une autre espèce plus noble, plus sublime dans son intelligence? Les naturalistes ne séparent pas les races de singes sur des caractères plus marqués que n'en ont le blanc et le nègre, et les seules opinions religieuses nous faisant un devoir respectable d'aimer tous les hommes en frères, établissent pour tous la même origine. Heureuse loi! si l'homme cependant ne massacrait pas son semblable au nom de son Dieu, et si les blancs les plus zélés pour ces maximes sacrées de concorde et d'humanité, ne se signalaient jamais par d'atroces persécutions!

Pour établir avec quelque certitude, par la seule raison, que l'homme n'ait eu qu'un premier père, ou qu'il doive naissance à plusieurs tiges différentes, il nous manque les mêmes documens qu'à l'égard des autres espèces d'animaux. Si l'homme, tellement diversifié sur toute la terre, doit cependant sa naissance à un seul homme, pourquoi n'en serait-il pas de même pour tant de races, d'espèces diverses d'animaux, de végétaux sur tout le globe? Alors les climats, les habitudes, les nourritures, les circonstances, altéreraient seuls le type originel, et pourraient le modifier ultérieurement encore dans une série non interrompue de siècles; alors les formes passagères et inconstantes des espèces, ne seraient que des variétés plus ou moins durables; rien ne resterait fixe absolument. Si toutefois le genre humain n'a qu'environ six mille ans d'existence sur ce globe, comme le supposent des naturalistes d'après les monumens historiques, et parce qu'on ne trouve pas réellement d'anthropolithes, ou des ossemens humains très-antiques, comme on en rencontre d'une multitude d'autres animaux (Cuvier, *Recherches sur les ossemens fossil.*, tom. 1, préf.), cet espace de temps paraît bien peu suffisant pour produire des altérations si profondes dans l'économie animale. En effet, les Maures et les Abyssins, placés depuis plus de deux mille ans auprès des nègres, sont encore aujourd'hui de race blanche, et les Lapons, placés de temps immémorial près des Finlandais, n'ont pu prendre les cheveux blonds et le teint blanc de ces derniers. Enfin, s'il a jadis existé des peuples de géans, des pygmées et troglodytes, des hommes à queue, *et quidquid Græcia men-*

dax audet in historiâ, pourquoi ne trouve-t-on plus rien aujourd'hui de semblable?

On nous dira (James Cowles Prichard, *Researches into the physical history of man*. Lond., 1814, in-8°.) que si la difficulté de réunir sous la même espèce le blanc avec le nègre, ou le sauvage hottentot, paraît bien grande, le même problême est à résoudre à l'égard du Lapon et du Samoïède, qu'on rapporte cependant à la race mongole dans laquelle on compte les Chinois; mais ces comparaisons ne nous paraissent nullement égales; il y a jusque dans l'intérieur de l'organisation du nègre, dans la forme osseuse de son crâne, dans les proportions et les rapports de sa structure avec les orangs-outangs (bien que ceux-ci appartiennent à un autre genre), une distance plus considérable au blanc européen, qu'il n'y en a du Lapon au Chinois. Raccourcissez la taille de celui-ci, et donnez-lui, comme à tous les hommes de courte taille, une tête plus grosse, vous en formerez assez bien un Lapon, puisque tous les autres caractères physiques sont les mêmes entre ces peuples.

L'auteur conclut surtout l'unité de l'espèce humaine, de ce que les virus et miasmes morbifiques de la syphilis, de la variole, ou même la peste, etc., propres à l'homme, ne se transmettent point naturellement à d'autres animaux, n'étendent point leurs funestes ravages sur le chien, le chat, le cheval, le bœuf, etc.; tandis que, capables de se propager plus ou moins à tous les hommes suivant leur susceptibilité, ces contagions prouvent ainsi une communauté et un *consensus* universel du genre humain. De même, la vaccine pouvant éteindre le germe de la variole dans toutes les nations de la terre, de quelque race qu'elles soient, vient encore à l'appui de l'opinion qui réunit en une seule espèce le blanc, le nègre, etc.

Quelque spécieux et ingénieux que paraisse cet argument, il n'en est pas plus fondé. On a des preuves que des singes ont été affectés de la petite vérole; on a pu inoculer le vice vénérien à des chiens; les bubons pestilentiels et le typhus des bêtes à cornes communiquent des maladies analogues à l'homme; la gale, les dartres et autres affections cutanées se transmettent par contact réciproquement entre l'homme et les bestiaux, et nous avons pris des vaches la vaccine. De plus, on peut dire que si chaque espèce a ses maladies propres qui atteignent peu ou difficilement d'autres espèces, le nègre est sujet aux yaws ou pian qui ne gagne que rarement le blanc; et tandis que la fièvre jaune dévore la population blanche en Amérique, elle épargne souvent les nègres. Voilà donc des traits spécifiques de séparation entre ces deux races, et l'on en pourrait ajouter d'autres encore.

De ce qu'il naît dans une même espèce d'animaux, les chiens, les chevaux, le chat, le lapin, la chèvre, la brebis, la poule,

le pigeon, des variétés noires, blanches, fauves, pies ou tachetées, grises, etc., qu'on en conclue avec M. Prichard ou d'autres auteurs, qu'il en est de même de l'espèce humaine, la parité n'est point exacte. En effet, dans une même portée de petits chiens, ou chats, ou lapins, il se trouvera une grande variété de couleurs et de poils, comme on verra, sous le même climat et par les mêmes nourritures, ces animaux domestiques naître avec les nuances les plus diversifiées; mais l'homme n'éprouve point, sous le même climat, toutes ces modifications. Aucune nation d'Amérique ou d'Europe n'avait jamais produit un seul nègre avant qu'on eût été chercher ceux-ci en Afrique, et cependant un chien blanc et une chienne blanche peuvent procréer des individus noirs ou tachetés, ou d'autres nuances. Si le nègre engendre quelquefois des *albinos* et des nègres tachetés de blanc, c'est une dégénération individuelle comme le blanc produit des blafards; cependant ces êtres, ou périssent sans propagation, ou rentrent dans le type de leur espèce primordiale. La même famille humaine peut engendrer des enfans ou plus blonds, ou plus bruns, ou petits ou grands, mais quelque diversité qu'on y remarque, le nègre produit des nègres, le blanc des blancs, le Mongol des individus ayant des traits mongols, et en quelque pays qu'on les transporte.

Devra-t-on recourir, comme le font encore les mêmes auteurs, à l'influence de l'imagination maternelle sur le fœtus, pour expliquer la transmission héréditaire des figures de race et des couleurs; mais il faudrait une imagination bien active dans une lapine pour diversifier et peindre dans son utérus tant de jeunes lapereaux de différens poils quelle doit mettre bas à chaque portée. Les femmes aveugles de naissance, les taupes, ne sachant pas de quelle couleur est leur mari, devraient être fort embarrassées d'en donner une à leur progéniture.

Chaque climat, sans doute, favorise certaines formes d'organisation; la chaleur imprime divers degrés de coloration, et s'oppose à d'autres modifications de l'économie animale; mais il y a des caractères permanens, un type indélébile qui constituent chaque espèce, et jusqu'à ce qu'une longue expérience ait appris que le nègre, sous un climat froid, prend non-seulement un teint blanc, une chevelure longue et blonde, mais perd encore son museau proéminent pour acquérir un cerveau plus étendu, des viscères et un sang moins noirs, etc., nous ne pouvons pas affirmer qu'il appartienne essentiellement à l'espèce humaine blanche originairement.

Le motif allégué par Buffon et divers philosophes, celui de la reproduction entre le nègre et le blanc, d'où résultent des mulâtres qui se multiplient sans difficulté, tandis que les mulets ou métis d'espèces distinctes, comme du cheval et de l'âne,

sont communément stériles, n'est pas fort concluant. On sait, en effet, aujourd'hui, que le chien, le loup, le chacal, le renard, quoique formant des espèces essentiellement séparées, mais appartenant au même genre, ont engendré entre eux des métis qui se propagent bien d'eux-mêmes, quoique ces animaux préfèrent toujours leur espèce à toute autre. Il y a des mélanges semblables entre plusieurs espèces de canards ou d'autres oiseaux, la poule et le faisan, etc.; donc le blanc et le nègre pourraient appartenir à des espèces distinctes entre elles. Quoiqu'elles s'unissent dans la reproduction, elles conservent, en effet, exactement, par ces alliances, une partie de leurs droits ou de leurs caractères spécifiques dans les métis qui en résultent, ce qui n'aurait pas lieu constamment, sans doute, si elles n'étaient que des races ou des modifications passagères.

§. VIII. *Des variétés acquises et des altérations fortuites du type humain.* Hippocrate a dit, dans son Traité des airs, des eaux et des lieux, que des peuples voisins de la mer Noire ou du Pont-Euxin ayant adopté la coutume de comprimer le crâne de leurs enfans, ce continuel usage avait passé en nature, et que, de son temps, ces peuples étaient *macrocéphales*, ou naissaient avec des têtes fort alongées; Strabon les crut retrouver dans la nation des Sigynes du Caucase. Pallas, dans son Voyage en Tauride et en Crimée (tom. II, pag. 156, *trad. fr.*, planch. XXXVII, fig. 2), observa des Tatars, montagnards de Kikeneis, Limena et Simœus, ayant la physionomie la plus extraordinaire, et une tête singulièrement alongée. Doit-on admettre ou que ce soient les descendans des macrocéphales d'Hippocrate, ou ceux des Génois dont parle Scaliger, (*Comm. sup. Theophrast. de causis plant.*, lib. V, pag. 287), et qui se transplantèrent en Tauride, ou une modification particulière déterminée par le climat? Pourquoi, en effet, se trouve-t-il de très-belles nations à côté des plus hideuses, quoique gardant les mêmes habitudes, jouissant du même ciel et des mêmes nourritures? Outre les Nogaïs, les Kalmouks les plus affreux, à côté des Géorgiennes, on peut citer de même les paysannes de Westrogothie très-belles, à côté des laides Dalécarliennes (Arendt, *Voyag. en Suède*, tom. I, pag. 234). En France, la belle carnation des Cauchoises est fort différente de la peau plus brune des Bretonnes; or, on sait que ces différences viennent des races originelles lorsque les différens peuples ont formé par des conquêtes, des émigrations, de nouvelles colonies; ainsi le sang normand, étant, par exemple, plus septentrional d'origine que celui des Bretons et anciens Celtes de l'Armorique, doit donner des individus plus blonds.

A l'égard des déformations acquises par de vicieuses coutumes, on en cite de nombreux exemples chez beaucoup de nations.

Ainsi les Omaguas avaient l'habitude de comprimer entre deux planches la tête de leurs enfans (Lacondamine, *Mém. Acad. scienc.*, 1745, p. 427); et l'on voit, dans le Journal de Physique (août 1791, p. 32) la figure des instrumens pour cette compression. Cet usage était si général dans presque toute l'Amérique (aux Chactas de la Géorgie, aux Waxsaws de la Caroline, aux Péruviens, aux Caraïbes, selon Oviédo, *Hist. génér. de Las Indias*; Torquemada, *Monarch. indiana*, liv. 3; Ulloa, *Relacion del viage*, t. II, p. 533; et aux nègres des Antilles, d'après de Thib. Chanvallon, *Voyag. Mart.*, p. 39; au détroit de Nootka, selon Meare, *Voyag.*, p. 349, etc.), qu'il fallut qu'un concile le proscrivît dans toute l'Amérique espagnole (Jos. Saenz de Aguire, *Collect. maxima concilior. omnium Hisp. et nov. orb.*, t. VI, p. 204). Ces singulières habitudes de pétrir les têtes humaines, existent encore aux îles de Nicobar (Nic. Fontana, dans les *Asiatic research.*, t. III, p. 151); à Sumatra, suivant Marsden (*History of Sumatra*, pag. 38); elles ont été plus ou moins pratiquées chez des anciens Grecs, selon Philites, médecin épirote, cité par Blumenbach; chez des nations d'Italie, les Génois, d'après Vésale, et dans la Belgique (Adr. Spigelius, *De hum. corp. fabr.*, page 17); et en France, selon Andry (*Orthopédie*, t. II, p. 3); enfin, chez des Turcs, des Allemands, etc. (Ackermann, dans le *Nouveau magasin de méd.* de Baldinger, t. II, p. 5 *et seq.*, en Allem.); comme si la nature ne savait pas bien former nos cervelles d'elle seule !

Si l'on en croyait les missionnaires, et d'anciens voyageurs, tous les nègres ne seraient camus qu'à cause du grand soin qu'on prendrait de leur épater le nez dès la naissance ; et les négresses n'auraient de grandes mamelles que parce qu'elles allaitent leurs enfans par dessus l'épaule. On veut voir à tout de l'artifice. Sans doute les longues oreilles de plusieurs Asiatiques sont le résultat des tiraillemens continuels de ces parties ; mais la nature seule écache le nez et prolonge le mufle aux nègres, comme on le voit évidemment d'après la structure de leur crâne. Il n'est guère à présumer, malgré l'autorité d'Hippocrate, que la nature ait obéi d'elle seule à l'impression exercée mécaniquement pendant quelques générations sur les têtes d'une nation, et nous ait transmis des macrocéphales jusqu'aujourd'hui en Crimée; elle reprend sa forme accoutumée, lorsqu'on cesse de contrarier sa marche, comme une branche courbée, qui d'elle-même se redresse. Les loupes graisseuses du croupion des Hottentotes houzouânasses ne sont point un effet de l'art. La nature cesse-t-elle de produire des prépuces aux juifs qui se circoncisent depuis tant de siècles, et des queues ou des oreilles aux chiens qu'on mutile si souvent en ces parties ? N'abandon-

nera-t-on jamais des explications ridicules, et une physique grossière, qui prouvent l'ignorance absolue des vrais principes de la physiologie!

Selon les climats, les nourritures, et d'autres influences analogues, le genre humain reçoit à la longue de véritables variétés. Qu'un Anglais blond ou roux, ainsi que son épouse, aient un enfant à la Jamaïque avec des cheveux, des yeux d'un noir d'ébène, une peau plus brune que chez leurs frères et sœurs d'Europe (Hawkesworth's *Collection of travels.*, tome III, page 374) : à cette action du soleil des Antilles, il faut ajouter l'effet ordinaire de l'allaitement; les Européennes ont coutume de confier aux négresses leurs enfans en nourrice, parce qu'elles ont beaucoup de lait : si une femme brune, en Europe, peut communiquer à son nourrisson, né de parens blonds, des cheveux, des yeux foncés comme les siens, parce qu'il suce la propre substance du corps de cette nourrice; de même, sans qu'il y ait mélange de race avec le sang nègre, l'enfant blanc, allaité par une négresse, s'imprégnera d'une teinte plus colorée dans sa peau, ses cheveux, ses humeurs.

Depuis qu'on fait usage d'alimens épicés de l'Inde, de café, de spiritueux, avec profusion, dans la plupart des villes de l'Europe, l'on peut observer, surtout au nord, que la couleur des cheveux, des yeux, et de la peau, devient plus brune que parmi les habitans des villages, accoutumés à vivre d'alimens végétaux simples, insipides, ou de laitage, de farineux, etc.; aussi la couleur blonde-fade domine, par exemple, en Suisse, en Hollande; les corps y sont plus mous, plus grands, plus massifs que chez les grêles et minces citadins des villes les plus habituées au luxe. Lorsque les femmes d'Otahiti, les Indiennes, veulent blanchir leur teint, non-seulement elles se tiennent à l'ombre, mais se mettent au régime purement végétal et rafraîchissant des fruits, du laitage, ou refusent toutes nourritures et boissons échauffantes.

Des maladies endémiques peuvent encore causer des difformités en quelques nations. Buffon a cité les habitans des îles Saint-Thomas comme une race d'hommes à grosses jambes; mais c'est le résultat d'une affection lépreuse ou éléphantiaque assez commune dans les climats chauds et humides, entre les tropiques, comme la plique se remarque en Pologne, comme on voit des individus, à l'épiderme écailleux, décrits sous le nom d'*hommes porcs-épics*. Il y a des sauvages qui, vivant nus sur une terre aride exposée aux vents, deviennent très-velus; à l'île de Mallicolo par exemple, selon Forster: tout comme les plantes des montagnes sont plus velues ordinairement que celles des bas-fonds humides. De même, on a vu des femmes âgées devenir barbues; des hommes, d'une complexion

molle, humide, et presque eunuques, privés de barbe, ont rendu, par leurs mamelles, une sérosité laiteuse; des individus sont parvenus à une taille très-élevée, les uns sont restés au-dessous de la stature commune, d'autres devenus d'un embonpoint monstrueux; on a vu des individus à un seul testicule par l'avortement de l'autre, et des triorchides, soit par un de ces organes surnuméraires, soit par quelque loupe ou sarcocèle imitant un troisième testicule; enfin il existe des conformations bizarres et monstrueuses, comme les sédigitaires à tous leurs membres, et qui propagent quelquefois ces six doigts; on a vu des hommes prétendus ruminans, cornus, etc., que l'amour du merveilleux aura fait paraître plus étranges encore, et l'on en a conclu que notre espèce se prêtait, dans la nature, à tous les modes d'existence; on a décrit des *hommes marins* et des *femmes marines*, qu'un examen plus attentif a fait reconnaître pour des phoques et des lamantins, images des tritons et des syrènes de la mythologie; on a pris des pithèques et des magots pour des *hommes sauvages*, et des mandrills, ou d'autres grands singes pour des *satyres*, des *hommes à queue*. Cependant, les singes les plus analogues à notre espèce, comme les orangs-outangs, sont sans queue. On a lu, dans des ouvrages savans, que des plongeurs habiles, accoutumés à rester quelques minutes sous l'eau, s'étaient presque transformés en poissons, comme on a soutenu que la queue du castor était vraiment couverte d'écailles, et formée d'une chair de poisson. C'est d'après ces exagérations, dont les meilleurs auteurs n'ont pas toujours défendu leur esprit, que se sont répandues, parmi le peuple, tant d'opinions extravagantes sur les chimères, les centaures, les sphinx, etc., qu'il est permis aux poëtes et aux peintres seuls d'imaginer.

Nous ne rechercherons pas non plus ici ces phénomènes d'hommes qui s'exercent à avaler des objets extraordinaires ou répugnans, comme ceux qui peuvent se priver pendant longtemps de nourriture et de boisson, ou qui font preuve de force, de souplesse surprenante, ou de ceux qui exhalent une odeur musquée dans leur transpiration (par un mode de sécrétion des follicules odorans des aisselles, analogues à ceux de la civette, du bœuf, et d'autres animaux), non plus que des individus ayant une transposition de viscères, comme le foie à gauche, la rate à droite, etc. Il y a des individus à sens extraordinairement subtils, tels que l'odorat, ou portant à quelque degré éminent d'autres fonctions, comme celle de l'intelligence, ou celle des organes sexuels, etc. Mais ces excès sont ordinairement payés par la faiblesse corrélative d'autres fonctions ou facultés.

Enfin, on avait cru pouvoir établir une nouvelle espèce d'hommes, non-seulement dans les Américains sauvages privés de

barbe (on sait maintenant qu'ils ont soin de l'arracher, pour ne laisser aucune prise à leur ennemi à la figure), mais surtout dans les *quimos* de l'intérieur de Madagascar. On connaît aujourd'hui que ce sont quelques individus dégénérés, abâtardis, grêles, ayant seulement quatre pieds de taille et de longs bras, abandonnés à la misère au milieu des montagnes, comme le sont des nègres marrons ou fugitifs. Rochon a rectifié, sur ce point, les premiers aperçus de Commerson, et la longueur des bras ne paraît telle que par le raccourcissement du tronc. Cet exemple montre que tous les peuples sauvages n'offrent pas des hommes robustes et bien formés, comme on l'a supposé. Sans doute on ne voit point de boiteux, de contrefaits parmi les Américains sauvages; mais puisque ces barbares, imprévoyans contre la disette et l'hiver, abandonnent souvent femmes, enfans, vieillards, ou malades hors d'état de chasser et de trouver leur nourriture, ils livrent pareillement à la faim et à la destruction tout être difforme ou incapable de subsister de lui-même. Toujours en présence de la mort, le sauvage se trouve dans la nécessité de vaincre ou de périr; sa vie est une lutte et une guerre perpétuelle, soit pour se procurer sa proie à la chasse, et se défendre de l'ennemi, soit pour résister à la rigueur des climats; de là cette énergie de caractère et cette insensibilité extraordinaire aux souffrances qui nous étonne; de là leurs haines implacables dans leurs rivalités, leur aspect sinistre, leur air soupçonneux et féroce. Comme ils sont souvent mal nourris, obligés à de grandes courses, ils deviennent gloutons et voraces, avalent même de la chair crue et du suif, comme plus capables d'apaiser leur faim; car on les voit souvent dévorer six fois plus qu'un Européen, puis soutenir la diète gaîment quatre jours de suite.

D'ailleurs l'uniformité de ce genre de vie, quelque pénible qu'il soit, l'exposition aux mêmes influences du climat, la même nature des alimens et du sol, le même développement des passions brutes et farouches, contribuent à rendre analogues entr'elles les physionomies et les complexions parmi ces peuplades les plus éloignées. Loin qu'on puisse toujours leur supposer une commune origine, cette ressemblance, remarquée par divers voyageurs chez tant de nations de Caraïbes, ne prouve qu'un semblable état de barbarie et de vie sauvage. D'ailleurs, tous ces hommes ne se mêlent presque jamais à un autre sang que le leur; isolés ainsi du reste des nations, ils perpétuent sans altération, et fortifient encore les traits saillans de leur race. Il en est de même des Tatars Mongols, des Arabes Bédouins; il en fut longtemps ainsi des Germains, des habitans des pays forestiers de la Lithuanie, de la Souabe, etc., qui ne s'alliaient qu'entre eux. Par là se dessinent des types de races

particulières, comme il en naît parmi les animaux confinés dans un climat, et séparés de toute alliance étrangère. Ainsi tous les Mongols et Kalmouks conservent un tempérament bilieux sec; toutes les tiges de race blanche (caucasique et celtique), une constitution sanguine qu'elles portent originairement dans leurs colonies sous divers climats. Les races nègres ont une complexion plus ou moins lymphatique; les Américains naturels présentent un tempérament bilieux-mélancolique; les peuplades laponnes et kamtschadales montrent une singulière disposition nerveuse et spasmodique, bien que toutes ces races humaines changent quelquefois de climat et de genre de vie: preuve manifeste qu'elles conservent toujours plusieurs traits de leur type originel.

TROISIÈME PARTIE. DE LA NATURE INTERNE DE L'HOMME PHYSIQUE ET MORAL. Jusqu'ici nous avons traité des qualités corporelles et des différences extérieures de notre espèce, par toute la terre, comparée aux autres animaux et aux diverses races humaines. Il faut essayer ici de pénétrer plus avant dans notre nature, non-seulement afin d'apprécier notre rang et les devoirs qui nous sont imposés en la vie, mais afin de nous connaître, de découvrir la source de nos maux comme de nos biens, ou plutôt les vraies causes de notre santé et de nos maladies, soit physiques, soit morales. Reprenons, pour cet effet, quelques principes généraux.

Les élémens les plus simples, tels que l'humus ou la terre, et l'eau, offrent la nourriture à la plante qui les élabore davantage. Les végétaux présentent à leur tour la pâture à l'animal, qui porte plus haut le degré de leur composition organique. Les parties les plus perfectionnées des végétaux, telles que les fruits et semences, et aussi les substances animales, surtout des espèces les plus élevées dans l'échelle de l'organisation, telles que les mammifères, les oiseaux, servent à l'alimentation de l'homme. Ainsi, autant la plante est supérieure, par sa structure fibreuse et organique, au simple minéral inorganique, autant l'animal est plus compliqué dans son organisation que la plante, autant l'homme est plus parfait que l'animal; il atteint le faîte de l'élaboration organique.

Aussi, le minéral n'a point de vie, à proprement parler; mais déjà la plante végète, elle vit et s'accroît; l'animal vit, s'accroît, et de plus il sent; enfin l'homme jouit, outre la vie et le sentiment, de la haute prérogative de l'intelligence. De même, le minéral ne possède pas seulement des fibres; le végétal manifeste déjà un tissu fibreux plus ou moins excitable ou contractile; l'animal présente des nerfs sensibles, source de

sa mobilité; l'homme a, de plus, une grande masse cérébrale, réservoir des sensations et foyer de la pensée.

Non-seulement l'homme est ainsi élevé au faîte de toute organisation sur la terre, mais il est encore composé, pour ainsi dire, de tout; car si la plante s'incorpore le minéral, et si l'animal s'incorpore la plante, l'homme, en se nourrissant des uns et des autres, formera, en quelque manière, un abrégé de toute la nature; de là vient qu'on le peut nommer, à bon droit, un *microcosme*, un petit monde. Composé de tout, il doit être susceptible de connaître tout, et la multiplicité de ses élémens deviendra la cause de la multiplicité de son intelligence.

Aussi la pulpe nerveuse, qui est le *summum* de l'élaboration organique, est accumulée en plus grande abondance dans l'homme que chez tous les autres animaux, en général; elle est amassée en son cerveau, merveilleux organe de l'intelligence et de la plus haute industrie que la nature ait confiée au premier de ses êtres, pour gouverner tous les autres.

§. 1. *Résultats de la composition organique très-compliquée du corps humain, et de sa station droite.* Si notre corps était *un*, il serait inaltérable, complet, sans besoins, sans douleurs, comme sans plaisirs; ne pouvant ni sentir, ni agir, il rentrerait dans le rang des minéraux; ce serait une statue de marbre ou de bronze. Les plantes n'étant pas composées d'un aussi grand assemblage d'élémens divers que les animaux, sont moins susceptibles d'affections, de maladies et de destruction qu'eux; le corps de l'animal, en effet, est d'autant plus exposé aux dérangemens morbides et à se corrompre ou détruire, qu'il est formé d'une plus grande quantité de matériaux, d'une multiplicité plus considérable d'organes. Plus le lien de la vie embrasse d'élémens différens, moins il maintient facilement ou constamment entre eux l'équilibre et une parfaite harmonie; aussi l'homme, encore plus compliqué que les animaux; l'homme, dernier degré de l'organisation sur la terre, formé de tant de principes qui se contrebalancent l'un l'autre, et qui, luttant entre eux d'égale force, maintiennent ainsi leur union par une égale énergie opposée; l'homme doit être la plus fragile, la plus maladive, la plus mortelle des créatures.

Telle est pourtant la cause de sa perfection et de sa sensibilité; car si le minéral ne vit ni ne sent, parce qu'il n'est formé que d'un ou deux matériaux qui cristallisent, mais ne peuvent produire des organes; si le végétal est déjà vivant et organisé par la mixtion de trois élémens au moins, le carbone, l'hydrogène et l'oxigène, quoiqu'il ne sente point encore; si l'animal vit et sent, par une composition organique plus compliquée, ou de quatre élémens au moins (car il contient de l'azote ajouté aux

principes des végétaux); l'homme porte encore plus haut l'élaboration vitale, puisqu'en lui domine le système nerveux, source du sentiment et de la pensée. Le corps animal possède autant de facultés de sentir et d'apercevoir, qu'il admet d'élémens dans sa composition; par eux, il entre en alliance avec tous les corps qui l'environnent; il voit par la lumière, il entend les sons, il respire les odeurs par l'air, il goûte par l'eau ou les liquides, il touche par ses parties solides ou terrestres. C'est en effet par l'intermédiaire des élémens que l'intelligence sent et connaît le monde extérieur, et si elle était privée d'un seul, n'ayant alors aucun moyen de correspondance avec lui, elle ignorerait qu'il existe. L'homme a beaucoup plus de moyens de connaître que n'en possède l'animal; étant omnivore, ou susceptible d'user de tout aliment, habitant à son gré sous tous les climats, employant presque toutes les substances du monde à ses besoins et à ses plaisirs, il communique ainsi avec toutes choses; il devient le lien commun de toutes les créatures, le centre où la nature vient se réfléchir, et en quelque manière un miroir de l'univers.

Par là l'on peut comprendre que l'homme est le résultat, la somme totale des principes de notre monde. Le ver de terre, l'huître, sont peu sensibles ou n'ont qu'un petit nombre de facultés, parce qu'ils n'emploient pas toutes les espèces d'élémens organisables de notre planète; ils n'en représentent pas l'ensemble complet, mais une quantité aliquote seulement. Au contraire, les mammifères et l'homme surtout, formés de presque toutes les espèces d'élémens d'organisation, obtiennent une structure plus compliquée; des fonctions multipliées font agir et sentir d'un plus grand nombre de manières; les relations de tous les objets se multiplient dans la même proportion, et l'intelligence s'enrichit, s'étend et s'éclaire par la même cause. Les êtres inférieurs ou subordonnés sont ainsi créés par rapport aux plus parfaits. Il ne me paraît pas douteux que chaque sphère planétaire, si elle est habitée, ne nourrisse ainsi, par l'effet de la puissance créatrice, une série d'êtres organisés en rapport avec ses élémens constitutifs, et que la plus complette de ses créatures ne représente ainsi le microcosme, le sommaire de ses élémens et de sa faculté productrice, comme l'homme de la race blanche, la plus intelligente, est le résultat sommaire du globe terrestre. Pour qu'il existât d'autres créatures plus parfaites qu'il ne l'est, il faudrait donc qu'il se trouvât un plus grand nombre de principes organisables sur notre terre. C'est peut-être ce qu'avait déjà reconnu Moïse quand il nous représente le Créateur suprême formant les êtres animés des divers élémens, et l'homme comme le chef-d'œuvre tiré le dernier de tous. Il est bien probable, en effet, qu · nou

sommes pas tombés des cieux, mais que nous sommes véritablement autochtones de notre globe, formés par la toute-puissance divine qui imprime le mouvement et la vie à l'univers.

L'homme, ainsi que la plante, fleurissent et portent vers leur sommet leurs organes les plus éminemment vitaux. De même que les facultés séminales de la plante remontent à l'extrémité de ses rameaux, où se forment pour l'ordinaire les fleurs et les graines, de même les facultés animales les plus actives se rassemblent dans la partie la plus élevée des animaux, qui est leur tête. Comme un feu qui aspire toujours à monter, les facultés sensitives s'accumulent surtout dans les organes supérieurs; c'est pourquoi l'on remarque qu'elles se concentrent d'autant plus dans la moelle épinière et le cerveau, à mesure qu'on remonte la chaîne des animaux qui se rapprochent de la nature de l'homme. Parce que notre espèce est placée à la tête de tous les êtres, qu'elle forme le plus haut faîte de cette grande pyramide de vie, il était donc naturel que le principe du sentiment et de l'intelligence s'accumulât surtout au cerveau de l'homme, comme à la citadelle de la vie, et le rendît le plus complétement intelligent de toutes les créatures. Au contraire, les bêtes étant plus ou moins courbées vers la terre, ou posées horizontalement, leur principe de sentiment et de vie n'a pas aussi facilement remonté dans leur tête que dans celle de l'homme dont la station est droite; c'est pourquoi les brutes ont dans leurs membres d'autant plus de vigueur et de vie, que leur cerveau en contient moins.

Or, ceci n'est point un simple aperçu théorique que nous donnons; il est susceptible de probabilité. Par exemple, les poissons, les reptiles, dont la position est naturellement la plus horizontale, ont, de tous les animaux vertébrés, le cerveau le plus exigu; leur moelle épinière, et les nerfs qui en émanent, deviennent proportionnellement plus volumineux aussi que chez l'homme, les mammifères et les oiseaux : de là résulte que toute leur vitalité n'est point concentrée en leur cervelle; car, tranchez la tête à une grenouille, un serpent, un poisson; ôtez le petit cerveau à une tortue, vous verrez ces animaux encore vivre, se traîner plusieurs jours : et combien de temps leurs membres ne palpitent-ils pas, quand on les hache en morceaux, tant la puissance nerveuse y réside abondamment! Un oiseau, un canard que l'on décapite, ne s'agite que peu de temps, ou fait à peine quelques pas et expire; un quadrupède périt sur le coup; et cette énorme masse de l'éléphant tombe abattue, soudain, au milieu de sa fureur, si son cornac enfonce un clou dans la moelle épinière, entre les vertèbres atlas et axis qui soutiennent sa grosse tête. L'homme décapité périt sur-le-champ, et ses membres ne conservent que peu d'instans, avec

leur chaleur, leur propriété contractile, sous les excitans galvaniques les plus énergiques. En effet, Sœmmering et Ebel ont constaté que plus un animal a proportionnellement le cerveau volumineux, moins sa moelle épinière et les nerfs qui en sortent sont gros; ainsi l'homme, parce qu'il a le plus de cervelle, a des nerfs plus minces ou plus faibles pour le mouvement, et pour les organes du reste du corps; au contraire, les autres animaux vivent d'autant plus par ces organes, qu'ils existent moins par la pensée et le centre cérébral.

Et ce rapport se manifeste à mesure que les animaux, en quelque sorte, se courbent d'autant plus vers le sol, ou qu'ils s'éloignent de la perfection humaine. Considérons déjà le nègre; certes son museau proéminent, et le reculement manifeste du trou occipital, ne laissent plus son crâne en équilibre sur l'atlas comme chez le blanc; il penche en devant; il n'est plus parfaitement droit; aussi le nègre a déjà moins de cervelle, déjà ses nerfs sont proportionnellement plus gros que ceux du blanc; en effet, le nègre est plus disposé aux plaisirs du corps, plus capable de mouvemens et de fatigue, de résistance à la chaleur, sans épuisement, que le blanc; mais il a moins de réflexion; il pense moins. Le singe, à plus forte raison, est encore bien au-dessous du nègre; il cesse de se tenir habituellement droit, son cerveau se rétrécit, et son trou occipital se recule; enfin on peut suivre ainsi toute la dégradation des animaux vertébrés, dans leur série; et à mesure que le crâne se rétrécira, par le prolongement du museau, toute la moelle cérébrale semblera se fondre ou s'écouler dans le canal rachidien et dans les nerfs du corps. Au contraire, en remontant la série, nous verrons les animaux se redressant peu à peu, le cerveau s'agrandissant; tandis que la moelle épinière et ses nerfs s'amoindriront, pour ramasser presque toutes leurs forces vers le sommet cérébral. Si l'homme demeurait longtemps dans une situation horizontale, son cerveau s'assoupirait, non-seulement parce que le sang s'y accumule alors, mais parce que ses facultés nerveuses se répartissent plus uniformément dans les membres, et y rétablissent, avec le repos et le sommeil, un surcroît de vigueur.

Parce que l'homme a donc le plus de cerveau et d'intelligence de tous les animaux, l'homme se lève droit; il marche en maître sur le globe; en lui l'esprit aspire sans cesse à s'élancer vers de hauts et vastes objets. Nous vivons par la tête, qui est devenue le centre, le sanctuaire de l'ame, et dont les membres ne sont plus qu'une dépendance; tandis qu'ils sont le tout de l'animal. Platon n'a-t-il pas bien compris l'homme, en l'appelant une *plante céleste*, comme s'il émanait en quelque sorte des cieux, et y tendait sans cesse; au lieu que les brutes se ravalent vers la terre pour y brouter, y croupir, s'y vautrer ignoble-

ment dans la fange des plaisirs corporels, et dédaigner l'intelligence. Et les plus grandes ames humaines, ces génies supérieurs qui contemplent de si haut et voient si loin, ces rois naturels de notre espèce, n'aiment-ils pas s'élancer, en quelque sorte, dans le sein de la divinité, afin d'y puiser la science, les lumières éclatantes de l'immortalité? Suscités ainsi par cette flamme divine, on les voit s'exalter, par la pensée, dans des régions inconnues aux faibles regards des autres hommes; ceux-ci sont toujours disposés, au contraire, à se rabaisser au rang de la brute, par l'ignorance et les grossières voluptés des sens, celles de la nutrition et de la génération, qui sont les plus physiques ou matérielles. Or, plus on consomme ses facultés par la pensée, moins on en a pour le corps; et réciproquement les brutes, les hommes les plus adonnés à l'existence animale, ont plus de santé et de force corporelle, puisqu'il y a même un excès de sagesse qui fait mourir, *est aliquis morbus per sapientiam mori*. La plus haute philosophie n'est souvent, en effet, qu'une méditation de mort, et le détachement continuel de notre corps.

§. 11. *Observations philosophiques et médicales sur la formation de l'homme, sa coordination naturelle avec tout ce qui l'entoure, sa vocation et sa destinée.* Nous reprocherait-on de sortir des limites de notre sujet, en tentant des recherches qui surpassent nos sens, et qui peuvent entraîner dans le champ infini des hypothèses? Nous répondrons, que l'homme ne peut être absolument connu, si l'on ignore ce qu'est notre univers dans lequel il existe, et auquel il est coordonné, ainsi que nous le prouvons en traitant de la *géographie médicale*; mais de plus, l'homme ne peut être que le produit de l'univers, et sorti de la main de cette même puissance créatrice qui a tout formé. Puisque nous sommes organisés nécessairement par rapport à tout ce qui nous environne, et que nous tirons notre existence de là, il faut donc s'élever à des considérations philosophiques sur l'origine de l'homme, ainsi que sur celle des autres créatures dont il est le roi.

Toutefois, on demandera peut-être quel est le but de tout ce qui existe? Pourquoi tant d'êtres destinés à vivre un temps, à périr pour toujours? Pourquoi créer ces insectes, ces reptiles envenimés, pour les détruire ensuite par d'autres espèces malfaisantes, et établir ainsi une hiérarchie de meurtres et de brigandages sur la terre? Nous avons déjà essayé de répondre ailleurs à ces questions (dans le *Nouveau dictionaire d'histoire naturelle*, discours préliminaire, et article *créatures*). Joignons ici quelques considérations nouvelles.

Si nous pouvions aborder, dans l'une de ces sphères magnifiques, à ces astres errans qui, de même que notre planète, rou-

lent autour du brillant soleil qui leur dispense la lumière et la chaleur de la vie, nous contemplerions, sans doute, avec ravissement, l'harmonie et la beauté des créatures qui peuplent ces mondes. Dégagés des sentimens personnels de crainte ou d'espérance, des intérêts d'amour et de haine pour un séjour qui nous serait à jamais étranger; libres dans nos jugemens, nous n'appercevrions plus que les vrais rapports des créatures entre elles, et les scènes admirables de ce grand spectacle.

Qu'on nous dise alors si, de même qu'en une scène animée, nous ne serions pas enchantés de contempler la fureur même des lions et des crocodiles, les combats des requins et des baleines, et leurs résultats nécessaires pour l'équilibre des créatures; tandis qu'en de plus doux climats nous verrions les tourterelles soupirant l'amour dans les bocages, ou le merle, Orphée des déserts, faisant retentir de ses regrets les échos des montagnes, au lever de l'aurore. Si nous lisons avec tant d'avidité les anciennes guerres, si les révolutions des peuples nous passionnent dans l'histoire, si nous associons nos sentimens à ceux de ces vertueux défenseurs de leur patrie et de leur liberté, si nos pleurs coulent si délicieusement au théâtre sur des infortunes qui nous sont pourtant étrangères, c'est qu'il existe, dans tous ces événemens de la nature, un charme secret, une harmonie indéfinissable qui nous transporte audessus de l'humanité. Alors nous sentons la main de cette puissance souveraine qui, travaillant pour tous les temps, comme dans tous les lieux, s'avance à son grand but à travers les nations mêmes qu'elle immole et renouvelle à son gré; elle imprime à tous les êtres des sentimens inconnus, involontaires pour ses propres desseins. Alors, contemplant de haut cette coordination des destinées des êtres, sortant de notre sphère bornée, nous oublions les douleurs, les sacrifices passagers et nécessaires pour atteindre à ces immenses résultats. Il faut sans doute des rouages divers dans d'aussi vastes machines; et pour que les êtres subsistent, pour que chaque créature monte à son tour au sommet de la roue de la vie, il faut que d'autres soient victimes, ou servent de pâture et d'élément réparateur. Ainsi nos ancêtres en ont servi successivement dans cette chaîne éternelle de créatures qui montent du sein des tombeaux à la lumière de l'existence.

Car, avant les siècles dont l'histoire et les antiques traditions nous ont conservé le souvenir, avant ces âges où le genre humain au berceau commença, dit-on, à se multiplier et s'étendre dans toutes les régions du globe, cette terre portait déjà ses volcans; elle avait éprouvé des révolutions ou des catastrophes dans l'équilibre de ses mers. Du moins nous en contemp[illegible] chaque jour des monumens irrécusables dans ces bancs

quillages jonchés sur la plupart des continens, et dans ces vieux ossemens de quadrupèdes énormes, ensevelis sous les couches des terrains que nous foulons aux pieds. Les antiques éjections volcaniques, et mille traces ineffacées des grands feux allumés par la nature au sein des montagnes, apparaissent encore dans nos propres contrées de l'Auvergne et du Vivarais; les effroyables mugissemens de l'Etna retentirent longtemps avant que les beaux vers de Virgile en dépeignissent l'horreur; les couches superposées de ses laves attestent la profonde antiquité de ses premières éruptions. Cependant, il ne nous reste que ces décombres d'un monde inconnu, antérieur à toute existence vraisemblable du genre humain; on ne retrouve du moins ni témoignages contemporains, ni débris d'édifices ou de tombeaux, ni même d'ossemens, ou d'autres dépouilles qui nous fassent conjecturer que notre espèce assistait à ces formidables catastrophes; nuls yeux humains ne les contemplèrent; plusieurs mondes se sont succédés à la surface de notre planète dans le torrent éternel des siècles; les ruines des derniers recouvrent des ruines plus anciennes; nous ignorons l'histoire de ces immenses débris dans lesquels nous devons nous ensevelir un jour, comme les empires s'élèvent sur d'autres empires, et des générations nouvelles viennent tour à tour danser sur les sépulcres des générations écoulées dans la mort.

Cependant à l'aspect de ces événemens perpétuels comme le cours des astres dans les cieux, l'homme osera-t-il blâmer la nature et son sublime Auteur? S'élevera-t-il contre cette puissante marche de l'univers qui entraîne tout dans sa route infinie? N'est-il pas plus grand, pour un faible corps, borné à quelques jours d'existence dans cette portion de l'éternité, d'élever ses pensées à la hauteur de ce monde qui l'embrasse, et, malgré le peu d'instans de sa durée, de se montrer supérieur à la vie, à la terre qu'il foule de ses pas? Oui, sans doute, que la mort vienne à son heure, et que l'homme descende dans la tombe, du moins il aura vécu digne de ses hautes destinées, le premier sur ce globe dont il aura su contempler les merveilles, toujours noble et fier dans son génie, au travers des périls et des infortunes de l'existence!

Mais on nous demandera peut-être si nous croyons nos sens, notre raison, des guides bien sincères, des flambeaux bien lumineux, pour nous élancer au hasard dans ces profonds abîmes sur l'origine des êtres. Quelle témérité, ou plutôt quelle étrange faiblesse de s'abandonner ainsi aux lueurs trompeuses de nos vains raisonnemens, au milieu de cette nuit éternelle, qui nous dérobe le mystère de notre création! On ne saurait s'imaginer à quel degré impardonnable de présomption, les dogmatiques établissent dans les sciences, d'un ton tranchant et dé-

cisif, leurs opinions, pour le moins très-problématiques, et traitent hautement d'absurde, de ridicule, d'impossible, ou même d'ignorance et de sottise, tout ce qui s'oppose à leur sentiment. Mais cette téméraire arrogance n'est-elle point, au contraire, une preuve trop manifeste qu'ils ne comprennent guère les ténébreuses incertitudes dans lesquelles vacillent nos lumières naturelles; combien peu nous sommes en état de discerner le vrai du faux, et si même il peut exister pour nous, en ce monde, quelque réalité incontestable? Pour quiconque n'a pas seulement réfléchi sur la variabilité de nos sensations, de nos idées, sur les erreurs inévitables de nos jugemens : tout ce qu'il touche ou voit lui paraît certain, solide, irréfragable; aussi les plus ignorans sont d'ordinaire les plus promptement décisifs, comme on l'a remarqué, parce qu'ils ne comparent jamais rien dans leur présomption. Mais si nous voulons examiner, au contraire, les effroyables précipices où nous sommes plongés, jusque là que nous ne pouvons nettement démontrer que notre vie ne soit pas un songe, une illusion perpétuelle, ni même que le monde extérieur existe hors de nous positivement; si nous voulions discuter, avec les pyrrhoniens, non-seulement la validité ou l'inconstance de nos jugemens, selon les temps, les lieux, les manières de voir de chaque âge ou sexe, mais encore nous assurer si nos sens ne nous trompent point, qui a raison de l'animal trouvant un aliment dans nos poisons, et un poison dans nos alimens, ou de nous : je suis convaincu qu'il serait impossible de ne pas douter légitimement de tout ce que nous établissons comme le plus manifeste et le plus inébranlable dans l'univers.

Toutefois, en abandonnant ces recherches au domaine de la métaphysique qui les réclame plus spécialement, nous croyons néanmoins qu'on ne saurait bannir de l'étude de l'homme et de la philosophie médicale, plusieurs principes capables de conduire à la solution de quelques-uns de ces étranges problêmes. Ils deviennent d'autant plus indispensables à considérer aujourd'hui (fussent-ils faux d'ailleurs), que notre siècle me semble s'écarter de la vraie méthode philosophique dans les sciences. En quel temps, en effet, a-t-on repoussé avec plus d'intolérance et de mépris, tout ce qui tend à ennoblir, j'ose le dire, la condition de l'homme? Tout ce qui ne tombe point immédiatement sous les sens, tout ce qui ne paraît pas un fait palpable, une expérience, un roc qu'on puisse empoigner à pleines mains, est rejeté comme hypothèse, imagination, chimère. Parlez de Dieu même, de l'ame, du principe intelligent qui nous anime, quoique nous le sentions en nous, on vous répondra froidement que cela peut être, mais qu'il n'est rien d'avéré hors de nos sens. Or n'est-il pas manifeste, pour peu qu'on veuille réfléchir, que

l'homme ne fait point la mesure absolue de toutes choses? qu'il peut exister et qu'il existe réellement des forces ou des principes que n'aperçoivent nullement nos sens, et dont quelques indices seuls nous révèlent l'existence? Prenons le magnétisme, l'attraction à distance pour exemples. Notre siècle, qui se vante d'être si éclairé, montre autant d'horreur pour les esprits, qu'autrefois la nature, selon Aristote, avait d'aversion pour le vide. On ne veut rien reconnaître hors la matière et le néant; on nierait le mouvement émané des forces vives, si mille témoignages ne l'attestaient à toute heure dans l'homme et les animaux. On se prive donc ainsi volontairement des faits les plus merveilleux, des vérités les plus hautes et les plus incomparables, pour s'attacher à l'incertitude des rapports des sens, aux seules conséquences les plus brutes et les plus matérielles; l'on ne recherche pas même sur quels fondemens repose la nature de l'homme dont on prend les sens et le raisonnement pour arbitres suprêmes, pour règles de tout.

Ce n'est pas que nous essayions, avec les sceptiques, d'ébranler toute certitude et de douter, comme Berkley, que l'homme et le monde existent matériellement; ni d'émettre, avec Descartes, le doute si Dieu, en nous créant, n'a pas voulu nous former de telle sorte que nous nous trompions sans cesse. De quelque raison qu'on étançonne ces systèmes, la nature combat dans nous en faveur de l'évidence, et nous nous rapporterons à ce sentiment intérieur du *moi* humain, dussions-nous dire en nous tâtant avec Sosie : *Il me semble que je suis moi.* Ainsi nous nous tiendrons à cette espèce de preuve commune qu'on nomme le bon sens, et aux opinions généralement admises sur la réalité (relative et conditionnelle toutefois) de nos sensations, qui nous représentent un monde extérieur, sinon tel qu'il est essentiellement, du moins tel qu'il nous paraît être.

L'homme offrira donc à l'intelligence de l'homme, la mesure commune de toutes choses, comme l'avaient déjà remarqué Platon (*in Theæteto*) et Protagoras; mais voyons si cette mesure est aussi fausse et aussi incorrecte qu'on l'a pu supposer.

Il est visible que l'homme, les animaux, les plantes tirent leur substance originairement de la terre; ils en absorbent l'eau, ils en respirent l'air, ils s'animent par sa chaleur, ils ne trouvent leur vie que dans les matières qui les environnent, ils en sont pénétrés et composés, il faut donc qu'ils participent de tous les accidens du globe terrestre, qu'ils se coordonnent à ses qualités et subissent les mêmes altérations, soit annuelles, soit des saisons, soit des climats, soit des températures.

Les créatures vivantes et végétantes suivent donc les révolutions sidérales du globe, comme celles naturelles à chaque climat et à ses élémens constitutifs, parce que ces principes

qui composent les êtres, obéissent toujours plus ou moins à la marche générale; ils appartiennent plus au globe qu'à l'individu. Sans doute l'ame ou la puissance vitale est l'homme même, car la chair, les os, les humeurs sont des particules, non de l'homme, où elles circulent sans cesse, mais du globe terrestre, où elles se rejoignent à la mort pour rentrer en d'autres créatures. Tous les êtres doivent ainsi leur formation au concours des élémens de leur propre monde, suivant les milieux où ils vivent; il entre plus de principe aqueux dans le mol et humide poisson, plus d'élément aérien dans l'oiseau léger, plus de substance terreuse dans le quadrupède. Il est certain que les fonctions de la vie s'exécutent avec une vigueur proportionnée à celle de ces élémens terrestres et surtout à la quantité du principe du feu, émané primitivement du soleil. En effet, l'été, les climats chauds accélèrent toutes les phases et les opérations de la vie; le froid les engourdit, de sorte que sans le feu, tout périrait et aucun germe ne saurait éclore. Notre vie active dépend même tellement de la présence du soleil, ainsi que celle des animaux et des plantes, qu'elle suit avec régularité tous ses mouvemens, qu'elle s'endort ou s'engourdit la nuit par son absence, et se réveille à son retour.

C'est encore par la même cause que les animaux et les végétaux des climats de la Torride, acquièrent des propriétés si exaltées, des saveurs, des odeurs plus fortes, des couleurs plus vives ou plus intenses, un tempérament plus ardent ou plus animé que les espèces des climats froids et voisins des pôles.

L'homme et toutes les créatures sont donc des races parasites, en quelque sorte, du globe terrestre dont elles sucent, pour ainsi parler, la substance qu'elles lui restituent à leur mort. Mais de même qu'un insecte parasite qui vit sur un animal quelconque, ou un végétal sur un autre, prennent quelque consonnance harmonique, quelque rapport de nature avec ceux-ci, puisqu'ils vivent de ses humeurs et se plaisent sur lui, pareillement l'homme formé, ainsi que les autres créatures, des propres élémens de notre monde, contracte une liaison intime et secrète avec lui. Comme Anthée, il est fils de la terre; il ne peut subsister que sur elle, s'élevât-il dans les hauteurs de l'atmosphère, ou tel qu'un aigle, tentât-il de se détacher de notre sphère dans son audacieux essor.

Si les élémens terrestres étaient plus nombreux, il est probable que leur diverse mixtion formerait une plus grande quantité d'espèces vivantes et peut-être d'autres règnes de créatures dont nous n'avons aucune idée, comme cela peut avoir lieu en d'autres planètes. Les êtres de notre globe étant, selon chacun de leurs genres, un résultat de la combinaison de ses élémens, indiquent l'état présent de notre monde. Nous sommes donc des

instrumens montés, en quelque manière, à l'unisson des divers principes qui nous environnent; nous leur correspondons, et plus cette harmonie est parfaite, plus nous participons de cette force cosmique qui nous anime, qui maintient notre vie, notre santé, notre puissance reproductrice ou de perpétuité.

La santé, la maladie, ne sont point en nous-mêmes; ce sont des rapports plus ou moins parfaits, des correspondances plus ou moins exactes avec les principes du monde qui constituent momentanément notre existence. De là vient que le médecin ne saurait toujours ramener l'équilibre qui maintient la vie et qu'il rencontre dans plusieurs maladies, et dans le progrès naturel de l'âge, des obstacles supérieurs à tous les moyens humains. Pareillement, les diverses affections des corps animaux et végétaux, en chaque lieu, chaque saison, chaque climat, font reconnaître quelles modifications naturelles des élémens dominent; car toutes les substances de notre monde agissant mutuellement les unes sur les autres, une créature organisée qui s'y trouve soumise, montre par ses altérations et ses maladies quelles sont les qualités des élémens qui l'environnent. On peut comprendre ainsi, par la nature des hommes, des animaux, des plantes de chaque pays, quelles sont les modifications de l'air, des eaux et de la terre de cette même contrée, comme un thermomètre, un baromètre, un hygromètre indiquent la température, l'élévation, l'humidité de chaque lieu; à cet égard, les aruspices des anciens n'étaient certainement pas superstitieux.

Mais l'homme est supérieur à l'animal, comme celui-ci l'est à l'égard de la plante; car, plus une créature est formée d'un grand nombre de principes et d'une grande multiplicité d'organes, plus elle est modifiable, délicate au moindre choc. De là résulte que l'instinct chez les animaux, et l'intelligence dans l'homme, étaient indispensables à la conduite des individus. Or, nos organes ayant été coordonnés selon les qualités des substances qui nous composent, et mis en rapport avec celles qui nous environnent, nous recevons nécessairement, par ces substances, des sensations propres à nous conduire. On demandera, toutefois, si les connaissances que la nature suggère aux animaux et à l'homme, sont la vraie représentation de cette nature, ou seulement si elles ne sont que des lueurs relatives à notre existence. Nul moyen ne nous fut accordé, sans doute, pour lever le voile de la vérité absolue; mais quel besoin, quel intérêt le Créateur aurait-il eu de nous tromper sans cesse? N'est-il pas plus présumable, au contraire, qu'il a formé nos yeux dans un rapport véritable avec les rayons de l'astre du jour? Croyons donc que si l'homme n'est pas formé pour juger absolument de tout cet univers, s'il ne connaît à fond ni ses sens, ni son ame, ni ce qui l'entoure, il a tout ce qu'il lui était né-

cessaire de savoir, le vrai pour sa vie, et son bonheur sur la terre. D'ailleurs, nos sensations sont calquées sur les objets extérieurs mêmes. Si elles n'en reçoivent des images que relatives à notre structure, si nos jugemens et notre raison ne sont qu'en rapport avec notre capacité et notre mode d'organisation, toujours peut-on affirmer que ces sensations, ces jugemens résultent de l'ordre de la nature dont nous sommes l'ouvrage, et par conséquent qu'elle ne nous trompe pas, bien qu'elle ne nous montre souvent que la face qui nous convient. De même, si le persil, poison pour des perroquets, est aliment pour nous, et s'il n'est ni l'un ni l'autre pour les chats et autres carnivores, ces modifications ne prouvent que certaines relations de structure et de sensibilité des organes convenables à chaque animal, mais non pas l'incertitude des objets mêmes, puisque la lumière ne devient pas réellement jaune, lorsque nos yeux se colorent dans l'ictère.

Au contraire, notre organisation étant relative à la constitution de notre planète, celle-ci étant coordonnée dans son système au soleil, comme celui-ci au reste de l'univers; notre vie, la durée de nos jours, de nos années, nos nourritures, l'air, la lumière, etc., nous lient par une correspondance perpétuelle avec le monde extérieur. Toutes nos sensations, nos idées pénétrant par les organes au cerveau qui les réfléchit comme le miroir de l'univers, il est présumable que l'homme se représente la nature telle qu'elle est en réalité, non pas totalement, mais dans ce que nous pouvons en apercevoir. Agrandissons donc le champ de notre pensée, en consultant la nature; incorporons-nous dans elle; ne nous croyons pas déshérités, sur cette terre, des dons de la raison et de la vérité. Si nos yeux sont trop faibles pour contempler le soleil dans toute sa splendeur, nous pourrons du moins examiner quelques-uns de ses rayons. Pourquoi l'homme serait-il créé sur ce globe, avec un cerveau capable d'intelligence et des mains libres et industrieuses, s'il devait, comme l'assurent les pyrrhoniens, ne tâtonner jamais qu'en aveugle dans le doute, les ténèbres, l'incertitude, détruire ses sciences, et, se ravalant audessous même des brutes, se crever les yeux par désespoir de tout connaître? Ne serait-ce pas user de la force de son intelligence pour imiter Samson, qui s'ensevelit, en désespéré, sous les mêmes ruines dont il écrasa tous ses spectateurs?

Nous observons manifestement que les enfans et tous les hommes, par un instinct de nature, sont extrêmement curieux, avides de voir et de connaître, ne fussent que des fables et du merveilleux. L'homme d'ailleurs est, par son rang, évidemment libre et émancipé sur la terre, appelé à commander, à gouverner en maître toutes les productions soumises à sa tr

telle; il fallait une créature noble et sublime pour régner sur le globe, pour rattacher la terre au ciel, en quelque sorte, et les choses mortelles aux immortelles; enfin il était digne de la souveraine intelligence de l'univers de confier un rayon intellectuel à l'être premier de chaque planète habitée, de déposer un esprit créateur où se termine l'organisation la plus noble de la matière. Et si l'on se plaint que l'homme soit aussi capable du mal qu'il l'est du bien, nous pourrons facilement montrer qu'en cela seul consiste sa liberté de choisir, ou le mérite de son discernement, et que la vertu même en résulte. Otez, en effet, la faculté de mal agir ou de mal penser; sans doute l'homme ne nuira plus à lui-même et aux autres; cependant, il ne sera plus un agent volontaire, un être vertueux et méritoire en opérant le bien; le voilà redescendu au rang de la brute machinale; c'est une horloge sans choix libre, et, par cela seul, indigne de louange et de blâme, de récompense et de châtiment.

Combien le sublime Auteur de la nature en agit plus libéralement, au contraire, envers l'homme! Il présente à nos regards le vaste empire du monde; il nous dit : Etre intelligent, choisis, tu es libre, connais le bien et le mal. Sois vertueux par ton seul mérite, afin de conquérir, par tes propres efforts, les plus nobles palmes de la vertu, et les éternelles récompenses de la gloire.

Que si la nature, comme par une injurieuse défiance de nos malignes propensions, nous eût enlevé la faculté de mal penser et de mal faire, qui ne voit aussitôt que, par ce seul fait, la connaisance du bien nous eût été dérobée? Car, le bien et le mal étant, par nécessité, la relation l'un de l'autre, les séparer, c'est anéantir tout moyen de les découvrir; c'est rétrécir étrangement la voie de l'intelligence; c'est enchaîner toute liberté. Il y a donc la plus étroite alliance entre la liberté de tout faire et la connaissance. Cet esclave, obéissant aux volontés d'un maître (comme l'animal à son instinct), n'est plus qu'un instrument, un des bras de quiconque le meut; il n'est en rien punissable, quoi qu'il fasse, puisqu'il n'agit pas de son plein gré. Mais pour que l'homme soit rendu autocrate de ses actions et responsable de leur moralité, son libre arbitre devait être éclairé par la faculté de connaître. C'est un juge assis sur son tribunal, qui doit entendre tous les témoins à charge comme à décharge, pour motiver justement ses arrêts. Or, l'homme a été rendu en même temps libre et intelligent; il ne pouvait rester l'un sans l'autre; car comment eût-il pu juger? Nécessairement le bien et le mal devenaient de son domaine, par cette prérogative qui l'élève audessus des animaux, esclaves d'autant plus qu'ils sont moins intelligens.

Plus l'homme deviendra donc intelligent, plus il se verra libre dans l'empire du bien et du mal ; les peuples les plus éclairés offrent, à côté des plus sublimes vertus, les plus exécrables attentats, comme par un contrepoids inévitable ; il est de la même force d'ame de s'étendre dans les extrémités les plus audacieuses, quoique le mérite et la récompense en doivent être bien différens. A mesure qu'on puise dans la source de la vérité, on tire tout autant de possibilité d'erreur, et la science totale du bien et du mal s'agrandit, couvre de ses immenses rameaux la surface de la terre.

Pour sortir de son iguorance primitive, ou du rang de la brute, l'homme devait donc goûter les fruits de cet arbre de science des biens et des maux de la vie. En devenant susceptible de crime, il le devenait également de vertu. On est vertueux, en effet, non par cela seul qu'on agit bien, mais parce qu'on résiste au penchant, à l'intérêt du mal, pour opérer le bien à ses propres dépens, et parce qu'on s'immole par raison : ce qu'aucun animal ne sait faire. Peut-être, d'ailleurs, le gouvernement des créatures exigeait-il l'exercice rigoureux de quelques injustices particulières contre elles, en faveur de l'ordre général ; peut-être l'homme a-t-il été chargé de ce terrible ministère, car il est souverainement tyrannique à l'égard des animaux. Or, pour que toute fonction intellectuelle fût remplie, le domaine du mal n'est pas moins illimité que celui du bien ; les animaux ne pouvant, par leur bêtise, prétendre à cette capacité, elle dut être confiée à l'homme, créature la plus prudente, et dont la raison sage devait mettre le plus de discrétion et de frein au pouvoir dangereux de mal faire, qu'elle seule semble avoir reçu avec connaissance de cause.

§. III. *Suite de l'examen de la nature de l'homme ; pourquoi il est le plus maladif de tous les animaux.* Considérons maintenant notre espèce agissant sur le globe, et exerçant l'empire du bien et du mal sur toutes les créatures. Un cerveau volumineux jetant de nombreuses ramifications dans l'épaisseur de nos organes, leur distribue la vie, la sensibilité la plus exquise, qui viennent retentir dans ce centre intellectuel, réservoir merveilleux de la pensée, ou plutôt sanctuaire divin d'où repartent les hautes déterminations de l'ame dans nos membres, avec la rapidité de l'éclair.

Ensuite une structure infiniment délicate, une organisation flexible et mobile, vibrant et frémissant sous les moindres impressions ; une peau nue, extrêmement excitable partout au plus léger effleurement ; des mains, instrumens étonnans de dextérité et de finesse de tact ; des autres organes de sens qui, sans avoir l'énergie de ceux de plusieurs animaux, n'en mon-

trent que plus de justesse et de subtilité, ou plutôt un équilibre plus parfait.

La faculté de réfléchir, d'imaginer, de découvrir avec sagacité les causes des choses; le pouvoir de communiquer ses idées, ses affections à ses semblables par la voix articulée, par le langage des accens et des gestes, et même au loin par l'écriture; la longueur de l'enfance qui permet à notre organisation flexible et tendre de s'étudier, de se plier, de s'accoutumer et de s'instruire à tout; la nécessité de la société résultante encore de l'amour perpétuel des sexes et de la débilité de l'enfance, transmet aux descendans l'héritage de l'expérience ou du savoir de l'espèce entière.

Enfin, avec sa faiblesse originelle, privé naturellement d'armes, de couvertures, de force, d'abris, l'homme devait recevoir la possibilité de se nourrir de toutes sortes d'alimens et de subsister en tout climat, au moyen de l'industrie, du feu, des vêtemens, des maisons, de la culture de la terre ou de la pêche, ou de la domesticité des animaux, et par la fabrication des vaisseaux pour traverser les mers; toutes ces qualités font donc de l'homme une créature singulière, un être à part dans cet univers.

L'animal, en effet, vit principalement par l'estomac, les sens brutaux, par ses muscles et ses membres; aussi son grouin, son museau prolongés vers la pâture, sa démarche toujours courbée vers le sol où se rabaissent ses regards, comme sur son unique domaine, son existence toute insouciante et matérielle nous disent assez qu'il vit bestialement pour manger, pour engendrer au jour le jour, dans le plus complet égoïsme. L'homme intelligent, au contraire, n'existe pas uniquement dans ses sens; il s'élance dans l'avenir par prévoyance; sa raison et un sentiment intérieur dictent à son cerveau une foule de réflexions, d'abord sur sa nécessité de la subsistance et celle de sa famille; car la débilité extraordinaire de sa nature, aux prises avec tous les besoins, lui fait contracter une obligation forcée de s'évertuer et de déployer tous les ressorts de l'intelligence ou de l'industrie, même de la méchanceté et de la ruse pour se garantir contre la force. Il vit donc plus dans son cerveau ou les organes de relations extérieures que dans ceux de nutrition et des viscères; il est donc plus sensible que robuste; il possède donc un autre équilibre de santé, un autre mode de facultés que l'animal.

Ainsi l'homme se montre souverainement nerveux et sensible ou impressionnable. Ce n'est pas tant le glaive qui frappe sa poitrine, qui lui cause de la douleur, que l'impression exagérée qui retentit à son cerveau, et fait frémir d'avance toute son économie. L'animal ne sent guère que le choc local, et il a bien moins cette imagination ardente qui le foudroie avant le coup; à peine

conçoit-il l'avenir, et ne connaissant pas la mort; il ne redoute guère que les objets présens.

D'ailleurs l'animal, vivant pleinement et complétement au présent par tout son corps, est mieux équilibré pour la santé que ne l'est notre espèce; sa force vitale, régulièrement répartie entre ses membres, coordonne uniformément ses fonctions; rien ne l'inquiète ni le tourmente; chaque jour amène sa nourriture, ou si sa proie lui manque, il la quête sans se désespérer de chagrins, sans se ronger de soucis; il meurt sans s'en douter. La nature lui donna des intestins robustes qui digèrent sans peine des alimens crus et sans apprêts; tandis qu'il faut, à notre estomac délicat, des nourritures cuites et préparées. L'animal ne mange qu'autant que l'exige le besoin; mais l'homme, dont le palais est trop vivement alléché par l'art des cuisiniers, trop souvent se surcharge de nourritures, ou succombe victime de son intempérance.

Il résulte de cette constitution humaine une multitude de maux et de dispositions morbides très-importantes à considérer ici, puisqu'elles nous feront mieux connaître notre nature et quelle direction nous devons suivre dans leur traitement curatif.

Vivant beaucoup plus que la bête, dans ses organes de relation, sous la dépendance du système nerveux cérébro-spinal, ayant une existence extérieure, vaste, exagérée, une peau nue et un tact délicat qui ébranle rapidement tout le système de la vie animale par sympathie, l'homme est bien plus susceptible de fièvres et de névroses que les brutes; car, en même temps, cette grande énergie de la vie extérieure fait la faiblesse de la vie interne de nutrition et de réparation (organique de Bichat), par laquelle, au contraire, les animaux sont dominés et conservés sains et robustes.

Que l'homme, en effet, se réduise à la vie presque toute physique et machinale des brutes, ne prenant que le simple instinct pour guide: le voilà sain, matériellement fort, mais insouciant, mais insensible, stupide et végétant pour ainsi parler, mangeant, buvant, dormant tel qu'un sot, comme en un vrai paradis terrestre où il s'engraisse dans un heureux loisir. Avec le *savoir*, la *mort* est entrée dans le monde, aussitôt que l'homme eût savouré le fruit de l'arbre de la science, dit Stahl (*De frequentiâ morborum in corpore humano præ brutis*). Cet illustre médecin accuse la raison humaine d'être la source de presque tes ces légions de maladies qui viennent accabler notre dans l'état de société; de même J. J. Rousseau a dit que ture nous destine à vivre sains, l'homme qui médit animal dépravé.

Toutefois ces auteurs célèbres n'ayant pas déter

précision les causes des maladies résultant nécessairement de notre état social et perfectionné, de ce triste apanage de notre existence actuelle, il nous faut descendre dans cette importante recherche de pathologie.

Si l'homme n'est plus maladif que les animaux, qu'à cause qu'il est civilisé, nous contrarions donc la nature en nous perfectionnant. Cette question incidente mérite bien d'être éclaircie, puisque l'Auteur même de la nature semble être accusé d'inconséquence en nous rendant sains, mais bêtes, ou bien éclairés, mais maladifs. Il ne nous accorde une haute intelligence qu'au prix le plus cher, comme par compensation de ce grand don, et enfin c'est lui qui nous oblige à une sociabilité perfectionnée, nécessaire pour subsister surtout dans nos climats froids, et c'est lui qui nous en punit par la plus horrible injustice.

Ici nous devons reconnaître un but plus élevé dans les desseins de la nature, car sa providence agit pour toutes les créatures; n'en doutons pas. Nous ne sommes pas nés pour notre espèce seule, et encore moins pour notre individu, mais nous avons été coordonnés par rapport au grand tout. Comme les animaux et les plantes ne peuvent rien contre nous, tandis que nous pouvons tout contre eux, la nature a dû établir un contre-poids au premier être et modérer son énorme ascendant par lui-même. Les famines sont un premier moyen, la lutte inévitable des nations dans leurs guerres, les pestes et typhus qui résultent des vastes entassemens d'hommes, sont d'autres moyens subsidiaires généraux contre nous; mais quoique la nature institue bien certainement pour notre espèce, le besoin de société, cet état si favorable à notre multiplication, à notre domination sur le globe, devait recéler un germe spontané de destruction partielle, pour ne pas laisser à notre race des moyens d'extension et un ascendant tellement puissant que tout l'équilibre des êtres organisés et toute l'économie du monde en seraient renversés. La nature n'a-t-elle pas dans la société des abeilles, par exemple, retranché les plaisirs de la génération à plusieurs milliers d'ouvrières neutres (qui sont des femelles à organes sexuels avortés)? Ne les a-t-elle pas condamnées au travail comme des ilotes, et à nourrir les seuls produits de la propagation de leur reine? Preuve que la nature sacrifie souvent à un but général, divers intérêts particuliers; plus les êtres se rapprochent, plus ils doivent céder au corps social de leurs droits et de leur liberté individuelle; l'intérêt d'un corps devant être supérieur à celui d'un membre.

En thèse générale, il importe donc souvent que l'homme soit sacrifié, ou même s'immole volontairement pour le bien universel; il remplit le grand vœu de la nature; il s'honore par le plus héroïque des devoirs. Ainsi dans toute société avouée par

la nature, comme essentielle à notre espèce, les maladies, et peut-être plusieurs vices sont des ingrédiens nécessaires ou forcés pour accomplir les grands desseins de celui qui disposa cette hiérarchie universelle des êtres s'entremangeant les uns les autres, afin que tous pussent subsister à leur tour.

Mais par rapport au particulier, chacune des créatures a reçu aussi l'amour de soi, pour se garantir de la destruction; et tout cela est juste, afin de maintenir l'équilibre des espèces organisées entre elles, par cette merveilleuse combinaison.

L'homme devant dominer les autres créatures, avait besoin d'une intelligence et d'une industrie supérieures à elles, et cette noble prérogative de son organisation plus nerveuse, plus parfaitement sensible, source inévitable de la plupart de ses maladies, devient aussi l'appui de la sociabilité.

Tracer l'histoire des affections morbifiques propres à l'homme, n'est donc, en quelque sorte, que représenter les résultats de la société humaine, puisque ces affections en suivent tous les développemens, subissent toutes ses chances ou ses destinées. En effet, en passant de l'état sauvage, ou barbare nomade, à la vie pastorale; puis, de l'état agricole, en s'élevant par tous les degrés des métiers et des arts aux rangs de la société les plus opulens, et aux castes les plus puissantes des gouvernans placés au faîte de l'édifice social, on voit se multiplier, en même progression, la somme totale des maladies et des affections diverses qui tourmentent notre espèce. Comme l'homme naturel est déjà, par son organisation sensible et délicate, plus maladif que l'animal qu'il gouverne; de même l'homme au faîte de la société, jouissant de toutes les délices du luxe et des excès que permet si facilement l'opulence, sera plus délicat, plus énervé, plus débile que l'homme rustique ou robuste, obligé par sa médiocre fortune à l'exercice et au travail, et privé des moyens d'abuser. Ainsi la société humaine se fond, se gangrène ou se détruit vers son sommet, par les mêmes causes, mais plus développées, qui rendent déjà l'homme moins sain que l'animal; de là vient que tous les rangs s'avancent progressivement vers le faîte pour le remplacer. Il y a donc, pour tous les degrés de la fortune, comme pour tous les métiers, une certaine proportion de maux qui est relative aussi au climat et au mode du gouvernement sous lequel on vit : enchaînement nécessaire sans doute que n'ont pas assez examiné Ramazzini (*De morbis artificum*), Stahl (*De morbis aulicis*), Tissot (*Des maladies des gens du monde*), et tous ceux qui n'ont étudié que partiellement les affections qui s'attaquent aux individus d'une condition donnée.

§. IV. *Considérations pathologiques sur les diverses maladies spéciales à l'homme, comparées à celles des animaux.*

Si notre espèce, comme l'établit Hippocrate, n'est que maladie continuelle depuis la naissance jusqu'à la mort, certes la nature nous fait un présent funeste en nous donnant le jour. Mais il nous semble que nous exagérons beaucoup nos infortunes et nos douleurs; et la nature ne nous a rendus si sensibles aux souffrances, que parce qu'elle nous a donné pareillement une capacité immense pour les jouissances; l'un étant le contre-poids et l'équilibre indispensable de l'autre. Un tronc d'arbre est sans douleur, mais aussi sans plaisir, et bien que la société agrandisse pour nous la mesure des maux comme celle des biens, l'état sauvage, si vanté par quelques philosophes, n'est-il pas exposé aux plus rigoureuses privations? Le nombre des individus n'y demeure-t-il pas toujours très-restreint? Les individus vieux, infirmes, les femmes, les enfans surabondans à la quantité de subsistances qu'une telle condition permet de se procurer, ne sont-ils pas misérablement abandonnés? N'expirent-ils pas fréquemment de faim, de froid, ou par l'inclémence des airs, ou par défaut de tout secours? Les seuls êtres forts résistent, mais leur existence s'use rapidement par la nécessité de déployer sans cesse une grande vigueur à la chasse, à la pêche, etc. Il n'est pas douteux, qu'à côté des sauvages dispersés en hordes rares et misérables dans les solitudes de l'Amérique Septentrionale, on voit prospérer merveilleusement les habitans policés des États-Unis; ils s'accroissent en nombre; donc ils vivent plus heureux, plus paisibles, plus longuement et plus sainement que leurs voisins. Ce seul fait résout la question, et montre que la nature a destiné notre espèce à la vie sociale, qu'elle a créé l'homme aussi pour l'homme même, quoique l'extrème sociabilité lui présente d'autres écueils.

L'animal étant bien équilibré dans ses facultés, ainsi que nous l'avons montré, ne devient pas ordinairement malade, en son état sauvage. La vigueur naturelle de son appareil digestif est surtout le plus ferme appui de sa santé, et comme il ne s'accouple qu'au temps du rut, il ne s'affaiblit pas outre mesure par des voluptés. Aussi, les seules affections dont les races sauvages de quadrupèdes, d'oiseaux, etc., se montrent susceptibles, sont quelques ulcères à la peau, quelques gales ou des dispositions herpétiques; à peine les maladies semblent effleurer leur peau, d'ailleurs défendue par des poils, des plumes ou d'autres tégumens solides. Ces animaux n'ont donc guère à redouter que des accidens extérieurs, des blessures, des contusions, etc., ou la perte de quelque membre, d'un œil, etc. Ils sont à la vérité exposés à nourrir d'autres animaux parasites extérieurs, tels que poux, ricins, etc., ou intérieurs, comme différens vers. L'instinct d'ailleurs vient au secours des animaux; ainsi, le chien, le loup et la plupart des carnivores gloutons savent se faire vomir dans leurs indispositions.

Mais en devenant domestiques, la plupart des espèces participent déjà des infirmités résultantes d'un genre de vie éloigné de l'ordre naturel. Ainsi les cochons contractent la ladrerie, disposition scrofuleuse en partie causée par des hydatides (les *cysticercus cellulosæ* Rudolphi, et aussi le *cysticercus finna* de Zéder, etc.); les moutons, outre la claveléc, espèce d'éruption varioleuse, éprouvent des hydropisies enkystées et des maladies du foie, par des vers (*distoma hepatica*, R.), et le *tournis*, par l'hydatide du cerveau (*cænurus cerebralis*, Rud.). D'autres animaux sont sujets à des ophthalmies, les chevaux à la morve, espèce de phthisie pulmonaire; les bœufs et diverses espèces aux contagions épizootiques, sortes de typhus pestilentiels, comme les anthrax gangréneux; les carnivores peuvent devenir spontanément hydrophobes, etc. On voit aussi des chiens rachitiques, et les bassets à jambes torses sont, selon Buffon, une dégénération de ce genre.

Combien l'homme est plus riche en maux, outre ceux-ci qu'il peut tous éprouver! Il semble d'abord que toutes les fièvres essentielles soient le triste héritage de l'humanité, car excepté le fléau des épizooties qui consument d'une fièvre ardente les bestiaux, il est rare que des affections fébriles, soit continues, soit intermittentes, atteignent les animaux. L'homme doit au contraire son extrême disposition pyrétique ou fébrile à la mobilité et à la délicate susceptibilité de son système nerveux, dont le jeu sympathique est excité si facilement par la moindre altération de l'appareil digestif, jusque là qu'une digestion un peu laborieuse imite un accès de fièvre en frissons et en chaleur. Aussi toute notre économie frémit par *consensus* à une impression physique ou morale qui n'affecterait nullement l'animal même le plus sensible, comme l'est le chien. Il ne faut presque rien pour ébranler le système nerveux chez la femme, chez l'homme délicat. De là vient encore que notre espèce est bien plus susceptible qu'aucune autre d'être saisie par des épidémies, des miasmes délétères, comme la peste, la fièvre jaune, les typhus, outre la nudité, la susceptibilité de la peau, qui rend parmi nous les éruptions exanthématiques et les phlegmasies cutanées si vives, si générales et si dangereuses.

En effet, la variole, la rougeole, les pétéchies, la miliaire, la scarlatine et toutes ces phlegmasies cutanées plus ou moins périlleuses appartiennent à notre espèce seule, parce que nous vivons davantage par la peau, par l'excellence et la finesse du tact universel, que les bêtes. Aussi les régions du corps les plus abondantes en rameaux nerveux, telles que la face, sont plus affectées par ces exanthèmes. De là vient encore que la disposition cancéreuse, dans toutes les parties très-sensibles, à la bouche, aux organes sexuels, aux glandes du sein, etc., se mani-

feste presque exclusivement dans l'espèce humaine, parce que la sensibilité de ces mêmes organes est beaucoup trop obtuse, chez les animaux, pour en être susceptible.

Et non-seulement la peau, le tissu cellulaire sous-cutané, doivent leurs dispositions morbifiques à cette sensibilité exagérée qui nous fait vivre si fort à l'extérieur, mais notre système lymphatique participe à cette vicieuse activité. N'est-ce pas à une perversion de ses fonctions qu'il faut rapporter la disposition scrofuleuse, celle de la lèpre et de l'éléphantiase, et le développement plus ou moins rapide du virus syphilitique, le pian des nègres, etc.? Aucun animal ne montre une telle dépravation des fluides lymphatiques. La même cause qui exalte notre sensibilité et augmente le mouvement vital, accroît par là l'intensité de nos maladies, la malignité des miasmes, l'acrimonie ou l'altération vicieuse des fluides; ainsi, à tout prendre, l'homme est le plus maladif, parce qu'il vit et sent avec plus d'énergie, et que ses solides comme ses liquides, plus violemment agités ou troublés, se décomposent à un plus haut degré que ceux de tous les autres animaux.

Outre ces causes morbifiques, il en faut encore reconnaître d'autres non moins funestes dans l'intempérance et les excès de nourriture et de boisson. L'animal, quoique doué d'un appétit glouton, mange rarement au-delà du besoin, parce que son goût est borné et satisfait d'un même genre d'alimens. Les goûts plus variés et plus délicats dans l'homme, aiguisés encore par l'emploi des assaisonnemens, des épices et du sel, par l'art culinaire dans tous ses raffinemens; ces goûts favorisés par une plus grande facilité de digestion d'alimens cuits; enfin l'abondance habituelle dont jouissent les classes opulentes de la société, tout contribue à rendre le corps humain plus pléthorique que celui des animaux sauvages, outre que ceux-ci font bien plus d'exercice et transpirent davantage. Aussi l'on ne voit que dans l'espèce humaine ou dans des animaux qu'il engraisse, les énormes développemens de graisse, cette obésité extraordinaire que prennent l'épiploon, le tissu cellulaire, etc., qui surchargent et gênent l'action organique, appesantissent, causent des stases nuisibles, soit dans la circulation du sang, soit dans celle de la lymphe, d'où résultent une foule d'accidens mortels.

De plus, l'apoplexie semble être un accident spécial de notre espèce, bien que nous portions la tête élevée, et que le sang doive moins s'accumuler en notre cerveau que chez les quadrupèdes, puisque ceux-ci ont le cerveau moins considérable, et les artères qui s'y rendent étant très-subdivisées dans un lacis de vaisseaux (*rete mirabile arteriosum* de Galien) à la base de leur crâne, afin que le sang y soit lancé moins fort, ce qui n'est pas de même en l'homme: le sang s'amasse beaucoup plus

en notre tête et dans notre cervelle volumineuse que chez ces animaux. Dailleurs, le continuel usage que l'homme fait de l'intelligence, attire une surabondance de sang et d'activité vitale en cet organe; aussi les hommes de grand esprit sont plus exposés à l'apoplexie. Ils sont punis, comme on l'a dit, par où ils ont péché. Enfin le carus, les affections soporeuses, les paralysies, souvent résultantes d'épanchemens qui compriment différens nerfs, sont également les suites de la même cause.

Nous avons déjà dit tout ce que notre station droite devait contribuer au développement du flux menstruel chez la femme, et hémorroïdal dans l'homme, et aux hernies, aux congestions dans le scrotum, etc.; mais il y faut ajouter surtout cette grande abondance de sang, effet d'une nourriture très-succulente, puisque les sauvages, les habitans des zones polaires, comme les Lapons, qui éprouvent de longues disettes, en hiver surtout, voient alors rarement leurs femmes réglées. Les autres hémorragies, l'épistaxis des jeunes gens, les hémoptysies et hématémèses, en outre, les fièvres synoques simples ou angioténiques résultent le plus souvent de pléthore sanguine excessive, effet d une trop riche sustentation. C'est pareillement dans l'âge mur, lorsque le système veineux acquiert la prépondérance, que surviennent ces stases de sang noir dans la région abdominale, dans les veines mésentériques et les autres rameaux sous la dépendance de la veine porte. Ces stases, ces langueurs sont favorisées par la vie indolente ou sédentaire des personnes opulentes, et deviennent la source inépuisable des affections hypocondriaques et hystériques qui tourmentent leurs vieux jours. Ce qui le prouve, est le secours que ces malades trouvent dans l'exercice, dans un régime de tempérance et de sobriété.

Et quand on serait exempt de ces maux, l'homme éviterait-il, dans ses passions, les excès de bonne chère au milieu de tous ces mets qui aiguisent, par les saveurs les plus raffinées, un appétit rassasié? De combien d'indigestions fatales, ou du moins de laborieuses digestions qui préparent des sucs mal élaborés, ne naissent pas ces cachexies, ces premiers élémens des maladies les plus graves des entrailles, des fièvres gastriques et adynamiques les plus terribles? Quelles suites funestes pour la santé n'ont pas l'ivresse et ces ingurgitations périlleuses de liqueurs incendiaires dans l'économie? N'est-ce pas une expérience de tout temps proclamée, qu'à mesure qu'on augmente l'art culinaire, on accroît le nombre des maladies? *Vous vous plaignez de la multitude de vos maux*, disait Sénèque aux Romains voluptueux de son siècle; *comptez vos cuisiniers*, car c'est d'eux qu'ils sortent presque tous. La gourmandise a tué plus d'hommes que l'épée, *plus gula quàm gladius*, comme l'affirment les préceptes de la sagesse; et s'il

nous faut des médecins, ajoutent les moralistes, c'est parce que nous avons des tables trop bien servies. S'il faut compter encore ces mélanges de mille alimens divers de la terre et de la mer, des végétaux, des animaux de toute espèce, et ces mets recherchés jusque dans l'Asie ou l'Amérique; toutes ces sources d'indigestion, auxquelles nos estomacs ne sont pas préparés, sollicitent des mouvemens organiques irréguliers, et rendent presque toujours malade après un copieux repas.

Un autre résultat de ces genres de nourritures si excitantes, est d'allumer en nos sens une ardente concupiscence, et d'entraîner à d'autres excès non moins redoutables, ceux des voluptés. Que l'on juge des suites d'une orgie où l'on prodigue tout ce qui peut enflammer la luxure, et où les moyens de la satisfaire, de l'épuiser même, sont tout prêts. Qu'en doit-il résulter, sinon la ruine de la santé? car la vigueur la plus florissante est incapable de suffire souvent à de telles fatigues; delà naissent, ou la goutte, ou une foule d'autres affections inconnues aux animaux mieux réglés. Que l'homme ne se plaigne donc pas de tant de douleurs qui fondent sur l'humanité; n'en a-t-il pas lui-même excité les tempêtes?

Je l'avoue, dira-t-on, mais est-ce toujours notre faute, et la nature, en nous rendant si sensibles, n'a-t-elle pas mis en nous l'ardent foyer de toutes les passions? Consultez, en effet, notre organisation nerveuse, notre grande capacité pour les jouissances comme pour les souffrances; n'est-il pas naturel que nous nous précipitions dans les premières, ainsi que la nature l'a prescrit invinciblement à tout être sensible? S'il est donc une philosophie conforme à notre existence sur la terre, c'est celle que suivent les animaux; c'est l'épicuréisme le plus déterminé, ou plutôt le sentiment d'Aristippe qui établit la volupté sensuelle comme le bien suprême auquel nous pouvons atteindre. Fuyez donc, importune sagesse, qui ne nous prêchez jamais que tristesse et ne nous imposez que privations; vienne la folie, si elle est compagne des délices et du bonheur.

Cette objection, pour être vulgaire et spécieuse, n'en est ni plus juste ni mieux fondée, à moins qu'on ne veuille soutenir, en même temps, que la nature aspire à notre prompte destruction, ce qui ne saurait être généralement vrai. Nous avons montré ci-devant que cette nature ne pouvait nous attribuer l'intelligence par dessus tous les animaux, sans laisser à notre libre arbitre la faculté du mal comme celle du bien, et le pouvoir d'abuser comme un élément nécessaire à la perfection de la raison humaine. Mais puisque nous reconnaissons, par le moyen de cette raison, combien les abus de notre sensibilité sont nuisibles, la nature a donc accordé à l'homme la faculté d'être sage, ou de se vaincre par son propre mérite, et non

par la borne de sa constitution, comme le sont les animaux subordonnés à l'instinct. De là se manifestent les merveilleux desseins du Créateur sur l'espèce terminale et régulatrice du règne animal; car alors suivre la vertu, sera accomplir la loi la plus parfaite de notre coordination sur le globe.

Il était donc nécessaire, ne craignons pas de l'avancer, que l'homme fût le plus maladif des animaux, puisque cela même résulte de la perfection de son intelligence, et de la délicatesse de sa sensibilité nerveuse. Aussi l'espèce humaine est presque la seule en proie aux névroses les plus déplorables. Aucun animal, par exemple, ne devient fou, maniaque, hypocondriaque: s'il ne perd pas l'*esprit*, c'est parce qu'il n'en a point; et l'on a dit, par un motif analogue, qu'aucun grand génie n'était sans quelque grain de folie. Aussi l'hypocondrie, l'hystérie, la mélancolie, toutes ces affections dépendantes de l'affaiblissement extrême des fonctions de la vie intérieure ou de nutrition, reportent une surabondance de vivacité, de sensibilité dans le système nerveux de la vie extérieure, ou dans le domaine cérébral. De là vient que les individus frappés de ces maladies, soit naturellement, soit par de grands travaux intellectuels, sont en général plus spirituels, plus sensibles ou impressionnables, plus spasmodiques, à mesure qu'ils ont des viscères plus [illegible]es, une digestion plus pénible. En un mot, quiconque vit beaucoup par le dehors, existe moins par le dedans, et le moyen de [illegible]ener l'équilibre de la santé est de retourner à la vie brute des animaux, de mieux digérer, afin de moins réfléchir et moins sentir. Ce qui se passe dans la fièvre lente-nerveuse, d'Huxham, soit des enfans rachitiques, soit des adultes qui se consument par de grands travaux d'esprit ou de corps, prouve encore combien la sensibilité du système cérébral est accrue en notre espèce, aux dépens de la vie interne ou de réparation.

On reconnaîtra sans peine, par les mêmes raisons, que toutes les aberrations de la sensibilité doivent appartenir plus spécialement à la race humaine qu'aux animaux; par exemple, le pica ou les appétits dépravés, [illegible] dans les femmes enceintes ou les filles chlorotiques; les spasmes troublant les sécrétions ou les excrétions, procureront tantôt l'aménorrhée, tantôt des ménorrhagies; l'abondance des nourritures jointe à une imagination libidineuse, pourront exciter le satyriasis, l'érotomanie; la sensibilité, contractant des habitudes contre nature, facilitera les retours morbides de plusieurs paroxysmes, de l'épilepsie, des fièvres intermittentes, etc., même sans cause matérielle. Une imagination vive et puissante influera beaucou sur la santé des personnes les plus délicates, appellera les ladies par la terreur même qui y dispose; cette imagin s'effrayant par le spectacle des souffrances ou des spasme

trui, suscitera de vicieuses imitations, des épidémies convulsives, comme des enthousiasmes religieux ou politiques; car la sensibilité humaine étant très-déployée à l'extérieur, elle se transmet par contagion, surtout dans les individus les plus délicats, tels que les enfans et les femmes. Si cette communication est quelquefois un fléau, c'est aussi le lien le plus solide de la pitié, de la commisération qui rattache les humains entre eux, qui ne forme qu'un faisceau, qu'un corps compatissant, et s'entre-aidant sur la terre par la plus intime sociabilité, même en guerre, après le moment du combat. Noble prérogative du cœur humain, d'être le plus généreux et le plus sensible parmi tous les êtres, parce qu'il connaît le mieux l'infortune et la douleur! Telle est encore la cause qui conduit aux spectacles les plus déchirans les personnes les plus tendres à la compassion.

Indépendamment de la difficulté de l'accouchement, qui est due surtout à notre station droite et à la grosseur de la tête du nouveau né, comme nous l'avons fait voir, l'espèce humaine doit encore à la longue faiblesse de son enfance beaucoup de maladies dont les animaux sont exempts. Mais cette délicatesse enfantine, cette grande prépondérance du système nerveux cérébral, dès cette époque, n'en était que plus utile à notre éducation, aux progrès de l'intelligence, à une docilité qui nous plie sans effort aux habitudes sociales, et qui nous font sortir de la classe des animaux. Ceux-ci demeurent dans une sorte de stupidité native, de crétinisme intellectuel, qui borne leurs progrès, et, parvenus bientôt à un âge adulte, ils ne peuvent plus songer qu'à vivre et propager leur espèce. Il fallait plus de temps de croissance et d'étude à l'enfant, parce qu'il devait se déployer dans une plus vaste sphère; il grandit désormais pour envahir l'univers.

§. v. *Déploiement de l'intelligence humaine; des biens et des maux qui en résultent, ou étude générale de l'homme.*

Notre organisation si nerveuse, ou si sensible et mobile va développer, comme nous l'allons montrer, toute la série des qualités bonnes et mauvaises qui nous distinguent si hautement du reste des animaux.

La brute, confinée presque uniquement entre les étroites limites de son instinct, a sa texture plus solide, plus revêche à l'instruction et à une grande diversité de coutumes, que nous ne le sommes. Aussi l'enfant, la femme, l'homme, doué de fibres délicates et tendres, est plus prompt à s'instruire; il devient plus spirituel que les corps composés de fibres épaisses et racornies. L'animal est un, l'homme est multiple; le premier conserve une ignorance invincible, comme une vie uniforme qui dépend de ses nourritures simples, de cette égale répartition de forces vitales dans chaque organe, qui maintient en lui un

équilibre imperturbable. De là vient que la bête reste d'une nature imperfectible ; elle n'est ni fragile, ni délicate, et se suffit assez pour n'avoir pas besoin d'apprendre ou de chercher des secours étrangers. Aussi, elle s'écarte bien peu, branle difficilement hors de son naturel et de sa santé, y rentre d'elle-même, comme l'arbre plié qui se redresse. De là vient que si nous instruisons un animal, cette éducation ne tient pas, ne se perpétue pas dans l'espèce ; l'individu l'oublie par lui-même au premier moment, comme un savoir étranger et superflu, une maladie qui lui répugne ; tandis que l'homme, au contraire, se moule, se contourne facilement à toutes les institutions, et, après s'en être empreint, il les transmet volontairement à sa postérité.

Et cette flexibilité de notre nature résulte du concours d'un plus grand nombre d'élémens, de facultés, dans notre économie. Capables d'user de tout aliment, d'habiter tous les climats, les hommes ont besoin aussi de se plier à tout dans les différens états de la société où ils se trouvent ; de là vient que, ne gardant presque aucune forme primitive, ils tombent plus facilement dans des écarts inconnus aux animaux, et par là peuvent et doivent même s'instruire de toutes choses. Nos sciences, notre perfectionnement résultent donc de la même cause qui nous rend maladifs, délicats de corps. La sagesse humaine n'est même qu'une débilité particulière de tempérament, incompatible avec une santé trop pleine, trop animale, trop athlétique. Il faut mater le corps, afin qu'il ne devienne pas l'étroite prison de l'ame, et affaiblir les systèmes digestif et musculaire, afin de laisser plus d'ascendant au système nerveux.

Alors celui-ci devient plus facilement impressionnable aux objets extérieurs ; il s'ouvre à tout ce qui l'entoure. D'ailleurs, la nudité naturelle de la peau, la finesse du tact, des mains surtout, sont de grands instrumens d'intelligence, parce que ce sens, le plus sûr, le plus philosophe, explore, scrute avec soin un nombre infini de vérités, et des impressions extrêmement variées. Aussi les individus très-couverts de poils, ou velus comme des ours, passent pour être plus brutes, plus courageux, mais moins intelligens que les personnes glabres ou lisses, bien qu'ils soient beaucoup plus robustes et plus ardens qu'elles au coït ; ils n'ont guère plus de tact que les quadrupèdes. De même les brutes ont des passions plus énergiques ou plus impétueuses, comme l'audace et la colère dans le lion, la timidité dans le lièvre, la lubricité dans les singes, etc., parce qu'elles n'ont aucun contre-poids moral en leur faible cervelle. Elles se poussent tout entières où l'organisation leur montre une voie ouverte.

Enfin l'étendue et la capacité cérébrale qui distinguent not-

espèce, sont le laboratoire universel de l'intelligence, et le foyer d'où ses rayons éclatent au milieu de toute la nature.

Mais de là même, l'homme se trouve, par rapport aux autres créatures, un être extrême dans ses qualités, par les richesses inépuisables de sa sensibilité nerveuse. Il n'a presque point d'instinct inné et conservateur, parce qu'il est appelé au noble usage de la raison qui en tient lieu, et que la nature lui en impose même l'obligation. En effet, quand il manque de cette raison, il tombe nécessairement audessous de la brute; il ne peut plus vivre par lui-même. Prenez un idiot, un crétin imbécille, ou un fou furieux, dans la démence la plus complette, livrez-les à eux seuls, au milieu d'une forêt, d'une île déserte; certainement ils vont périr de faim, de froid, de misère; incapables de trouver leur nourriture, ou un gîte pour se garantir de l'injure des saisons, comme le ferait le moindre des animaux dans son instinct, ou l'homme doué de la plénitude de son intelligence, à moins que la nécessité ne rappelle leur esprit. Donc le chien, le singe, etc., sont audessus de l'homme imbécille ou fou; donc la raison est pour nous aussi indispensable que l'est l'instinct pour la brute. Non-seulement, sans cette raison, nous ne saurions nous conduire en rien, mais nous nous précipiterions dans tous les excès; nous pourrions, en cet état, commettre toutes les horreurs; au contraire le loup, l'animal sauvage, réduits à leur instinct, s'y conforment, et, une fois rassasiés, les voilà désormais tranquilles.

La nature a donc sagement obligé l'homme à l'emploi de l'intelligence, comme elle lui en offre tous les moyens; et parce que l'une des situations les plus favorables pour la développer est la vie sociale, la nature en a fait encore pour nous une sorte de besoin. Elle nous en a donné un grand instrument dans l'usage de la parole, qu'elle n'a permis à nul autre animal. On ne nous fera pas, je pense, l'objection que les perroquets ou d'autres oiseaux apprennent à prononcer des paroles, puisqu'ils n'y attachent aucun sens, puisqu'ils ne s'en servent point entre eux, et ne les enseignent nullement à leur postérité; ainsi l'on doit reconnaître que le langage articulé, représentant la pensée, n'appartient qu'à l'homme seul. Les sociétés moins parfaites des animaux s'entretiennent sans doute aussi par des cris, des gestes, ou actions et attouchemens, comme chez les abeilles, les castors, etc.; mais ce langage ne pouvant transmettre que des impressions presque toutes physiques, le domaine de l'entendement et les hautes combinaisons de la pensée, demeurent réservés uniquement à notre espèce.

Voilà donc l'homme dégagé du rang de la brute, si évidemment que la nature semble avoir évité même que l'orang-outang ne parlât, et qu'une bête, comme nous l'avons dit, vînt s'entre-

mêler dans la conversation humaine, puisqu'il y a deux sacs membraneux au larynx de ces singes, pour étouffer la voix dans leur gorge, et intercepter, pour ainsi dire, la bêtise au passage. L'homme, qui n'était pas destiné à proférer des sottises, devait donc jouir des moyens de conférer sagement avec son semblable, et d'associer ses desseins, ses travaux industriels en communauté.

Toutefois, objectera-t-on, n'eût-il pas été plus convenable que l'homme fût renfermé dans le cercle de l'instinct, comme les animaux, puisqu'il eût été plus sain de corps ou plus heureux, moins exposé aux écarts de la raison et des passions, qui le rendent tantôt extravagant, tantôt vicieux et dépravé ? Pour quelques ames grandes et privilégiées qui suivent une vertu héroïque et les lois austères de la raison, combien de malheureux humains, par toute la terre, abusent de leur esprit pour mal faire, qui du moins ne seraient ni méchans, ni criminels, s'ils eussent été réduits à la condition de la simple animalité! Sans nier cette vérité, et quand nous conviendrions, avec les satiriques, que *le plus sot animal soit l'homme*, nous allons montrer que les abus sont peut-être inséparables de nos qualités ou de notre perfectibilité même.

Les animaux étant incapables de connaître le bien et le vrai absolu, ignorent ce qui est *mal* comme ce qui est *faux*; leurs déterminations, leurs actions, indifférentes en elles-mêmes, manquent de but moral; elles n'ont rapport qu'à la conservation de leur individu ou de leur espèce; ils ne sont pas des agens libres, mais régis par l'instinct et la structure de leurs organes. La vérité, comme la vertu, sont des points intermédiaires de deux ou plusieurs contraires; et, de même qu'on ne serait pas vertueux, si l'on n'avait pas le pouvoir d'être vicieux, on ne saurait juger du vrai sans le comparer à ce qui est faux. Il suit de là que les facultés bornées des animaux, ne pouvant atteindre ni à la vérité ni à l'erreur en elles-mêmes, restent dans l'obscurité à cet égard : au contraire, plus l'homme étend sa sphère en l'un et l'autre sens, plus il est propre à reconnaître le bien et la vérité, mais plus il lui faut éviter les écarts de ces points milieux.

Or, pour que l'homme établisse sa raison, il doit donc se tenir en un juste éloignement de la folie et de l'imbécillité; l'une est l'excès, l'autre le défaut de sentir et de penser. Les bêtes n'ayant qu'un sens étroit et rassis, ne s'écartent point dans les extrêmes de manie et de stupidité; elles sont plus voisines de cette dernière que de la première. Au contraire, plus l'homme est susceptible d'un puissant génie, plus il est capable d'aller d'une grande et irremédiable manie à la plus étrange imbécillité; tandis que les esprits médiocres ou vulgaires ne sont ni très-

sages ni très-fous. Le génie est cet état violent de l'ame qui, s'élançant en même temps aux limites suprêmes de l'intelligence humaine, en contemple toute la grandeur et toute la petitesse. S'il n'y avait pas de possibilité de folie et de stupidité pour l'homme, il n'y aurait pas une raison, qui en est le milieu. L'équilibre du bon sens s'établit dans les maniaques, en leur ajoutant de la sottise, et dans les sots, en chargeant l'autre plateau de la balance d'un contre-poids proportionné de folie. C'est ainsi, par exemple, qu'un emploi modéré du vin ou des spiritueux imprime plus de vivacité, d'excitation aux intelligences froides et pesantes des stupides; tandis qu'en rafraîchissant et tempérant les esprits trop exaltés des fous, en y mêlant, pour ainsi dire, de l'abrutissement, on les ramène vers le milieu du bon sens.

On pourrait comparer notre corps, ou plutôt notre système nerveux, à un instrument de musique, lequel étant bien accordé, produit des résonnances parfaitement en rapport avec les objets extérieurs qui le frappent; mais si nos organes, si un ou plusieurs sens ne sont point à leur unisson, les résonnances, les idées qui en résultent sont discordantes, troublent l'harmonie qui fait la raison. Aussi ces tempéramens minces, nerveux, trop sensibles, ces corps mal équilibrés, comme ceux des hypocondriaques, des hystériques, etc., sont sujets à la folie, de même que des cordes inégalement tiraillées ne rendent sous les doigts les plus habiles que des sons discordans. C'est donc le concert des organes qui produit l'intelligence, et l'ame ne tire des idées saines que d'un corps sain. Autant la santé corporelle résulte de l'unisson et du rhythme régulier de nos fonctions et du jeu de nos organes, autant la santé de l'ame dépend du concert des idées et de la juste mesure des affections du cœur. Tel est l'instinct pour la brute, telle est la raison pour l'homme.

Ne nous plaignons pas que notre espèce soit capable de tous les excès, en ce sens qu'ils sont la preuve de notre grandeur, en même temps qu'ils nous découvrent notre faiblesse; car il fallait que nous surpassassions toutes les créatures, soit en mal, soit en bien, pour être en état de leur commander en tout sens. Ici se dévoile encore aux yeux du philosophe et du médecin notre nature morale, si essentielle à étudier.

Dépouillons une vaine fierté, descendons dans les secrets abîmes du cœur humain, pour observer ce qui est mal en nous comme ce qui est bien. De quoi se compose le fond moral de notre espèce? N'est-ce pas de cet orgueil infini, de cette cupidité insatiable d'enfler son être par la possession de tout l'univers? N'est-ce pas de cette ambition tourmentante d'étendre son pouvoir, son nom, sa vie, sa destinée, ses richesses,

son savoir, ses plaisirs, enfin tout ce que nous croyons des biens, par-delà notre nature ; et telle est notre capacité démesurée de tout envahir, que nous ne serions peut-être pas même satisfaits de la condition d'un dieu! Etrange inquiétude, qui fait que l'être possédant tout en ce monde ne serait pas encore parfaitement assouvi, comme Alexandre, victorieux de la terre, soupirait en contemplant dans les cieux d'autres globes dont il ne pouvait triompher !

L'homme qui se considère raisonnablement, se voit bas et même méprisable, ou presque ridicule par son corps, dans ce recoin obscur du monde, dans sa courte et frêle existence ; de là vient qu'il s'élance en imagination vers une sphère plus vaste et plus éclatante ; car il vit surtout par la tête ; elle est la source de toutes ses illusions. Quel animal, par exemple, devient susceptible de s'enthousiasmer pour une gloire fausse ou réelle, de se transporter en idée dans l'avenir, et, pour cet effet, de sacrifier volontairement sa vie présente, soit par des opinions religieuses ou politiques, soit par un désir effréné de la renommée ou de la vertu qu'il se crée quelquefois en fantaisie? Toutes les religions, même les plus ridicules, ont leurs martyrs. Il n'y a pas d'opinion extravagante qui n'entre dans une tête humaine, je dis la plus philosophique : Empédocle se précipite dans l'Ethna, comme on s'est exposé de nos jours au sort d'Icare dans les premiers ballons aérostatiques. N'est-il pas commun de voir des hommes affronter la mort en cent batailles sans autre intérêt que l'ambition et la vaine fumée de la plus fausse gloire? Qui place donc l'homme au-delà de sa vie? Nul autre animal n'existe à ce point hors de soi-même, nul ne connaît la mort, ne la brave avec tant de fierté, même pour des folies.

Nous ne découvrons pas d'autre racine à cet instinct de grandeur ou d'héroïsme et de domination, si particulier à notre espèce, sinon l'étendue de notre sensibilité et notre immense capacité cérébrale et intellectuelle ; par cette raison, le nègre en a moins que le blanc, et il reste inférieur. En nous élevant au sommet de l'échelle des êtres organisés, nous ne voyons rien audessus de notre tête que la nature et la divinité, et comme rien ne nous arrête, nous nous élançons jusqu'où nous portent nos moyens physiques et moraux.

Un animal, en effet, n'est pas créé pour lui-même ; il se sent, pour ainsi dire, un chaînon borné, et se résigne à sa condition. Le cheval, le lion, et jusqu'à l'éléphant, malgré leur force et leur taille, ne connaissent pas la gloire ; ils fuient ou se soumettent à l'homme ; la baleine même redoute notre pouvoir jusque sous les glaces des pôles. Audessous de ces animaux, il en est d'autres qui leur servent de pâture, et audes-

sous de ces derniers sont encore les plantes, premier anneau de cette chaîne des créatures vivantes. Si la nature a formé ces êtres successivement les uns pour l'utilité des autres, comme nous le voyons, jusqu'à l'homme, qui, en dernier résultat, peut tirer parti d'eux tous; chaque espèce de plante et d'animal est assujétie, tandis que l'homme ne saurait être créé que pour l'homme et son entière indépendance; par conséquent il est arbitre sur le globe, il aspire à tout s'arroger; seul avare, seul ambitieux, insatiable, il veut tout gouverner, et s'il ne le peut par la force, il emploiera la ruse et la fourberie. Qui penserait que cet esprit superbe d'orgueil ou de supériorié résulte de notre station droite, de notre domination intellectuelle sur les autres créatures, ne s'éloignerait peut-être pas du vrai. L'homme seul, en effet, parmi toutes les créatures, est orgueilleux, ou du moins lui seul comprend le prix de l'estime de son semblable. Cette estime acquiert d'autant plus de valeur, qu'elle seule peut mesurer le degré de nos facultés; qu'elle est un don libre et qui n'échappe que difficilement à l'amour-propre pour en gratifier autrui; et d'ailleurs, si cette vanité est un vice propre à l'homme, encore y trouve-t-on quelque fondement dans les hautes prérogatives de notre nature. Enfin, puisque l'homme s'expose à mille morts pour l'acquérir, puisqu'un bout de ruban ou la chamarrure d'un galon, et chez les sauvages, le tatouage de la peau d'une certaine façon, deviennent le signe du mérite ou de quelque autorité, et exercent à ce titre un immense pouvoir d'opinion; c'est la preuve ou d'une haute sagesse ou d'une éclatante folie, particulière à notre seule espèce.

Certainement, lorsque ces décorations extérieures, ambitionnées par tant d'humains, dans chaque troupeau des nations sur tout le globe, sont distribuées par le seul pouvoir à ses soutiens, à ses satellites et ses flatteurs; quand un enfant au berceau bave sur les sceptres et les couronnes; ces augustes emblêmes de la souveraineté ne sont plus le prix d'un mérite réel; ce sont des talismans nécessaires à la tranquillité des grandes nations. Les rayons émanés du trône et ces jouets brillans qui confèrent non moins d'arrogance que d'autorité, tombant au hasard sur la tête ignoble d'un eunuque à Constantinople ou à Téhéran, ne peuvent plus être la récompense du mérite; acquis trop souvent par de serviles complaisances, par d'infâmes voies, même dans l'obscurité d'un sérail, dans les intrigues perfides des cours; distribués quelquefois par des monstres couronnés pour avoir servi leurs fureurs, comment le crime deviendrait-il gloire, et par quel renversement inconcevable d'idées, l'horrible bassesse, toutes les abominations auraient-elles droit aux prosternations des peuples? Ces signes représentent seulement alors le

pouvoir, à tel point que, sous le bas-empire romain, on a vu des particuliers salués empereurs pour s'être revêtus de la pourpre réservée aux seuls possesseurs du trône,

Mais enfin ces dépravations ou ces fictions, qui donnent une valeur réelle à des signes représentatifs comme à du papier-monnaie, peuvent être bien ou mal appliquées; elles prouvent toujours que l'homme possède l'idée de la noblesse ou de la royauté de son être; la brute, au contraire, par sa constitution subordonnée, ne pouvait prétendre à aucune dignité, pas même le cheval désigné consul par Caligula; aucun ne règne sur d'autres créatures, pas même la reine-abeille. Que dis-je? aucun animal ne jouit librement de sa propre puissance, car il est assujéti à un instinct directeur de tous ses actes. Tel qu'un esclave laborieux dans la maison du maître, il faut qu'il soit nourri, vêtu, logé et défendu par la nature. L'homme, au contraire, fils émancipé et héritier de la puissance de cette nature maternelle, n'en obtint ni vêtement, ni abri, ni arme, parce qu'il recevait de quoi se tout procurer, c'est-à-dire, une intelligence et des mains. Il fallait donc que la nature nous refusât tout, pour nous obliger à conquérir hardiment tout, et, pour cet effet, de nous perfectionner nous-mêmes. Aussi l'homme semble être un dieu à l'égard de l'animal, tant il paraît supérieur aux plus industrieux et aux plus forts, et tant il les fait tous plier ou fuir, précisément parce qu'il naquit le plus impuissant de tous.

Si l'homme ne voit donc rien audessus de lui, s'il hérite, comme dernier venu, de toute l'intelligence et de toutes les facultés de la puissance créatrice, il peut, il doit aspirer à tout ce qu'elle lui a donné d'atteindre. N'est-il pas plus spécialement que tout autre le fils de la Divinité, son ministre sur la terre? Au sommet de la grande pyramide des êtres vivans, on ne peut plus recevoir d'inspiration que des cieux. De-là suit que l'homme devient aussi l'animal divin ou religieux par excellence, le seul qui sache élancer sa pensée jusqu'à la première des causes. Qu'il reconnaisse donc sa royauté et sa grandeur originelles! Qu'il voie les sublimes devoirs qu'elles lui imposent! Qu'il ne se dégrade pas dans l'abjection et le mépris! et il marchera fier et digne de ses immortelles destinées.

§. VI. *De la corruptibilité morale de l'homme et des effets vicieux de ses passions; quelles en sont les sources?* Comment la philosophie a-t-elle pu admettre que l'homme naissait vicieux, dégradé et méchant essentiellement? N'est-ce pas calomnier l'Auteur suprême de notre vie, que de supposer qu'il empoisonna d'un crime originel la plus noble de ses créatures? Mais pas même le tigre et la vipère ne sont, à proprement parler, méchans; car, s'il leur faut vivre de chair, selon la néces-

sité de leur structure organique, ils ne détruisent nullement pour malfaire sans nécessité, mais pour subsister; et quand ils sont repus, malgré les assertions contraires, ils restent tranquilles; la prétendue fureur insatiable de dévorer dont on les accuse n'est qu'une fiction démentie par l'expérience. La paresse même s'y opposerait, et la nature agirait contre ses lois de conservation universelle qui doivent surpasser celles de destruction nécessaire.

Pareillement l'homme, avec une vaste capacité pour le bien et le mal, naît en général indifféremment propre à l'un et à l'autre, mais non pas sans penchans primitifs dont les circonstances sociales sollicitent plus ou moins le développement.

Le sauvage, né indépendant comme l'oiseau des forêts, s'élève orgueilleux, égoïste, et ne considère que lui dans le monde. Mais pour n'être que soi, il ne s'ensuit pas qu'il se montre l'ennemi des autres, autant qu'ils ne nuisent pas à ses moyens d'existence, et qu'ils n'attentent rien contre lui. C'est en quoi nous semblent avoir singulièrement erré Larochefoucaud, et tous ceux qui, d'après lui, comme Mandeville, Helvétius, Toussaint et d'autres philosophes, ont prétendu que l'unique mobile de l'homme moral était son intérêt personnel. Quelques-uns d'entre ces auteurs ont même essayé de nous démontrer que c'était un grand abus aux mères de soigner leurs enfans, et que ceux-ci pouvaient, au besoin, dévorer leurs pères en sûreté de conscience; que les prétendus sentimens d'humanité avaient été imaginés afin de contenir les hommes ensemble, mais qu'il n'y avait naturellement aucun crime réel à s'entr'égorger, frères, pères, etc., au moindre intérêt, sinon que des lois arbitraires et des conventions sociales le défendent, soit pour le bon plaisir des souverains, soit pour augmenter les troupeaux humains.

Voilà ce qu'on a présenté comme le sublime de la philosophie et la plus profonde analyse du cœur humain, au dix-huitième siècle surtout: système qui, dans les seuls momens de mauvaise humeur contre l'injustice de l'état social, pouvait faire illusion. Mais il se dément de telle sorte lui-même, que ses auteurs ont constamment le soin de protester, en justifiant les crimes, qu'ils suivent la vertu par un vieux reste de préjugé : ils exaltent leur sensibilité, tout en soutenant qu'on peut avec indifférence enfoncer le couteau dans la gorge de sa femme ou de son enfant, et que c'est ainsi que font les sauvages, plus *naturels* ou moins détériorés du type primitif que nous, quand leur famille les embarrasse.

Pour nous, qui nous avouons moins profonds que ces habiles philosophes dans cette grande science du cœur humain, nous nous bornons à croire que la nature ayant donné des entrailles sensibles et des mamelles aux panthères et aux léopards pour

nourrir leurs petits, pour les défendre même aux dépens de leur vie, contre le chasseur, nous ne supposerons pas l'homme sauvage ou civilisé plus ennemi de sa propre race que ces bêtes féroces. Nous avons la simplicité de prétendre que la nature, ayant voulu la perpétuité de toutes les espèces, attribua sans doute à chacune sa dose d'amour génital et maternel, et son intérêt de conservation. L'homme ne nous paraîtra donc point inférieur aux ours et aux hyènes, et nous consentons au préjugé et au scrupule qui nous empêcherait de massacrer nos parens. Si nous ne savons pas expliquer bien logiquement la source de nos affections du cœur, et si nous n'agissons pas conséquemment aux grands principes de l'amour de soi, en ces choses, ces philosophes nous pardonneront notre faiblesse et les erreurs de notre jugement. Nous leur laisserons à mettre en pratique leur lumineuse théorie.

Qui ne voit que la sociabilité naturelle à notre espèce, même la plus barbare, réfute abondamment encore l'hypothèse de Hobbes qui regarde les hommes comme naissant en guerre entre eux, ainsi que les soldats de Cadmus, pour s'entr'égorger?

Donc, si l'homme ne naît pas furieux contre l'homme, il n'est pas nécessaire que la terreur et la violence d'un gouvernement despotique ou d'une bête féroce, telle que le *léviathan* de ce philosophe, viennent empêcher les humains de se dévorer ainsi que des loups affamés. Quelle étrange horreur aurait méditée la nature, en nous créant, si elle n'espérait nous faire subsister que par de tels procédés! Si l'on prétend consacrer l'établissement du pouvoir politique avec des suppositions aussi atroces, si l'on veut fonder les religions sur l'idée non moins cruelle qu'un enfant innocent est voué, par sa naissance, à une horrible corruption qui le condamne éternellement aux vengeances célestes, quelle épouvantable condition que celle de notre race sur la terre! Hommes, qui proférez contre vous seuls ces monstrueux anathèmes, massacrez donc encore quiconque refuse de croire à ce qui déshonorerait la bonté suprême ou la justice immortelle d'un Dieu, car le cœur et la raison se soulèvent d'indignation contre ces inconcevables absurdités : cherchons ailleurs le vrai.

Le barbare n'est pas le sauvage brute, c'est l'homme sorti de la voie de la nature par une vicieuse civilisation; c'est Sardanapale, Alexandre le conquérant, Caligula, et quiconque outre les passions jusqu'à la rage ou la dernière abomination. Il est évident que si l'homme, par sa supériorité de facultés, est plus corruptible que les animaux, de même les personnes qu'un haut rang place à la tête de notre espèce ou soulève au faîte, sont plus en état d'assouvir toutes leurs volontés, même les plus criminelles, que toute autre; l'on a dit qu'une suprême

fortune était une suprême servitude seulement pour ces ames vertueuses, à qui la prospérité est souvent encore, selon Tacite, une perpétuelle tentation. Ennoblissez un individu, un vilain, le voilà déjà prêt d'user d'arrogance envers ses inférieurs, tant la fortune a d'autorité pour exagérer les passions! Et quand nous établissons que l'homme est d'autant plus corruptible qu'il est plus élevé en pouvoir, parce qu'il a tous les moyens d'en abuser, c'est un résultat presque nécessaire des positions humaines. L'or n'est pas plus éprouvé par le feu, que l'homme par la haute prospérité; à mesure que nous montons les degrés de la richesse ou de la puissance, les germes intérieurs de nos vices, imperceptibles pendant l'hiver de la pauvreté, ou renfermés alors avec soin, se développent librement; ils fleurissent par la chaleur et la saison de la faveur, d'autant mieux que rien ne les contraint plus. En effet, si les lois, selon l'expression d'Anacharsis, sont trop souvent des toiles d'araignées déchirées par les guêpes, elles arrêtent les moucherons; ces décrets du fort contre le faible compriment toujours les basses classes qui, plus que le sommet, supportent tout le faix de l'édifice social; il est d'expérience, par toute l'histoire des nations, qu'un scélérat puissant jouit pleinement de l'impunité; car les plus sévères légistes n'osent même décider qu'il soit licite, par exemple, de tuer un tyran; et, au contraire, s'il est victorieux, il sera couronné par la main des pontifes; tant le crime heureux est toujours justifié! Il suffit d'observer les exemples de l'histoire pour comprendre comment les Romains, si vertueux et si pauvres dans les premiers temps de leur république, devinrent, par l'opulence et la domination, les plus effrénés et les plus exécrables déprédateurs de la terre, à l'époque de leurs despotiques empereurs.

Qu'on n'en conclue pas, cependant, que notre espèce est essentiellement méchante et vicieuse, qu'il ne manque au plus honnête homme que l'occasion favorable d'être impunément un abominable scélérat. Cette imputation soutenue par quelques philosophes mécontens de leur siècle, comme par toutes les personnes froissées dans leurs plus chères affections, ne peut pas être rejetée par la raison qu'elle est déshonorante pour notre espèce, car il faudrait l'admettre si elle était fondée; heureusement rien n'en prouve la certitude. Cicéron observe que les brigands établissent entre eux des lois équitables de sociabilité forcément, et les criminels de la Grande-Bretagne, transportés à Botany-bay, sentent la nécessité d'y devenir honnêtes gens pour subsister ensemble. Il est donc dans les attributs manifestes de notre nature d'avoir besoin de pratiquer la justice entre pareils. L'homme n'est susceptible de se détériorer que parce qu'il sort de ces limites sociales, soit que la fortune

l'élève audessus, soit que la misère le précipite trop audessous d'elles. Alors si l'espoir de l'impunité et les moyens d'assouvir ses passions le tentaient, dans de hauts rangs, pareillement le malheureux, devenu par sa pauvreté et le mépris auquel il est en butte, hors d'état de profiter d'une existence assurée, se met en guerre secrète ou même ouverte contre la société : il voudrait voir renversé ce qui ne le protège pas. Placez tous ces êtres extrêmes dans une situation médiocre où les individus se trouvent, comme les pierres d'un édifice, obligés solidairement de supporter un poids égal, vous en ferez des citoyens généralement disposés au bien, intéressés au maintien de la commune justice; ne fût-ce que par jalousie contre quiconque voudrait trop s'élever ou attenter à leur liberté. Donc le fond de l'homme, qui est l'intérêt propre, ce sentiment nécessaire à tous les animaux pour leur conservation, ne se dégrade ou ne se corrompt que par des positions extra-sociales, pour ainsi parler. Ceci concourt encore à fortifier cette vérité morale que la nature destine à la société notre espèce; elle ne devient nulle part plus perfectionnée, plus intelligente, plus vertueuse et plus saine que dans cet état moyen entre tous les extrêmes.

Ces vérités toutes simples sont presque toujours obscurcies par des écrivains intéressés à soutenir le despotisme qui les soudoie, ou bien aveuglés par les passions du parti qu'ils épousent, par leur rang social, tel que celui de la noblesse et du sacerdoce; c'est pourquoi nous croyons qu'il appartient à quiconque traite de l'homme et connaît la dignité de notre nature, de revendiquer ces principes éternels de justice et d'équité, qui sont la santé de l'ame comme celle du corps. Certes, il sera facile de trouver des esprits plus capables d'en faire éclater toute la force ou d'en creuser toute la profondeur; mais nous avons la confiance qu'on n'y apportera jamais plus d'amour sincère de la vérité, de franchise et de ce patriotisme qui embrasse tout le genre humain. *Ficta omnia celeriter, tanquam flosculi decidunt; nec simulatum potest quidquam esse diuturnum.* (Cicer. *de Officiis*, l. 2, c. 12.)

Que ces principes vous soient accordés, nous dira-t-on, il s'agira toujours de rendre raison, en philosophie comme en médecine, de ces étranges aberrations des sentimens qui, telles que des levains venimeux, créent des scélérats dans tous les rangs, dans toutes les circonstances, et peut-être par une propension invincible.

Nous croyons que la même énergie que l'homme peut porter dans la vertu, il la porte aussi nécessairement dans les crimes : il n'est point d'attentat exécrable et inouï dont il ne se montre capable, comme il l'est de l'héroïsme le plus sublime. Ce

sont particulièrement ces grandes révolutions des sociétés, qui, déplaçant les hommes de leur sphère, les entraînent à ces actions excentriques et excessives en bien comme en mal : *corruptio optimi, pessima.*

Oui, sans doute, l'homme, ce roi de la création, si orgueilleux de sa noble destinée, n'est-il pas, en effet, le plus criminel, le plus méprisable des animaux? Qu'ils déploient leurs venins et leurs plus noires perfidies, l'homme peut aller encore au-delà; il se montre dans ses fureurs le roi des monstres et le tyran des tyrans. Certes, ce n'était pas pour une coupable attaque, mais pour leur défense légitime que la nature arma des serpens de crochets venimeux, parce que ces reptiles condamnés, faute de membres, à se traîner sur le sol, avaient besoin de ces traits redoutables pour imprimer la crainte à leurs nombreux persécuteurs. Mais quelle sera l'excuse de l'homme, lorsque, jouissant de tous les bienfaits de la création, usant ou plutôt abusant à son gré de tous les services des animaux, il semble se jouer encore de leurs douleurs, il profite injustement de sa supériorité sur eux, pour exercer la plus cruelle industrie à les torturer tout vivans, pour repaître ses regards avec férocité, de leurs souffrances dans des amphithéâtres, ou à la chasse ou dans les boucheries? Il était réservé à nos siècles modernes d'imaginer que les bêtes sont des machines insensibles, de vrais automates qu'on peut égorger. Il fallait ôter cette pitié sympathique que la nature fait involontairement retentir en nous, toutes les fois que nous voyons porter le couteau dans le cœur d'un pauvre animal, qui venait se confier à la première créature de l'univers comme à la plus généreuse.

C'était peu sans doute d'exercer ses barbaries contre les animaux : l'homme s'est fait une horrible joie de contempler les tourmens de l'homme. Peut-on concevoir qu'un Tibère, un Caligula, un Domitien, un Héliogabale, sur le plus haut trône de la terre, enivrés des jouissances du souverain pouvoir et des hommages de tant de nations asservies, réservassent aux délices de leurs festins, consacrassent à leurs plus douces voluptés, les tortures et l'agonie de vertueux citoyens romains, au milieu des bourreaux et des supplices? Quelle exécrable monstruosité dans un Néron, de faire ouvrir devant lui les flancs de sa propre mère, d'attenter, d'un œil avide et féroce, au sein même où il avait reçu la naissance! Et c'est à cause de cette possibilité de tout faire impunément qu'on voit un plus grand nombre de princes devenir fous et scélérats que les autres hommes.

Parlerai-je de ces horreurs dégoûtantes qu'une imagination pervertie osa essayer dans les plus saintes voluptés; sacriléges qui répugnent même aux bêtes (car le bouc sacré de Mendès, dit Plutarque, préférait ses chèvres aux dévotes égyptiennes)?

Non, la nature se refuse à tracer ce que ne saurait avouer le cœur humain. Tant de dépravations inouïes ou infâmes, dont la seule peinture étonne et épouvante dans ces romans d'une honteuse célébrité, étaient-elles réservées au seul être raisonnable parmi les animaux? Ceux-ci ne portent pas si loin que lui les plus révoltans délires ou les abominables folies, et du moins leur intelligence bornée, conservant chez eux une éternelle innocence, garantit les plaisirs naïfs de la nature. Aussi leurs femelles, et plus fécondes, et moins maladives dans la gestation, produisent moins d'êtres difformes ou monstrueux que notre espèce. Tant les excès, les abus de celle-ci altèrent les forces reproductrices, et corrompent la régularité de leurs fonctions!

Il est vrai, les peuples les plus civilisés du globe, les Européens, ne formant qu'une seule famille, se traitent de frères; mais c'est sur les champs de bataille, par les bouches fulminantes des canons; et nous devons espérer beaucoup de la sagesse de ces hautes têtes qui s'ombragent des plumes d'autruches, de dindons et des plus stupides oiseaux, avec la plus incurable vanité.

L'homme ne se rend pas seulement l'être le plus atroce et le plus odieux de la création, il a su ajouter le comble à son avilissement, et se dégrader par les plus lâches perfidies. Comment dévoiler les flétrissantes turpitudes, toutes les ignobles bassesses dans lesquelles il se vautre impudemment devant son semblable? De quelles infâmies ne s'est-il pas souillé, puisqu'il éleva des temples à tant de monstres et de tyrans qui furent la peste et l'exécration du genre humain? Qui de lui ou des bêtes les plus farouches encense le crime et persécute la vertu, se plonge dans la fange des scélératesses, rampe et s'humilie avec la plus méprisable abjection pour le moindre appât du gain? O homme! si la nature vous couronna maître du globe, ne déshonorez pas votre destinée pour ce peu de jours que vous avez à passer en ce monde; ne semez pas des souvenirs d'ignominie sur vos tombeaux; cessant d'être l'artisan de votre honte, et vous n'aurez point à rougir devant la dignité de votre condition sur la terre, en quelque rang que vous assigne la fortune! S'il est dans tout homme, que n'ont point flétri les vices de la société, un sentiment de noblesse originelle qui s'indigne de ce qui l'avilit; si nous sommes, ainsi que sur un glorieux théâtre, en cette vie, exposés aux regards du ciel et de l'univers, portons avec grandeur et courage notre destinée, vivons fiers et dignes, ainsi que nous a créés la nature. L'animal peut naître pour ramper en esclave, mais l'homme doit commander et vivre indépendant sur la terre. Quelle amère possession que celle des biens et des plaisirs du monde, lorsqu'elle est entachée d'un mépris univer-

sel, et de ce sceau ineffaçable du ridicule qui semble en illustrer encore davantage toute la turpitude!

Au contraire, la nature avait fait de l'homme un être de paix, en lui déniant toutes armes, en le créant nu, sans ces griffes, ces longues dents, ces cornes et ces boucliers qu'elle a distribués à tant d'animaux. Il sied bien au premier des êtres de se présenter comme pacificateur et législateur au milieu des tribus de toutes les créatures. Telle était notre primitive destination; notre empire était celui de la pensée et de l'industrie, tandis que l'art de ravager et de massacrer n'avait été naturellement l'apanage que des bêtes sanguinaires et carnassières. Exercer la guerre, abuser de la violence pour opprimer ou détruire nos semblables, n'est donc rien autre chose que nous ravaler au rang des tigres et des léopards dont on s'honore de porter les enseignes; c'est nous dénaturer si évidemment, que ces habitudes criminelles répugnent d'abord à tout être bien né; qu'il faut apprendre à surmonter le sentiment secret de nos entrailles, s'endurcir par des cruautés répétées; encore ne parvient-on presque jamais à détruire entièrement la sympathie, cette douce harmonie des ames qui retentit à l'unisson de toutes les souffrances comme de tous les plaisirs.

Nous retrouvons donc dans l'homme un fonds qui le rappelle à l'humanité, à la nature; et, si l'on voulait bien consulter le secret des cœurs, on observerait, avec Tacite, l'ame des plus grands scélérats bourrelée d'horribles remords qui les déchirent jusque dans les songes; car il ne faut pas penser que l'homme, livré à lui seul, erre sans guide moral sur la terre; que tous les goûts les plus dépravés lui soient donnés, ainsi que les poisons aux plantes, comme on l'a prétendu, par la nature : ils y naissent, mais comme les maladies; et de même qu'il n'y a qu'une santé pour le corps, il n'en est qu'une aussi pour l'ame : c'est l'équilibre du bon sens, du bon goût, le point milieu où se trouve le vrai, la vertu, avec le bonheur réel. Tel est ce sens moral ou ce dictateur interne qui nous fait discerner, deviner, par un instinct secret, le beau et le bon, lorsque nous le cherchons de bonne foi. Reconnu par Platon, ressenti par Cicéron et par tous les grands hommes de l'antiquité qui cultivèrent le plus leur intelligence, il fut observé dans nos temps modernes par divers philosophes, tels que Hume, Shaftesbury, Hutcheson, Robinet, etc. Il se perfectionne, ou plutôt il se dégage des erreurs, comme il peut se dépraver par de fausses opinions; mais c'est lui qui inspire le bon goût dans les lettres, les sciences et les beaux-arts. Sans lui, rien ne peut être parfait; il est, selon l'expression platonicienne, cet archetype du beau qui nous transporte d'enthousiasme à l'aspect d'une chose sublime, soit au théâtre, soit partout ailleurs.

- Que l'homme ne se dédaigne donc pas trop; car s'il tombe bien audessous de l'animal, il s'élève à une hauteur infinie audessus de lui. La nature semble même l'avoir organisé avec amour dans la plus parfaite harmonie, comme un être privilégié. Lui seul connaît la pudeur, cette première des graces; lui seul étant né tout nu, marche paré royalement sur la terre, et impose le respect à toutes les races vivantes. Le plus noble des êtres sait ajouter aussi des ornemens à la nature, et la femme, couronnée des fleurs du printemps, apparaît plus qu'une simple mortelle aux regards de toute la création. L'homme est né pour briller et jouir doublement sur la terre. Voyez ce quadrupède, cet oiseau, sans doute ils bondissent de joie dans l'heureuse saison de leurs amours; toutefois leur félicité se borne au corps, et dans l'ignorance du moral, ils ne goûtent que des affections brutes. Mais l'homme ajoute à ces plaisirs du corps, l'immense empire de l'imagination et du moral; si la bête est tout corps, l'homme est encore esprit, et l'élévation de son intelligence lui donne un avant-goût des délices de l'immortalité. Que nos murmures contre la nature deviennent donc injustes, puisqu'elle accroît si démesurément notre capacité pour le bonheur!

Toutefois, s'il ne sait pas en mesurer l'emploi, ce qui concourt le plus à dépraver l'homme est précisément cette surabondance de sensibilité qui lui fait une nécessité de la dépenser. Placez un individu au milieu de toutes les satisfactions imaginables du corps et de l'esprit, encore se fatiguera-t-il bientôt de tant de félicité, sans mélange de peine.

Le paradis, tel qu'on le décrit, ne serait pas supportable six mois de suite sans interruption avec nos sens bornés. Il est dans notre essence de se déplaire à soi-même par l'uniformité des mêmes impressions, je dis les plus délicieuses. On se forge des chagrins et des peines volontaires, non-seulement dans le feu et l'agitation du jeune âge, mais encore dans les longs ennuis de la vieillesse; volontiers gens boiteux haïssent le logis, dit-on; que d'autres ne sont bien qu'où ils ne sont pas! Qui est-ce qui vit renfermé dans soi? Notre ame trouve-t-elle rien qui remplisse entièrement ce vide effrayant et inassouvissable qu'elle conçoit en elle lorsqu'elle se regarde? D'où vient cette légèreté, cette inconséquence de caractère dans laquelle chacun aspire à s'étourdir au dehors? L'un voyage, l'autre chasse, l'autre joue, l'autre court au spectacle, au bal, l'autre se creuse la cervelle dans des recherches abstruses, heureux encore de se contenter à si peu de frais! Car il faut à d'autres des périls, la guerre, que dis-je? même des horreurs ou des crimes; n'en a-t-on pas vu quelques-uns mettre leur gloire à faire parade du scandale, de l'infamie même? Que Cynéas conseille le repos à

un fougueux Pyrrhus, ne serait-ce pas lui imposer le plus rude supplice, et l'emprisonner dans le tourment de la royauté, quand l'ennui insupportable sort du fond des plaisirs et les infecte de son venin, ainsi que dit Pascal.

Aussi l'homme est plus sujet aux passions et aux diverses habitudes que tous les autres animaux. Il est le seul capable du rire et du pleurer : les plus vives expressions se peignent sur sa physionomie. Tout annonce en lui un foyer ardent qui cherche à épancher sur tout ce qui l'entoure, sa chaleur, sa vie. Nous n'existons pas en nous comme la bête, mais dans ce qui nous touche au dehors. Un négociant en France peut se sentir assassiné à la Chine par un infidèle correspondant, et Alexandre dans les déserts d'Afrique, se sentait dédommagé par les louanges des Athéniens. Enfin l'opinion gouverne les rois mêmes, et en fait ses premiers esclaves.

Pense-t-on que les hommes, ainsi déchirés, en tout sens, par les passions, et tiraillés par tant de coutumes diverses, soient des sujets fixes pour la santé, comme pour leurs maladies, de même que le seraient de simples animaux? Les mouvemens vitaux, sans cesse tourmentés par les tempêtes du cœur; l'envie, les craintes, les jalousies, l'ambition, le dépit, les ressentimens concentrés, les mortifications et les chagrins que cent fois le courtisan éprouve dans le cours et les angoisses de sa fortune; ses servitudes continuelles, ses assiduités pénibles, ses dégoûts, ses rebuts, l'art de savoir s'ennuyer dans les antichambres, ne portent-ils pas les plus fâcheuses commotions dans toute l'économie? Et les hommes font presque tous, plus ou moins, le métier de courtisan, les uns à l'égard des autres, dans cet empilement social où nous vivons, et où chacun ménage servilement autrui, sous le nom de politesse, pour avoir droit à des ménagemens semblables.

La même cause qui rend notre espèce si sensible, si délicate, qui nous attribue une texture si impressionnable ou modifiable à tout ce qui nous touche, fait donc de l'homme un être toujours excessif, soit en bien, soit en mal. C'est encore par le même motif que notre espèce est plus exposée que toute autre aux variétés de figures, aux difformités les plus bizarres de structure, aux monstruosités, aux dégénérations, parce que l'organisation la plus compliquée du règne animal est nécessairement la plus susceptible de se détraquer. Considérez aussi combien l'homme est capable de se modifier par les habitudes les plus étranges!

Nous pouvons expliquer, par ce moyen, le paradoxe de Stahl, qui attribue le plus grand nombre de maux qu'éprouve l'homme, comparé aux brutes, à la *raison humaine*. C'est que celle-ci ne doit sa vaste étendue, ou tout son développement,

qu'à cette multiplicité de sensations, qu'à cet immense pouvoir de se modifier, dont la constitution humaine est douée. Ainsi les excès du luxe, un régime mou et délicat, les passions, les intérêts qui s'entre-heurtent dans notre cœur, pervertissent l'ordre régulier des volontés, déconcertent les périodes naturelles; ainsi tout est bientôt bouleversé et confondu dans notre économie par ces vicieuses accoutumances qui violentent le cours de la vie, tandis que l'animal suit, dans sa simplicité uniforme, les bonnes impulsions de son instinct naturel. Voyez cet homme fougueux, emporté, que la moindre contrariété impatiente, combien de spasmes dérangent le cours du sang, les sécrétions des humeurs! Que d'efforts désordonnés convulsent ses organes! Ainsi, sans règle, sans frein, nous nous lançons impétueusement dans la carrière du monde; ensuite, dans nos maladies, tout nous alarme, et principalement si nous étudions les moindres symptômes, nous égarons leur marche. Des médecins, par des drogues intempestives, ajoute Stahl, ne discernant ni le moment, ni l'opportunité, ni la convenance, viennent aussi bourreler sans nécessité notre organisme, et suscitent les révolutions les plus funestes à l'existence. De là suit encore une raison théologique, poursuit ce grand médecin; depuis que l'homme a mangé le fruit de l'arbre de la science, ou depuis sa chute, effet de la culture de son intelligence qui lui a fait connaître le mal, la raison humaine s'est pervertie, et, comme dit l'Ecriture, *la mort est entrée dans le monde par le péché*, ou par les coupables concupiscences. Il en résulte donc qu'il faut vivre en bête pour se bien porter, et pour devenir sage et bon, puisque l'esprit a tout gâté.

§. VII. *Des destinées du genre humain sur la terre, et de la fin pour laquelle il existe dans la nature.* L'homme, ainsi que les animaux et les plantes, se perpétue; mais ces êtres ont-ils éternellement subsisté, sans commencement, ou, ce qui paraît plus vraisemblable, ont-ils eu une origine par création ou par développement quelconque? Il faut nécessairement accepter l'un ou l'autre sentiment, à quelque époque d'ailleurs qu'on remonte par la pensée.

Qu'importe, dira-t-on, une pareille question, insoluble peut-être par le seul secours de la raison? Mais elle n'est rien moins qu'inutile pour les grands intérêts du genre humain. Comment s'instruira-t-il de ses devoirs, si ce n'est dans l'exemple du passé? Comment jugera-t-il sainement du sort que lui prépare l'avenir, et des fortunes diverses qui l'attendent, s'il ne regarde pas dans ce miroir des souvenirs que lui présente son antique histoire sur la terre, et pour ainsi dire ce long voyage à travers tant de siècles et de révolutions? D'ailleurs, que de motifs pour entr'ouvrir ces voiles mystérieux qui nous dé-

robent le berceau de notre enfance, qui nous cèlent les temps de cette jeunesse du monde, pendant laquelle peut-être nos aïeux vécurent plus grands, plus robustes, plus puissans en facultés que ces avortons dégénérés de leur race actuelle? Telle fut du moins l'opinion que nous ont transmise nos ancêtres. Ou tout au contraire, si l'espèce humaine s'élève dans la carrière de la perfection, comme l'annonce l'état de plusieurs sociétés modernes, ne serait-il pas bien important d'étudier cette glorieuse marche pour seconder les causes qui lui communiquent cette impulsion?

Si, avant d'ouvrir les annales de notre histoire, nous considérons les monumens encore subsistans, les restes ensevelis des générations humaines, il sera difficile d'en trouver, soit d'une haute antiquité, soit avec de profondes modifications. Ces momies humaines des catacombes de l'Egypte, ainsi que les tombeaux qui les recèlent, n'offrent pas dans leur hauteur, dans la forme des ossemens, de différence notable avec les hommes actuels, après quarante siècles, ou plus, de durée. Les ibis, les chats, les singes, les chiens, les crocodiles, les bœufs et d'autres animaux conservés dans les hypogées par ces mêmes Egyptiens, ne diffèrent également ni en espèce ni en taille, des mêmes genres d'animaux actuels. Que les poëtes, que d'anciens historiens, autres romanciers, dépeignent les premiers humains tels que des colosses, vieillissant à peine après plusieurs siècles, et capables, dans leurs combats, de soulever des rochers comme les Titans, ces images fortes, destinées à frapper l'esprit des peuples encore dans l'enfance de la civilisation, n'offrent rien d'authentique à la raison.

Les recherches modernes qui ont fait découvrir tant d'espèces perdues d'animaux; ces restes enfouis de tant de coquillages, de débris de végétaux, nous présentent bien les médailles contemporaines d'un monde antique, d'un cimetière immense sur lequel dansent aujourd'hui tant d'êtres destinés à s'y engloutir bientôt; mais l'homme n'y a point laissé de traces de ses tombeaux. Peut-être n'existait-il point encore, ou s'est-il soustrait aux catastrophes, à ces vastes inondations qui purent atteindre des animaux moins industrieux et moins prévoyans. Les seuls faits bien remarquables, cités à ce sujet, sont d'abord *l'homme fossile témoin du déluge* décrit par Scheuchzer (*homo diluvii testis et Θεωσκόπος*, *Philos. trans.*, 1726.), et trouvé entre des schistes calcaires à OEningen, dans le duché de Bade; mais Jean Gessner, en reconnaissant que ce fossile n'avait point les formes humaines, y crut au contraire découvrir celles d'un poisson (le mal, *silurus glanis*). M. Cuvier, plus récemment, a jugé par la comparaison des os avec d'autres squelettes, que ce fossile appartenait plutôt à une grande espèce de salamandre

ou de *protée* analogue à la *sirène* et à l'*axolotl* des naturalistes. Un témoignage plus assuré est celui des véritables ossemens humains découverts dans l'un des parages de la Guadeloupe en 1813, et connus sous le nom de *galibi*. Ces squelettes, dont l'un fut apporté à Londres, figuré et décrit par M. Ch. Kœnig, se trouvent dans une pierre calcaire, d'un grain poreux, assez dur, avec des fragmens de madrépores et de coquillages des genres *helix* et *turbo*. Ces ossemens ont offert à l'analyse chimique de M. Davy encore presque toute la gélatine qui leur est naturelle; la formation, ce semble moderne, de la roche calcaire qui les entoure, et qui reste submergée sous la haute mer, le voisinage enfin des volcans de ces îles Antilles, lequel influe sur la stratification et le mode d'accumulation de ces terrains coquilliers; tout annonce que ces anthropolithes appartiennent à une date récente.

La principale raison sur laquelle on s'appuie pour établir la nouveauté du genre humain sur le globe, est la faible antiquité de toute la civilisation connue et les progrès peu avancés encore des sciences et des arts, si l'on considère le faîte élevé auquel ils peuvent prétendre, et l'état d'ignorance profonde dans lequel croupissent les trois quarts du genre humain. Qu'étaient d'abord, dans le nouveau continent, les empires les plus policés des Yncas au Pérou, des Toltèques, au Méxique, malgré les magnifiques descriptions qu'en ont tracées les historiens espagnols avec leur exagération accoutumée? A peine quatre siècles auparavant, Manco-Capac avait donné ses lois aux Yncas, et ce peuple ne connaissait encore qu'une écriture hiéroglyphique, imparfaite, ne savait compter qu'avec ses *quipos* ou nœuds, immolait encore à ses dieux des victimes humaines; nul grand monument, excepté quelques tombeaux, n'attestait chez eux une civilisation un peu reculée. Les Toltèques, plus récens encore, ne faisaient guère remonter leur établissement au-delà d'un siècle avant que les conquérans espagnols détruisissent l'empire de Montezuma. Lorsqu'on voit d'ailleurs les Cortez, Pizarre, Almagro, à la tête d'une poignée d'aventuriers, dompter d'immenses empires, il est impossible de croire ceux-ci bien peuplés et bien puissans. Les recherches de M. Humboldt n'ont point reculé les époques de l'établissement de ces Américains, et le défaut d'histoire ou de tradition n'est un titre d'ancienneté qu'aux yeux de nouveaux ennoblis.

L'état actuel du continent de la Nouvelle-Hollande annoncerait-il une haute antiquité dans sa population, puisque à peine des tribus sauvages, rares, affamées, sans industrie, sans culture, errent sur d'immenses rivages, dans le même état de stupidité et d'imperfection sociale qu'on pourrait supposer aux premiers habitans du globe?

Qu'était l'Europe boréale, avant que les Romains pénétrassent le fer à la main dans les forêts de la Germanie, s'avançassent sur le Danube et l'Elbe jusqu'aux Sarmates et aux Daces ? Pense-t-on que le tour de la Baltique et la Chersonèse cimbrique fussent peuplés longtemps avant Odin ? Arngrim Jonas ne dit-il pas quand l'Islande reçut ses habitans ? Que Rudbeck et d'autres savans du nord placent le paradis terrestre et le berceau du genre humain au milieu des rochers runiques de la froide Scandinavie ; l'on peut sourire à cette illusion patriotique ; mais il faut d'autres titres à la raison.

Il n'est rien de certain à l'égard de l'Afrique intérieure ; les peuplades nègres de ses côtes croupissent encore aujourd'hui dans le même état d'imperfection où les trouva l'amiral carthaginois Hannon, dans son périple ou voyage, plus de deux siècles avant notre ère.

Mais les traditions les plus antiques du genre humain nous sont parvenues de l'Orient, de la Chaldée, de l'Inde ou de l'Asie méridionale, et de la Chine ; ce sont, en effet, les contrées les plus heureuses et les plus fertiles où l'on s'est plu à trouver le berceau de notre espèce, et où elle semble destinée à subsister avec le moins de peine, pour sa nourriture, ses abris et la satisfaction de ses besoins naturels.

Cependant, combien d'obscurités et de fables environnent les premiers âges auxquels ces peuples remontent ? Faut-il admettre toutes les incarnations de Vischnou et les longues périodes que ce dieu a mises entre elles, selon les brahmes du Malabar (*Voyez* Legentil, *Voyag.*, t. 1 ; Sonnerat, *Indes orient.*, t. 1, etc.). Le *Surya-Siddhanta* est un traité d'astronomie que les Indiens disent leur avoir été révélé, il y a plus de deux millions d'années (Bentley, *Mem. from Calcutta*, tom. VI, p. 537 ; et *ib.*, tom. IX, p. 195) ; mais ne peut-il pas plutôt se faire que ces tables astronomiques indiennes aient été calculées en rétrogradant, comme le dit M. Laplace (*Exposit. du syst. du monde*, p. 330.) ; car Bentley ne leur accorde qu'environ sept cent cinquante ans d'antiquité. Nous devrons également réduire les fameux saros ou cycles des Babyloniens et des Chaldéens, qui faisaient remonter leurs calculs à quatre cent soixante dix mille ans avant qu'Alexandre partît de Pella (ou 334 ans devant J.-C.) pour la conquête du monde (*Voyez* Cicero, *De divinat.*, l. 1, n°. 19 ; et le Mém. de Guignes, sur les saros des Babyloniens, *Mém. acad. inscript.*, t. XLVII). Le Chaldéen Bérose attribue la durée de douze révolutions du zodiaque sur lui-même pour l'âge de la terre, ou quatre cent trente-deux mille ans ; l'Egyptien Manéthon se borne à lui donner une de ces révolutions de trente-six mille ans, selon l'estimation de son temps ; mais le savant De Guignes a montré que tous ces cycles devaient être réduits, soit en jours, soit

en mois ; ainsi ces quatre cent trente-deux mille ans, formant une journée de Brahma, du dieu suprême, reviennent à douze cents années de trois cent soixante jours chacune, ou à cent vingt sares, chacun de dix ans, lesquels s'écoulèrent depuis Bélus (le Jupiter des Grecs), jusqu'à Xisuthrus (analogue à Noë chez les juifs), à l'époque du déluge. Les cent cinquante mille ans, desquels on conservait les histoires à Babylone, suivant le même Bérose, reviennent à quatre cent seize ans; on doit opérer les mêmes réductions sur les deux cent soixante-dix mille ans des Assyriens, dont parle Jamblique (*in Timæo* Plat.), etc. A l'égard des trente-une dynasties des rois d'Egypte, avant Alexandre, supputées par Manéthon, et les onze mille trois cent quarante années, qu'au rapport d'Hérodote (l. 2, c. 142) les Egyptiens comptaient depuis le roi Ménès jusqu'à Séthon, elles doivent être réparties entre plusieurs princes contemporains qui régnèrent ensemble dans le même pays, comme le remarquent Gatterer et Marsham. D'ailleurs, la chronique de Syncelle, publiée 272 ans avant J.-C., n'attribue que trois mille cinq cent cinquante-cinq ans de durée à l'antique monarchie égyptienne (Manéthon, dans le Syncelle, p. 52).

Quand nous admettrions que le philosophe Callisthène ait trouvé des observations astronomiques chaldéennes de dix-neuf cents ans, sculptées à Babylone, sur les briques de la tour de Bélus; qu'il ait envoyé à Aristote des observations de quatre mille ans, au rapport de Simplicius, toujours est-il assuré que Sémiramis et Ninus ne remontaient guère au-delà de quarante-deux siècles avant Justin et Velleius Paterculus. Macrobe (*Somn. Scipion.*, art. XXI) ne cite des observations d'éclipses en Egypte, que de deux mille deux cents ans avant Alexandre.

S'il existe donc une plus haute antiquité, ce que nous sommes loin de nier, il faut convenir que le genre humain n'en a point fidèlement conservé les titres, et qu'ainsi l'écriture, soit hiéroglyphique, soit symbolique, ou les autres moyens de transmission des souvenirs historiques (différens des traditions orales, trop susceptibles de s'oublier ou de s'altérer) ne se justifient pas d'être une invention peu reculée. Combien de siècles écoulés pendant que les premiers humains vécurent sauvages et presque à l'état des bêtes brutes? dira-t-on. Par combien de progrès insensibles fallut-il se rapprocher en corps de nation, apprendre à parler, établir quelques lois fixes pour garantir les propriétés? Et encore, si comme parmi les peuplades nègres, le besoin de se réunir en nation n'existe pas; si la fertile nature offre sans peine l'aliment et l'abri sous le même palmier, les siècles éternels peuvent rouler; les individus périssent et renaissent comme l'herbe des champs, sans

laisser autre chose que leurs ossemens sur la terre, comme les giraffes et les éléphans; où plonger alors dans l'abîme des âges?

Toutefois, d'autres motifs nous peuvent déterminer à ne pas trop éloigner l'origine du genre humain de l'époque des temps historiques connus. En effet, une grande conformité de doctrine entre les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens et les Chinois, une immense communauté des nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe (on pourrait même ajouter aussi de l'Amérique), s'accorde à annoncer les catastrophes d'un déluge, ou d'inondations sur la terre. Les philosophes, comme les peuples, ont transmis la mémoire de ces grands événemens dont le globe conserve encore d'irrécusables témoignages. Les traditions des Grecs comptent à peu près cinquante-deux générations depuis notre ère, en reculant jusqu'à Uranus, et la chronique des marbres de Paros, à dater de 264 ans avant J.-C., conduit à 1640 ans, époque de Deucalion (Euhémère, dans Diod. Sic.; *Bibl.*, l. VI; et Eusèbe, *Præp. evang.*, l. II, c. 2). De même, les Chinois, à partir de notre ère, remontent, pendant soixante-trois générations, à *Yao*, sous lequel était arrivé pareillement un déluge, dont les eaux submergeaient les montagnes (*Chou-King*, liv. I, c. I, n°. 6; De Guignes, *Hist. des Huns*, tom. I, p. 7; et le P. Amiot, *Mém.*, t. I, p. 159). Ces époques paraissent coïncider avec celles admises par les Hindoux, environ cinq mille ans avant le temps actuel. *Voyez* Legentil, *Voyag. Ind.*, t. I, p. 235; Bentley, Mém. dans les *Asiatic research.*, t. IX, p. 222; et William Jones, *Mém. de Calcutta*, trad. fr., t. I, p. 170, etc.

Or, une pareille opinion que le monde avait subi un ou plusieurs déluges, et devait être renouvelé de même par des embrasemens (*ecpyrose* des stoïciens), se retrouve chez les Indiens et les orientaux, qui osent même en assigner les époques dans leurs grandes années (La Nauze, *Mém. Ac. Inscrip.*, t. XXIII, p. 82). Ces révolutions, suivant les uns, doivent être alternatives; d'autres n'admettent que des déluges, et d'autres que des incendies (Bérose, les Indiens, les Assyriens, les Etruriens. *Voyez* Sénèque, *Quæst. nat.*, l. III, c. 29). Quand toutes les planètes se rencontreront en ligne droite au tropique du cancer, la conflagration universelle aura lieu; ce sera un déluge quand la même conjonction de ces astres aura lieu au tropique du capricorne. (Censorinus, *Die nat.*, ch. XVIII, p. 98, attribue aussi ce sentiment à Aristote.) La grande année des mages de Perse fixait la durée du monde à 12,000 ans, comme les Babyloniens, les Indiens et même les Chinois, ce qui fait mille ans pour chaque signe du zodiaque. *Voyez* le Boundehesch, dans le *Zend-Avesta*, tom. II, p. 420 et 352, d'après Anquetil.

Que l'on admette ou non l'époque assignée par divers peu-

ples à un déluge, du moins ceux-ci se rapportent assez sur les dates de ce grand événement du globe. Bérose le place avant Bélus, père de Ninus (Georg. le Syncelle, *Chronogr.*, p. 58; Josephe, *Antiq. jud.*, l. I, c. 3; Eusèbe, *Præp. evangel.*, l. IX, c. 4). Il est vrai que ces opinions de l'Orient, conformes au récit de Moïse, peuvent émaner de la même source. Cependant elles existent aussi dans l'Inde (Paterson, *Chronol. des rois de Magadha*, *Mém. Calcutta*, t. IX, p. 86) et dans la Chine, d'après le chou-king. Les *Vedahs*, ou livres sacrés des Hindous, égalent la durée de ceux des Hébreux; ils ont plus de 3,200 ans (Colebrooke, *Mém. Calcutta*, tom. VIII, p. 493); et le Sépher, ou le Pentateuque de Moïse, qui n'a pas moins d'antiquité (Eichhorn, *Introd. à l'ancien test.*, Leipzig, 1803), s'accordent à peu près sur le nombre des siècles écoulés depuis cette catastrophe.

Le berceau du genre humain paraît donc n'avoir pas une antiquité infinie dans la nuit des temps; mais notre espèce existait-elle avant ces révolutions diluviennes? L'espèce humaine recommencerait-elle aujourd'hui une nouvelle carrière de civilisation? Des époques de ravages, comme de renaissances, seraient-elles assignées dans les desseins d'une éternelle providence? Serions-nous encore des enfans, comme l'étaient les Grecs, lorsque Solon apprenait d'un prêtre égyptien la submersion de l'Atlantide (Platon, *In Critiâ*)?

Si, d'ailleurs, les brutes naquirent avant l'homme, ce que confirmeraient ces débris d'animaux existant, sans squelettes humains de la même époque, et ce qui serait conforme au texte de la Genèse, l'homme blanc, le plus perfectionnable, devrait être né postérieurement au nègre, et celui-ci aux singes, aux orangs-outangs. Beaucoup de faits annoncent que la nature suit une gradation de perfectionnement, et qu'elle arrive au type le plus achevé par des nuances, comme elle parvient au faîte de la vie et accomplit les individus successivement. Sommes-nous au dernier terme où la race humaine est capable de s'élancer, ou doit-elle décliner un jour?

Ce serait ici le lieu d'entrer dans une nouvelle carrière de recherches, non moins importantes, non moins fécondes en vues que celles relatives à notre histoire naturelle et médicale; mais elles appartiennent à une autre branche de la philosophie générale, aux études morales et politiques. Nous ne devons présenter ici que les principaux fondemens de notre organisation, sur lesquels s'appuient ces études. Des méditations approfondies nous montreront que, quelle que soit la flexibilité de notre économie, l'on ne pourra jamais faire de l'homme tout ce que l'on voudra, en tout temps, ni en tout lieu, comme l'ont pensé divers philosophes, qui supposent, avec Condorcet, etc.,

que l'homme est perfectible presque à l'infini. Il est bien manifeste que n'ayant qu'une existence bornée, une puissance corporelle et intellectuelle renfermée entre certaines limites, nous ne devons pas prétendre à l'infini. De plus, notre force physique ou morale, employée soit en un sens, soit en un ou plusieurs organes, diminue à proportion dans les autres, et, par exemple, on ne saurait porter très-loin la faculté intellectuelle, sans affaiblir relativement les fonctions de nutrition, de génération, etc. Enfin, quelque haut qu'un homme puisse s'élancer dans l'ordre intellectuel, l'individu qui lui succède ne commence pas immédiatement au degré où le premier s'est arrêté; mais, naissant tous dans une commune ignorance, il nous faut donc toujours recommencer la même chose, et partir de l'A, B, C.

A la vérité, tout ce qu'ont produit les anciens, tous les travaux des générations précédentes, ne sont point perdus pour la postérité; si nous nous élevons, comme on l'a dit, sur les épaules les uns des autres, et si nous pouvons alors porter notre vue plus loin, à mesure que nous montons davantage, il faut convenir que trop souvent, de ce sommet des sciences et de la civilisation, les nations les plus éclairées se sont vues précipitées dans les obscures fondrières de la barbarie. Lorsque la philosophie grecque se fut élancée si haut, lorsqu'on devait espérer de la voir s'accroître plus que jamais dans de nombreuses écoles (surtout à celles d'Alexandrie, où tous les moyens de cultiver les sciences et les lettres étaient prodigués par les Ptolomées), elle déclina, tout au contraire, comme un arbre vieilli et desséché qui ne porte plus de fruits. En effet, le pyrrhonisme vint saper, par la base, tout l'édifice de la raison humaine; les platoniciens de l'école de Porphyre, de Plotin, de Jamblique, s'égarèrent dans une sorte d'illuminisme; les ecclectiques, choisissant dans toutes les sectes dogmatiques, les combattaient, les détruisaient bientôt les unes par les autres; il se forma un tel chaos de discussions, dans lequel il devint impossible de retrouver le vrai, que chacun ne chercha plus qu'à faire briller son esprit, et à réduire son adversaire au silence par des argumens captieux. L'ignorance devenait préférable à un si mauvais emploi de la science.

D'ailleurs, les nations ne demeurent point dans un perpétuel état de prospérité ou de civilisation; il s'élève, par les révolutions et les conquêtes, des bouleversemens imprévus, inévitables, qui ramènent la barbarie. Les empires les plus permanens dans leur constitution, ceux qui subsistent malgré les envahissemens, tels que la Chine, ont probablement établi, comme moyen de stabilité, l'éternelle imperfection des sciences et des arts, s'il est vrai que ceux-ci ne puissent parvenir à leur plus haut pé-

riode d'éclat et de vigueur, sans quelque grande révolution dans les esprits. L'uniformité des coutumes anciennes, si propre à faire longuement vieillir un peuple dans l'enfance, s'oppose nécessairement à la perfection, et peut-être que celle-ci, semblable à la maturité dans les fruits, est suivie de la mort, ou d'une décomposition spontanée.

Portons nos regards sur tout le globe et dans tous les temps dont les annales du genre humain nous ont transmis le souvenir. Que sont devenues ces brillantes époques des empires les plus florissans de l'Asie, de l'Inde, de l'Orient, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, des Arabes au moyen âge? Par quels retours inouïs d'infortunes et de barbaries ont été compensées ces périodes de splendeur, où l'on voyait rayonner du plus vif éclat toutes les lumières des sciences, des arts et de la civilisation? Les débris de Babylone et de Persépolis, ces antiques pyramides, debout encore après quarante siècles de révolutions et de fureurs autour d'elles, n'attestent-ils pas la gloire de ces vieux âges de notre espèce? Cependant, on voit de temps en temps d'autres nations s'élever, fleurir sous le soleil et sur le grand arbre du genre humain, tandis que d'autres vieillissent fanées par les ans, ou atteintes d'une langueur secrète qui ne décèle que trop les tristes levains qui les corrompent.

Or, en considérant ces faits, le genre humain, malgré toute sa raison et les hautes prérogatives que lui a départies la nature, ne tourne-t-il pas dans un long cercle d'erreurs comme de vérités, en rebâtissant toujours un nouvel édifice, tandis que le temps en sape les fondemens et en prépare l'écroulement? Ces fourmilières humaines, que nous appelons des nations, vues de haut par une intelligence élevée et qui vivrait de longs âges, ne lui paraîtraient guère supérieures à ces noirs bataillons de fourmis qui s'agitent dans la poussière de nos campagnes, ou se disputent avec acharnement quelques fétus de paille; elles se glorifient un jour de leurs brillantes conquêtes; elles exhaussent les dômes de leur cité républicaine; elles distribuent les compartimens intérieurs de leurs palais; mais le voyageur disperse d'un coup de pied toutes ces merveilles de leur industrie, et perd en un instant le fruit de tant de pénibles labeurs. L'hiver arrive; il moissonne les innombrables citoyens de ces petits empires, et un jour quelques nouveaux insectes, échappés à tant de désastres, reparaîtront sur les ruines de cette autre Carthage pour renouveler les vicissitudes de leurs destinées.

Voilà l'homme réduit à ses proportions véritables, dans la nature et en présence du temps. Sans doute il lui fut départi un rayon d'intelligence et de génie, mais sa puissance est bornée, mais il faut d'heureuses circonstances pour qu'il jouis-

de toute sa splendeur. Puis nous mourons; des barbares succèdent; ils dévorent les moissons d'un autre agriculteur, et la face de la terre renouvelée recommence un nouveau tour dans le grand orbe de l'éternité. Était-ce la peine de naître, de se consumer de tant de travaux? N'importe; parcourons honorablement notre carrière; c'est accomplir les hautes volontés du grand Être qui nous attribua, sous ses propres regards, en quelque sorte, le plus auguste des ministères, et qui nous plaça en spectacle au faîte le plus éclatant de toutes les créatures.

Quelle que soit cette marche des sociétés humaines, notre espèce n'en est pas moins nécessairement née pour la vie civilisée plus ou moins; l'homme est un animal politique ζῶον πολιτικον, comme nous l'avons déduit (partie 1ère, §. III de cet ouvrage), d'après notre conformation et nos besoins. La nature établit d'ailleurs diverses sociétés parmi les animaux, outre les républiques des abeilles, des fourmis, des termites, des guêpes, etc.; telles sont celles des castors, et les constructions des ondatras. La plupart des races herbivores ou frugivores, monogames et polygames, les cerfs, les sangliers, vivent attroupés en hardes, soit pour leur propre sûreté, ou même l'agrément de la société, soit pour l'utilité de leurs petits, soit pour des travaux communs, comme les oiseaux troupiales, carouges et anis, qui couvent en communauté, ou comme les phoques qui conduisent leurs femelles et leurs familles dans des îles désertes. Enfin, tous les oiseaux voyageurs et les poissons émigrans chaque année, forment des peuplades dans lesquelles les mâles les plus robustes ouvrent la marche, et sont les chefs naturels de ces tribus nomades. N'est-ce pas encore la faculté de chanter ou de jaser qui rassemble ces multitudes d'oiseaux sylvains, passereaux et chanteurs dans nos bocages, et les nombreuses bandes de perroquets sur les palmiers de la zône torride; de même que notre faculté de parler est le principal lien de la sociabilité humaine? De plus, les animaux qui ressemblent davantage à l'homme, les singes, ne vivent jamais qu'attroupés. Les nègres et Hottentots les plus sauvages forment des bourgades, des kraals. Rien n'est donc moins fondé que l'opinion des philosophes qui refusent à l'homme la disposition naturelle à la sociabilité, et qui le supposent plutôt ennemi de sa propre espèce, comme le sont les araignées, les tigres ou d'autres carnivores féroces, par rivalité de besoins, de nourriture. Mais il paraît, d'après l'expérience, que quelque détestable gouvernement qui pèse sur notre espèce, tel que le plus atroce despotisme du miramolin de Maroc, par exemple, la société ne se dissout point absolument, bien qu'elle tombe dans la barbarie.

Une nouvelle preuve que l'homme est combiné pour la so-

ciété, ce sont les talens divers que départit la nature à plusieurs individus. Une abeille n'est pas plus habile que l'autre; toutes naissent avec un instinct unique, également propres à la fabrication de leurs rayons de miel. Il y a beaucoup d'hommes qui naissent au contraire avec une propension déterminée, ou des instincts, un talent propres à telle ou telle fonction, dès la plus tendre enfance. La nature, par exemple, rend uniquement tel homme poëte, tel autre guerrier, tel autre mécanicien, et l'on voit des enfans préluder déjà de leurs petites mains à leur destinée, avec une ardeur incompréhensible, sans qu'on leur en inspire le goût, et très-souvent contre le vœu de leurs parens. Qui ne voit, dans ces appropriations natives et forcées, des matériaux tout taillés d'avance pour l'édifice social? Si nous devions rester sauvages, selon l'ordre naturel, à quoi bon naîtrait-il des hommes d'un génie industrieux, parmi les barbares mêmes, pour les rassembler dans des cités, comme le firent Orphée, Amphion, Anacharsis? L'animal n'a qu'une forme morale unique, parce que sa conduite est tracée par la nature pour la vie sauvage; l'homme a des instincts multiples, parce qu'il est destiné à se créer un état et un genre de vie dans la société.

L'histoire naturelle est la seule science qui nous puisse offrir des instrumens sûrs pour creuser ainsi les vérités les plus importantes à la société humaine. Cette science s'appuie d'ailleurs, avec la physiologie, sur l'étude de notre organisation, pour montrer la futilité des hypothèses sur lesquelles on a souvent élevé tant de chancelans échafaudages.

En effet, l'homme est-il le maître de la nature, mais plutôt n'en est-il pas le premier esclave? Loin qu'elle devienne pour nous une servante multiple, comme le prétendait Aristote (Πολλαχῆ ἡ φύσις ἀνθρώπων δούλη; *L.* 1. *De div. philos.*), il y a bien plus d'apparence que nous sommes créés au contraire, par rapport au grand tout, comme les rois le sont évidemment à l'égard de leurs sujets. C'est notre situation au sommet de l'échelle des êtres organisés qui nous fait supposer être le but, ou le centre auquel tout aboutit; la même illusion peut avoir lieu du haut des trônes, comme nous nous figurons que le soleil et tous les astres circulent autour de notre mince sphère. Un petit rouage d'une horloge se voyant une pièce nécessaire dans le jeu de la machine, pourrait, en ne considérant que lui seul, se croire également le pivot essentiel sur qui tout roule.

Mais il est bien important de saisir nos vrais rapports dans l'univers, car rien ne peut nous causer une infortune plus réelle que l'entêtement d'un ridicule orgueil à vouloir nous soustraire aux lois de la nature. Alors, aspirant à nous exalter au-delà de notre sphère de mortalité, nous tentons de vains

efforts qui nous accablent ; combien alors les égaremens de nos vanités nous dépravent et nous font bientôt payer rudement la peine de nos folies ! Pourquoi l'homme, le seul parmi les animaux, pense-t-il avoir obtenu en partage plus de maux que de biens dans la vie ? S'il en fallait croire, à cet égard, les calculs de Maupertuis, pour prouver le mauvais marché qu'on fait en naissant, il y aurait certainement du bénéfice à se pendre. Or, la nature n'a pas dû maltraiter à ce point la plus noble de ses créatures, puisque d'autres philosophes, tels que Cardan, présument même que les moucherons, et jusqu'aux plus viles espèces, peuvent être heureuses, et puisqu'on ne voit aucune bête se suicider comme l'homme.

Il y a donc grande apparence que les maux de l'humanité naissent plus de nous-mêmes que de la nature qui nous avait prodigué tout le nécessaire pour bien vivre sur la terre. Mais, dira-t-on, si l'homme devient dépravé et méchant, s'il ruine sa propre espèce, n'est-ce pas la nature qui lui en fournit tous les moyens ? N'aurait-elle pas placé la malignité dans son cœur, comme le venin sous la dent des vipères, comme le poison dans la mancenille et dans l'arsenic pour des fins inconnues ? Les maladies, les pestes, tant d'autres élémens de destruction ne résultent-ils point de notre organisation, comme la nécessité inévitable des querelles et des guerres ? n'est-elle point un résultat forcé d'équilibre entre les nations ou les individus, de même que les tempêtes ramènent un nouvel ordre entre les élémens ? Après tout, ces questions ne se rattachent-elles pas au grand problème sur l'origine du mal physique et moral dans notre univers ?

Sans prétendre nous enfoncer dans un sujet étranger à cet ouvrage, et dénouer une difficulté presque inexplicable dans une foule de systèmes imaginés pour la résoudre, nous pourrions avouer que les fils de ce nœud sont trop élevés audessus de la portée humaine, et que nous ne tenons pas tous les principes ou toutes les causes de notre création. Si, comme le disait Parménide, l'*amour* et la *haine*, ou l'attraction et la répulsion sont les fondemens de cet univers ; s'il se compose de générations et subsiste de destructions ; que l'homme se soumette donc à sa destinée, et il la voit évidemment supérieure à celle des brutes ; qu'il ne murmure point d'être immolé, pour que d'autres remplissent à leur tour les fonctions auxquelles les appelle le cours inévitable des choses! toutefois il est à croire que la nature nous avait présentés sur le théâtre de la vie, non point afin d'y déployer nos fureurs et nos attentats, mais pour nous ennoblir par l'exercice des vertus, au milieu de toutes les traverses et de tous les dangers. L'homme seul, entre toutes les créatures, connaît et admire la vertu ; les scélérats même lui

rendent hommage dans leur cœur, puisqu'on a vu des tyrans verser des larmes à des spectacles tragiques. L'homme surtout est sensible au charme ravissant des beaux-arts, à tout ce qui rehausse sa pensée, et le transporte d'un saint enthousiasme. Quelle plus noble prérogative nous pouvait attribuer la nature pour honorer et enchanter notre existence! Non, sans doute, l'Auteur de notre vie n'a point combiné d'avance notre infortune par une prévoyance infernale, il est criminel de le supposer; c'est nous qui renfermons des tempêtes dans nos cœurs, qui nous apprenons à aiguiser les poignards ou pétrir le salpêtre. Ce sont nos détestables louanges qui allument la rage dévastatrice des conquérans; ce sont les adulateurs qui appesantissent les horribles chaînes du despotisme; et toutes les fois, comme dans tous les lieux où les faveurs de la fortune pleuvront sur des castes privilégiées, où les lois ne protégeront que les satrapes, les nababs, etc., de pauvres *pariahs*, des serfs attachés à la glèbe, des ilotes, des *fellahs* misérables, arroseront de leurs sueurs, engraisseront de leur sang les campagnes au profit des tyrans outrageux qui dévorent les fruits de ces travaux.

La nature nous avait toutefois formés libres et fiers; elle nous avait rendus tous égaux à la naissance comme à la mort. C'est entre ces deux limites que se répandent tous les maux sortis de la boîte de Pandore. Cependant, quoique de longues habitudes puissent apprendre des individus à se complaire dans leurs chaînes, quoique des races abâtardies par un constant esclavage naissent peut-être, comme le pensait Aristote, esclaves désormais par nature; le noble sentiment de la liberté ressuscite sans cesse au fond de tous les cœurs; c'est l'élément de toute générosité, de toute vertu, de tout génie, et par conséquent c'est le bien imprescriptible de la première créature, reine de toutes les autres.

> Le même jour qui met un homme libre aux fers,
> Lui ravit la moitié de sa vertu première.

> *Ημίσυ γάρ τ' αρετῆς αποαινυται ευρυοπα Ζεὺς*
> *Ανέρος ουντ' αν μιν κατὰ δύλιον ἦμαρ ἕλησιν.*
>
> HOMER., *Odyss.*, l. XVII, v. 322-323.

Il nous reste une réflexion à présenter. Quiconque contemplera le genre humain sur toute la terre, verra qu'il ne peut être créé uniquement par rapport à lui-même, ou pour son seul bonheur. Sans prétendre évaluer avec exactitude le nombre total des hommes vivans sur le globe (nombre nécessairement variable, suivant les années de disette ou d'abondance, les époques de paix ou de guerres, les maladies contagieuses, les inondations et d'autres grandes révolutions), que l'on accorde à l'Europe cent

soixante millions d'habitans ; l'Afrique en peut avoir, dit-on, quatre-vingt millions ou plus ; l'Amérique avec ses îles, environ autant ; on en a passé jusqu'à cinq cent quatre-vingt millions à l'Asie avec les terres Australes, et l'on suppose que la Chine en présente le cinquième pour sa part ; ce qui fait à peu près neuf cent millions d'êtres humains ! Voilà plus de soixante-dix mille individus qui, dans une chance commune, naissent, et tout autant qui meurent chaque jour ! Chaque minute voit au-delà de cent morts et naissances ; ainsi s'écoulent sans cesse les flots de la vie ! et quel mélange d'individus blancs, jaunes, rouges, noirs ou enfumés et olivâtres ! Combien de barbares féroces, et peu d'hommes civilisés ! Combien de pauvres, de malheureux, et peu de riches, d'heureux ! Combien de méchans, d'ignorans, peu de bons, de savans ! Les uns adorant des magots, des serpens ; ceux-ci sculptant des dieux de bois, ceux-là adressant leurs hommages, soit aux astres, soit à des divinités imaginaires ; tel suivant Mahomet, tel le grand Lama ; et prêt à égorger son voisin qui refuse d'y croire ! Chacun d'eux se forgeant des lois, des coutumes ; les uns se croyant maîtres, les autres se disant esclaves ; chacun végétant dans son troupeau, marchant nu ou s'accoûtrant de divers habillemens, se déformant, en croyant s'embellir. Tous enfin, fous ou sages, se traînant dans les ornières de l'habitude, s'imaginant être les seuls raisonnables, méprisant leurs frères, se battant sans se haïr ni se connaître, croyant parce que leurs pères ont cru ; tous se repaissant de vanités, se regardant comme les rois de la terre, et cependant tous misérables, également moissonnés par la mort, pour faire place à d'autres êtres, tout aussi vains et aussi dignes de pitié que leurs prédécesseurs !

§. VIII. *De la sociabilité humaine, et des effets des divers gouvernemens sur notre espèce.* Il n'est nullement étranger à notre objet d'entrer dans l'examen des formes politiques qui distinguent les sociétés humaines par toute la terre. D'ailleurs, cette étude appartient autant à l'histoire naturelle de notre espèce, que la description de la république des fourmis fait une partie intéressante de la connaissance de ces insectes.

Aux raisons que nous avons apportées de l'établissement des sociétés humaines, et puisées dans l'état de famille et les longs besoins de l'enfance, il s'en joint d'autres non moins efficaces pour rassembler les hommes. Quand nous supposerions encore, avec Hobbes, que le sauvage naît essentiellement méchant et en guerre contre tout l'univers ; quand nous admettrions qu'il n'existât primitivement dans nos cœurs que l'amour de nous seuls, l'égoïsme le plus feroce, nous soutenons que ces mêmes dispositions toutes intolérantes, supposées l'essence de l'homme, obligeront toujours ces brigands à sacrifier une partie de leurs

intérêts pour garantir les autres. En effet, la nature ayant constitué tous les hommes à peu près égaux en force, ou du moins inspirant au plus faible des moyens de ruse, d'adresse, ou même de perfidie au besoin, pour sa défense et pour l'attaque, il s'ensuit que le genre humain aspirera à s'entre-détruire, et que le puissant voulant soumettre l'inférieur à son service, celui-ci empoisonnera ou égorgera son dominateur, par fraude. Or, cette ruine universelle, qu'est-ce autre chose que la plus absolue nécessité d'établir des lois d'équilibre, des transactions inévitables, sanctionnées par le consentement général, une paix fondée sur la garantie des droits réciproques? La preuve en existe à Botany-Bay. Les lois naturelles naissent donc par nécessité de notre constitution, en la supposant même criminelle et corrompue. Qu'on ajoute à l'autorité de ces lois primitives, celle des religions et l'auguste majesté des lois civiles, la société n'en sera que mieux assurée; jusqu'à ce que ces dernières lois, à leur tour, devenant arbitraires, ou consacrant l'iniquité, l'abus de la force et tant d'autres injustices, il naisse des révolutions pour chercher une plus juste harmonie, ou un équilibre plus salutaire.

Si tous ces modes d'existence sont de l'essence de notre espèce, il devient donc indispensable de les considérer ici. Chaque organisation sociale, établissant d'ailleurs un genre d'habitudes, d'éducation, un régime particulier, influe nécessairement sur la constitution, la santé des hommes qui y vivent subordonnés. Pense-t-on que la défense de boire du vin, l'usage des ablutions, et les autres modifications du genre de vie prescrites par le Coran, laissent le mahométan de même complexion que le chrétien grec pratiquant, dans le même climat, les rites de l'église d'Orient, avec ses carêmes? Au rapport d'Hérodote, on reconnaissait sur les champs de bataille la fragilité des têtes des Perses, couvertes de tiares (*cidaris*), et la solidité des crânes des Ethiopiens, affrontant nu-tête l'ardent soleil de l'Afrique; tant le luxe amollit, et la barbarie durcit les hommes! Pense-t-on que les petites manières d'un mandarin chinois, façonné aux révérences et à la politesse à coups de bambous, n'en fassent point un être différent, dans sa complexion, de l'ancien citoyen romain qu'il n'était pas permis de frapper de verges, et qui, élevé dans sa fière indépendance, se croyait fait pour marcher sur la tête des rois? On a remarqué pareillement, suivant Raymond de Marseille, que les affections chroniques, les maladies d'affaissement ou relâchement étaient ordinaires sous les gouvernemens despotiques, comme en Turquie, où la proscription des liqueurs fermentées, l'usage de l'opium, des bains relâchans, alanguissent d'ailleurs le mouvement vital, outre l'état habituel d'inertie, de terreur et d'oppres-

sion sociale. Au contraire, les affections aiguës, inflammatoires, s'observent non-seulement parmi les sauvages, au rapport de Benjamin Rush, mais plus particulièrement aussi dans les gouvernemens républicains, où les citoyens déploient toute leur énergie physique et morale. Les vapeurs avaient disparu pendant la révolution.

La civilisation humaine fut d'abord favorisée par la domesticité de plusieurs animaux; elle ne pourrait aucunement avoir lieu sans ceux-ci; observation simple qui n'a pourtant été faite par aucun des auteurs ou philosophes qui traitent de l'établissement des sociétés, comme Fergusson, etc. L'Américain, avant sa communication avec l'Europe, n'avait guère que le llama, le pacos et la vigogne des cordilières, ce qui retenait dans l'enfance le Péruvien, le Mexicain. Au nord, les sauvages du Nouveau-Monde n'ont pas su dompter le caribou (renne), l'orignal ou l'élan, et le bison, pour établir un état pastoral plus tolérable et plus doux que la vie chasseresse et barbare où ils végètent en petit nombre dans de vastes régions; mais, au contraire, les Lapons, les Samoïèdes, les Jakutes, les Kamtschadales et autres peuplades des plages les plus désolées de l'Ancien-Monde, subsistent moins malheureux, parce qu'ils ont des rennes et des chiens qui leur servent pour les transporter et les nourrir pendant les plus longs hivers; leur civilisation est donc plus avancée que celle des précédens, quoique situés moins défavorablement.

L'Ancien-Monde avait, par la nature de ses animaux apprivoisables, une plus grande puissance de civilisation que l'Amérique, privée du cheval, du bœuf, etc. Ainsi, la culture des terres repose, en Europe, en Asie et en Afrique, sur le bœuf, le bufle, le cheval, l'âne, et même la brebis, la chèvre, le porc, etc. Les solitudes africaines sont surtout devenues franchissables aux Maures, à l'aide du chameau et du dromadaire; les steppes les plus sablonneuses de la Haute-Asie peuvent se peupler, au moyen du cheval, de hordes nomades de Tartares, comme les déserts de l'Arabie sont traversés par les Bédouins; des troupeaux de bœufs nourrissent les Caffres dans le cœur de la brûlante Afrique. Otez ces animaux, et la terre en friche se dépeuple d'hommes; toute grande agriculture cesse, les empires les plus florissans sont renversés. Aussi le Mexique, le Pérou, le Chili, malgré les faveurs d'un beau ciel, ne pouvaient parvenir au même degré de civilisation que les peuples de l'Ancien-Monde, faute de ces animaux, instrumens de toute grande entreprise, et les autres Américains restaient éternellement sauvages. Le nègre a sur sa terre tous les élémens de civilisation; s'il ne les met pas en pratique, c'est par défaut d'intelligence ou par une indolence innée. Le Chilien, depuis que les chevaux espagnols se sont multipliés dans ses vastes régions, prend

insensiblement aujourd'hui la vie nomade des Tartares, et une nouvelle ère se prépare pour les Amériques.

Plus les nations deviennent sédentaires sur le sol, plus elles sont susceptibles d'assujétissement. Un Hindou, un Chinois, ne sortent jamais de leur pays, ne vont point, comme l'Anglais, le Hollandais, le Français, traverser les flots et visiter l'univers. Assis et comme plantés sur le sol, ils se soumettent patiemment à la conquête du Tartare, qui les attache comme le bœuf à la glèbe, et leur ravit de force la dîme de leurs moissons. Il n'en est point ainsi des nations mobiles, telles que les sauvages, ou des nomades comme les Arabes, les Tartares, que rien ne saurait long-temps assujétir; ils sont, au contraire, plus capables d'envahir les empires agricoles, et la terre, qui est parmi nous la propriété la plus solide, devient aussi la plus exposée; voilà pourquoi la stabilité des Etats dépend surtout de la garantie des propriétés foncières et immobiliaires.

Il y a donc deux genres principaux de sociabilité sur le globe, 1°. les nations qui, n'ayant aucun territoire en propre, ni divisé en parts, croient que tout pays appartient au brave, de droit ou de force. Telles sont les nations sauvages et les nomades pasteurs; telles sont encore celles qui considèrent la mer telle qu'un champ commun où domine le plus fort, et qui exercent la piraterie; 2°. les nations ayant des propriétés territoriales fixes ou commerciales, garanties par des lois, forment le second genre. Ces nations diversement élevées dans l'échelle de la civilisation peuvent seules parvenir, par cette voie, à la culture intellectuelle et sociale la plus perfectionnée. Ainsi, chez les peuples sans propriétés fixes, on admet la *force comme droit*, et chez les nations propriétaires, *le droit* ou *la loi devient force*, et toute puissance n'y est reconnue comme autorité qu'autant qu'elle se légalise selon les formes adoptées.

1°. Le plus simple et le premier des gouvernemens qui s'établit d'abord, à défaut de tout autre, est celui de la *famille*, chez les sauvages de l'Amérique ou de la Nouvelle-Hollande, de beaucoup d'îles, et chez les nègres de l'intérieur de l'Afrique. La réunion de plusieurs familles souvent associées par les liens du sang, décerne à celui qu'elle croit plus vaillant et plus intelligent, un pouvoir temporaire pour la défense commune ou pour régler les différends et juger les querelles. Ce chef électif, sans droits civils supérieurs à ses compatriotes, peut, avec le consentement de la communauté, léguer les mêmes attributions à son fils, s'il s'en montre digne; ce qui ne constitue point la monarchie héréditaire, comme le pensent ces publicistes qui s'efforcent sans cesse de confondre le gouvernement despotique avec celui de la famille. Mais des sauvages ne confieraient pas les destinées de leur petite société à un enfant, à

une femme, à un être infirme quelconque, toujours dans la même famille, comme l'exige la tranquillité publique dans les grands Etats fixes; ils ne s'abandonnent point aveuglément à tous les caprices d'un homme élevé par leurs mains, et qui tient tout de leur volonté.

2°. Le *gouvernement pastoral ou patriarcal*, chez les Arabes Bédouins, chez les Tartares Mongols et autres nomades vivant du lait et de la chair de leurs troupeaux, de chevaux, de chameaux, etc., est devenu constamment héréditaire. Les scheiks arabes, les khans tartares, sont les chefs guerriers et juges par naissance dans des familles que leur fortune, leurs services ont élevées à ces titres, quoique d'autres puissent également parvenir aux mêmes rangs : c'est ainsi que Mahomet chez les Arabes, Timur-Leng (Tamerlan) parmi les Mongols, se sont élevés à un pouvoir suprême et l'ont transmis à leurs descendans. Ces peuples, habitant des déserts incultes, et obligés d'émigrer sans cesse pour trouver en chaque canton une nouvelle pâture à leurs troupeaux, se forment, par cette vie errante, à l'esprit de conquête et d'envahissement, quand ils sont entraînés par des chefs ambitieux; il sont, pour ainsi parler, une cavalerie ou un grand corps d'armée toujours subsistant. Ils ne peuvent être forcés ni assujétis dans les éternels asiles où les a confinés la nature; et garantis de la servitude, ils ont cependant chez eux l'aristocratie des richesses, le régime de la féodalité, comme les droits d'aînesse, le vasselage, et même l'esclavage des femmes.

3°. Les *républiques proprement dites* s'établissent communément dans de petits États, ou pauvres, ou situés en des pays montagneux, ou dans des cités maritimes commerçantes, ou même de corsaires, de flibustiers. Tout le monde sait qu'il y a des républiques où la majorité du peuple ayant l'autorité, la démocratie s'y trouve constituée; si des nobles ou des riches seulement possèdent les principaux droits de la cité, c'est une aristocratie; elle peut devenir ochlocratie et oligarchie, si le pouvoir se concentre dans un très-petit nombre de mains. L'égalité absolue ou relative des fortunes et des rangs conserve les États républicains, en assurant les droits de tous les citoyens. Ce genre de gouvernement admet beaucoup plus de combinaisons mixtes dans l'état social, que tous les autres, et l'agitation ou les balancemens de partis contraires qui en résultent, est souvent ce qui maintient l'équilibre. Nous voyons les Druses, les Kurdes et autres peuples du Liban se gouverner en républiques, au sein de l'empire despotique des Turcs, comme les Tlascalans et d'autres *Indios bravos* des cordilières, au Mexique, et les habitans du Candahar, de la Géorgie et de l'Imirette dans l'Asie, auprès des nations des plaines circonvoisines sou-

mises aux monarques les plus absolus. Non-seulement la plupart des cités commerçantes et maritimes qui entourent le bassin de la Méditerranée, ou situées dans l'Archipel, ont été ou sont encore des républiques, ou conservent un esprit de liberté; mais il en est ainsi de presque tous les ports de marine marchande des mers du nord de l'Europe et des îles surtout. En effet, Anderson a fait voir, dans son Histoire du commerce, que celui-ci était inséparable de l'esprit de liberté qui donne l'essor à l'industrie. Il est tellement inhérent à la vie maritime, que les puissances barbaresques, les Malais dans les mers des Indes-Orientales, et tous les peuples vivant de cabotage, de commerce interlope, de piraterie, etc., montrent un caractère d'indépendance républicaine. Il serait impossible qu'ils s'exposassent avec tant d'audace à des chances si hasardeuses, pour le profit d'un maître; aussi les nations les plus assujéties craignent la mer, ou y réussissent mal, comme les Turcs, les Persans, les Chinois. Au contraire, tous les peuples insulaires ont un caractère de liberté plus fier que leurs voisins; tels sont les Japonais, les Anglais, les anciens Grecs, les Carthaginois et Siciliens, etc.

4°. Un autre genre de gouvernement, plus particulier aux nations faibles ou habitant des territoires morcelés, est celui des *états fédératifs*, composés tantôt d'un assemblage de plusieurs républiques de même constitution à peu près, et tantôt de principautés diverses. Les ligues amphictyonique et achéenne chez les anciens Grecs, celle des villes anséatiques au moyen âge, celle des Suisses et Grisons, celle des Provinces-Unies des Pays-Bas, les Etats-Unis d'Amérique présentent de ces exemples du premier mode d'association; l'empire germanique, les pactes d'union momentanés des petites principautés en Italie, ou dans l'Inde, etc., contre de trop puissans voisins, offrent des exemples du second mode. Quels que soient les inconvéniens et les lenteurs de ces confédérations, elles peuvent maintenir elles seules l'indépendance des Etats les plus étendus.

5°. Les *monarchies, soit électives, soit tempérées* par des corps intermédiaires, tels qu'une noblesse héréditaire, comme dans l'ancienne Pologne et la Hongrie, qui se rapprochaient de la nature des républiques aristocratiques; ou les *royaumes héréditaires*, ayant des états-généraux, des diètes, des cortès, des parlemens, des représentans d'intérêts de la nation, ou des constitutions plus ou moins favorables à la liberté civile, sont des gouvernemens établis en Europe depuis la chute de l'empire romain. Bien que chacun des grands Etats de cette partie du globe ait subi beaucoup de modifications pendant sa durée, jamais le despotisme absolu ne s'y est longuement maintenu comme en Asie et dans d'autres contrées, soit par l'effet du climat et du sol, soit à cause du christianisme,

soit par l'esprit et le courage qui distinguent les Européens des autres hommes. Les nations de race gothique et teutonique, et ce déluge de barbares du nord qui fondirent sur l'empire romain, apportèrent même des coutumes d'indépendance avec eux; ils eurent le droit d'élire leur roi ou chef, en l'élevant sur un pavois, et se réservèrent des priviléges dans les assemblées de mars ou *mallus*, tels que le consentement de l'impôt, etc. (Bouquet, *Præfat. legis salicæ*; et Hincmar *Opera*, édit. de Sirmond, tom. 2, sur les *Capitul.* de Charlemagne; et Hottoman, *Gaule française*, 1573. Paris, c. 6, p. 47, etc.).

6°. Les *gouvernemens théocratiques* forment une autre sorte d'Etat, soit électif, soit héréditaire, fondé sur les opinions religieuses. Tant que celles-ci conservent leur empire, ce gouvernement jouit de toute l'autorité et de toute l'énergie que peuvent inspirer le fanatisme et la superstition, mais il a coutume d'isoler de tous les autres peuples la nation qui en est régie. On a vu la théocratie chez le peuple juif, au temps de ses juges, de ses pontifes, de ses prophètes suscités par l'enthousiasme religieux. Mahomet et les khalifes qui lui succédèrent ont régné d'après la même autorité, et l'ont propagée par la guerre. Le dairi au Japon, le grand-lama au Thibet, le pape en Europe, offrent des exemples divers de gouvernemens théocratiques, sans la puissance militaire, mais armés par la foi ou une autorité morale. On peut même observer que tous les peuples ne passent de la barbarie à la civilisation, qu'au moyen de la théocratie ou d'une religion qui les *relie* ou rattache à l'état social, et qui prête sa force aux lois fondamentales des institutions civiles, quelles qu'elles soient. C'est pourquoi tous les législateurs ont eu besoin de donner à leurs établissemens une sanction divine: nulle loi, considérée comme purement humaine, ne pouvant soumettre tous les esprits, puisque plusieurs ne cèdent point à la raison, et regardent la force comme une tyrannie arbitraire.

7°. Enfin, les *empires despotiques* ou les *monarchies absolues* forment plusieurs grands gouvernemens dans diverses contrées du globe, quoiqu'il y ait différentes modifications de régime en chacune d'elles. En tous ces empires, le monarque réunit l'autorité spirituelle ou religieuse à la temporelle; il fait la loi selon sa volonté, et l'exécute par la force et la terreur, pour que rien ne lui résiste. Le prince, afin de se rendre un objet plus extraordinaire à ses sujets, se dérobe habituellement à leur vue, ou ne paraît qu'entouré de la plus pompeuse magnificence, dans les occasions solennelles, et s'environne d'une garde militaire nombreuse; le pouvoir administratif est dévolu à un visir ou premier ministre, et ensuite à des satrapes, des pachas, des soubahs, rajahs, nababs, à des man-

darins, ou tout autre genre d'administrateurs particuliers en chaque province, pour la levée des impôts, celle des troupes et l'exercice du pouvoir judiciaire. Souvent l'éloignement des provinces et la grande autorité arbitraire déléguée à ces administrateurs, permettent à ceux-ci d'en abuser en foulant le peuple, et de se rendre indépendans du souverain. De là sont nés aussi des principautés féodales ou des fiefs, comme les *timars* en Turquie, etc., conférés par le prince sous les conditions d'hommage et d'autres tributs de vasselage.

Tous ces empires n'ayant été fondés que par la conquête ou la puissance militaire, ne subsistent que par celle-ci, de sorte que le gouvernement est comme une armée campée au milieu d'un peuple, s'y maintenant par la force et s'y légalisant par l'exercice régulier de l'autorité judiciaire. Aussi, quel que soit celui qui parvienne, soit par hérédité, soit par la révolte et l'usurpation, soit par la ruse et l'intrigue, au pouvoir suprême, il s'y fait reconnaître comme légitime, parce qu'aucune loi ne subsiste où règne la force. Les révolutions fréquentes de ces empires ne sont que des changemens de tête qui ne touchent presqu'aucunement au corps du peuple, et dont il ne se mêle pas pour l'ordinaire : le troupeau fournissant la nourriture au pasteur et à ses gardiens, quels qu'ils soient.

En quelques-uns de ces gouvernemens, toutefois, s'établit un ordre plus ou moins régulier d'administration intérieure, favorable, comme en Chine et même au Japon, à la prospérité de la nation; les particuliers peuvent s'élever à divers emplois politiques, suivant certains réglemens fixes ou des coutumes établies. En d'autres contrées, comme dans l'Indostan, le Mogol, le Calécut, la nation est divisée en castes ou rangs déterminés, héréditaires, qui composent plusieurs Etats dans le même Etat; les naïres ou nobles, les brames ou prêtres, ont seuls des droits à l'exercice de l'autorité, ce qui plonge dans une abjection extrême le gros de la nation, au point que les castes supérieures se croient souillées et empestées du contact, et de la seule approche d'un pariah, d'un infortuné laboureur. En d'autres empires, les emplois sont une sorte de fermage du gouvernement, vendus au plus offrant en quelque manière, de sorte qu'ils deviennent une commission de pillage et de concussion sur les peuples, comme les firmans ou brevets de pacha, d'aga, etc., en Turquie; aussi les particuliers soustraient la connaissance de leur fortune à l'avidité des traitans, et l'enfouissent loin d'en jouir.

Toute l'Asie-Méridionale et les grandes îles qui l'avoisinent, l'Orient, la Perse, la Turquie, l'Égypte, la Mauritanie, Maroc, le Bournou, et peut-être d'autres grands Etats peu connus de l'intérieur de l'Afrique, et dans le Nouveau-Monde, jadis

les empires de Cusco et de Lima, ont présenté ou présentent des gouvernemens plus ou moins despotiques. Ces Etats peuvent embrasser de vastes contrées, parce qu'ils sont régis d'ordinaire par la force des armes, une partie de la nation étant occupée à asservir l'autre; mais ils sont faibles contre les chocs extérieurs et facilement exposés aux conquêtes. En effet, un peuple assujéti par la violence ne se défend point et ne soutient pas ce qui l'opprime; il aurait plutôt des chances d'amélioration d'état par la conquête; mais, d'ordinaire, un maître chasse l'autre, et l'Indien indifférent se résigne, en cultivant son champ, au hasard de le voir dévasté. Pourvu qu'il lui reste de quoi subsister, c'est assez.

On voit donc que tout reste viager, que toute industrie n'est point garantie, mais, au contraire, sujette à être rançonnée sous les gouvernemens despotiques. De là vient que rien ne peut s'y perfectionner, s'y élever à un haut point. Sous les plus beaux climats de la terre, parmi les régions les plus fécondes et les plus fortunées, l'homme croupit sous le double joug du despotisme et de l'indolence. Plus la terre lui prodigue à peu de frais des nourritures et suffit aux premières nécessités de sa vie, plus il aime le repos et préfère, comme le nègre, se laisser asservir, à défendre sa liberté. Mais sous des climats plus rigoureux, où le froid, comprimant la végétation, exige de pénibles travaux pour la culture de la terre, des avances pour en arracher une subsistance plus difficile, il faut des propriétés mieux garanties, des droits civils plus rassurans pour l'industrie; l'homme a besoin de déployer plus d'activité, de courage; il est moins disposé à se laisser vexer, opprimer; il s'établit des gouvernemens de liberté, d'indépendance nationale que chacun défend comme sa propriété, comme le premier titre de ses possessions. Ainsi, confiant dans cet état, il se livre à tout l'élan de ses forces, il déploie toute l'énergie de ses talens naturels, il conçoit de vastes entreprises en tout genre. C'est ainsi que l'Européen s'érige en maître aujourd'hui partout, intervient en dominateur, en être supérieur, au milieu des autres nations du globe. Il a fallu, sans doute, que la nature le favorisât plus que les autres races humaines; car des mongols, des nègres, placés sous les mêmes circonstances de climats que les Européens, n'y ont pas développé la même hauteur de vues, la même puissance d'industrie, et cette activité infatigable qui distingue si éminemment ces derniers.

§. IX. *Conclusion et quelques vues médico-philosophiques sur l'état futur du genre humain.*

Nous avons dénié ci-devant à notre espèce cette perfectibilité indéfinie que lui ont attribuée quelques philosophes; mais personne ne saurait méconnaître en chaque nation régulièrement

constituée, un progrès dans les sciences, les arts et les divers genres d'industrie. Certes, le soldat hun d'Attila, le Vandale sous Genseric, et ces races de Visigots ou de Gépides qui ravagèrent l'Europe australe du troisième au sixième siècles de notre ère, n'égalaient pas les Italiens polis et savans de la cour des Médicis, à Florence et à Rome ; il y avait sans doute quelque différence entre les farouches Sicambres conduits par Clovis, et les Français délicats et spirituels du siècle de Louis XIV.

A la vérité, l'on dira bien avec Fontenelle que, comme les arbres n'étaient probablement pas plus hauts et plus fertiles dans les temps antiques, qu'ils ne le sont aujourd'hui, sous les mêmes climats ; nous pourrions tout ce qu'ont pu les anciens, si nous étions dans de pareilles circonstances, soit politiques, soit morales ou autres. Nous n'en faisons aucun doute, et si nous n'avons point égalé en plusieurs beaux-arts, les anciens Grecs ou les Romains, nous les avons incontestablement surpassés en d'autres genres de sciences physiques et mécaniques ou d'industrie. Rien ne prouve donc une dégénération réelle, mais un autre mode de civilisation et d'institutions civiles et religieuses, dans la race humaine blanche.

Toutefois, au milieu de cette course générale de l'espèce, dans la carrière des siècles, on perd en un sens ce que l'on gagne par un autre. Les peuples barbares préfèrent l'emploi des armes et le brillant exercice du courage ou de la force corporelle, aux travaux de l'industrie, aux développemens du génie dans les sciences, les arts et le commerce, que les nations civilisées estiment, au contraire, bien davantage. Telle est la route où les Européens s'avancent depuis plus de trois siècles, et dans laquelle ils ont devancé tout le reste du genre humain actuel.

Plusieurs causes y ont contribué, et continuent de soutenir l'élan imprimé ; d'abord la renaissance des lettres et la découverte de l'imprimerie, qui agrandissent les vues de l'homme, qui dévoilent de prodigieuses destinées à son ambition dans tous les genres, en l'éclairant sur toutes choses ; aussi le musulman, plongé dans son obscure ignorance, ne fait aucun effort ; il voit, sans s'émouvoir, toute l'Europe s'agiter autour de lui ; mais en se tenant à l'écart de ce grand mouvement, il tombe relativement dans une infériorité extrême qui tôt ou tard entraînera sa ruine.

Une seconde source d'intérêts pour la civilisation, fut la découverte de l'Amérique et le passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance. L'Europe, enrichie par l'exploitation de tant de contrées, plus éclairée par les sciences naturelles, a trouvé dans l'extension immense du commerce maritime et colonial, des moyens de fortune, d'indépendance pour les classes

même les plus inférieures de la société : on a vu disparaître les barrières antiques des rangs ; les distinctions des castes nobles et roturières sont devenues moindres ; la rivalité plus immédiate des états et des conditions, la facilité de l'instruction publique ont apporté plus d'égalité entre les hommes, et tel particulier opulent se voit aujourd'hui supérieur en luxe et en commodités de la vie, aux Chilpéric et aux Dagobert qui régnaient jadis sur la France ; il commande avec son or, et cent vaisseaux voguent à la Chine pour en apporter le thé, ou sillonnent les mers d'Amérique et des Indes pour le servir.

D'autres causes non moins puissantes concourent à produire cette élévation de la sociabilité en Europe et dans ses colonies. Depuis les réformations religieuses de Luther et de Calvin, la liberté de penser, ou la tolérance religieuse s'est insensiblement établie ; les guerres de fanatisme et de dévotion, aujourd'hui éteintes, paraissent même en général ridicules. L'Europe, malgré les fureurs trop souvent renaissantes de l'ambition, et ses sanglantes querelles, se maintient dans un équilibre d'États formant une grande république fédérative, où les faibles se liguent pour résister aux envahissemens du puissant. Dans cette lutte sourde et perpétuelle des Etats, celui qui donnera le plus d'extension à son industrie, à ses arts, à son commerce, obtiendra nécessairement une plus grande prépondérance relative. Chaque gouvernement, mettant davantage en valeur ses sujets, quand il sait bien en discerner les talens ou toute l'importance, et en tirer de féconds résultats, favorise l'essor des individus par une plus grande latitude de liberté. De là vient que la plus petite principauté d'Allemagne, aujourd'hui par exemple, a plus de puissance intrinsèque et de valeur réelle qu'un grand empire d'Asie peuplé de millions de stupides esclaves, dont on ne réveille l'indolence qu'à coups de bambou, et qui végètent tristement sur le sol au lieu d'y produire.

Par là notre espèce s'est civilisée, et doit s'avancer encore nécessairement, selon cette tendance générale, dans le tourbillon violent qui entraîne les sociétés européennes ; l'esprit militaire doit s'affaiblir, parce qu'on trouvera plus d'avantages dans l'industrie que dans les conquêtes ; car des nations manufacturières font plutôt la guerre par calcul d'intérêt pécuniaire, que pour cette gloire de sauvages féroces, qui ne produit qu'une vaine renommée en ravageant la terre. Nous deviendrons sans doute plus ingénieux, mais plus amollis ; nos forces corporelles diminueront dans cette vie casanière, au milieu des besoins factices que nous ne cessons de nous créer. On inventera des machines pour tout faire, et comme on affaiblit ses jambes en se tenant toujours en voiture, au lieu de marcher, ou les yeux par l'abus des lunettes, nos organes perdront de

leur activité, qui sera tantôt employée au cerveau pour les réflexions sur les moyens de l'industrie, tantôt dissipée dans les jouissances les plus voluptueuses.

Déjà nous voyons des résultats nuisibles de ce nouveau genre de vie, par l'accroissement prodigieux que prennent diverses classes de maladies. Ainsi les névroses, les affections nerveuses et ataxiques ou malignes, se multiplient sous l'empire de tant d'excès de la faculté de penser, de sentir et de jouir; les dispositions catarrhales s'augmentent par cette existence molle, casanière, choyée, déshabituée de supporter les intempéries de l'atmosphère; les maladies des premières voies résultent de ce régime d'alimens trop recherchés et apprêtés avec trop de délicatesse pour ne pas amener de fréquens excès et de mauvaises digestions; la pléthore et ses dangers, tels que l'apoplexie, les anévrysmes, les maladies organiques du cœur, suite aussi d'ardentes passions, viennent se joindre à ce cortége de fléaux pour acccabler la race humaine.

D'ailleurs, depuis les âges anciens, combien n'avons-nous pas vu se déployer de nouveaux *germes de maladies* qui menacent notre espèce? Les irruptions des Arabes au septième siècle, ont apporté d'Afrique, et répandu de là sur tout le globe, la petite vérole entièrement ignorée de l'antiquité; ce fléau décima, surtout dans l'origine, la population des deux mondes. La découverte de l'Amérique fut l'époque d'une nouvelle fatalité pour le genre humain, et corrompit, par un mal inouï jusqu'alors, les sources les plus délicieuses de la réproduction. La multiplication et l'étendue du commerce maritime, cette conversion générale des peuples du nord, limitrophes de la Baltique et des mers septentrionales, vers les hasards de l'Océan, étendirent, multiplièrent aussi la maladie du scorbut, presque totalement inconnue aux anciens. Il paraît que l'on doit également la plique polonaise aux expéditions des Tartares, pendant le moyen âge, en Ukraine et dans les contrées circonvoisines, lors de l'élévation de l'empire du Captchac sous Tamerlan et ses successeurs; car, si les Turcs et les Orientaux se garantirent de cette affection, due originairement à la malpropreté de longues chevelures, c'est parce que la loi mahométane prescrit de se raser la tête. Enfin nous avons vu se développer dans nos siècles modernes, par l'excès d'amollissement et de civilisation, le rachitis des enfans, et se multiplier la phthisie pulmonaire qui moissonnent dans sa fleur une grande partie de la jeunesse échappée à d'autres causes de destruction. Si les précautions sanitaires ont pu exiler de l'Europe la peste d'Orient, la lèpre ou l'éléphantiasis; elles sont impuissantes contre les typhus qu'y font éclater les guerres, les grandes disettes et d'autres profondes calamités des siècles modernes, dans lesquels fermentent

encore bien d'autres révolutions à l'avenir par un concours inévitable decauses politiques.

Ainsi chaque nouvelle situation des peuples développe de nouveaux germes de maladies, jusqu'à ce que l'équilibre s'établisse, et que notre espèce s'habitue à l'état particulier où elle se trouve placée. Ce ne sont plus, aujourd'hui par exemple, les langueurs ou l'inertie morale qui, dominant dans l'état civilisé, imprimaient ce caractère d'hypocondrie vaporeuse tant remarqué pendant le dix-huitième siècle par Rob. Whytt, Lorry, Pomme, Tissot, aux premières classes de la société. L'immense activité déployée au dix-neuvième, toutes les ambitions allumées, tous les intérêts froissés, toutes les fortunes menacées, les prospérités inouïes des uns, les chutes formidables des autres ont doublé l'empire des affections morales, et l'activité intellectuelle dans ce mouvement universel. La vie s'est rapidement consumée, et des fièvres nerveuses, ou malignes et meurtrières, en ont été le résultat nécessaire.

Il y a donc une autre guerre que celle des champs de bataille; ce sont ces sourdes luttes, ou plutôt ces combats secrets des rangs, ces siéges et mines souterraines des emplois et états de la société; ces embuscades, ces surprises, ces batailles d'industrie ou de commerce, de réputations factices et de crédits éphémères, pour usurper les premiers postes de la fortune et de la puissance; guerre qui tient les esprits tendus, qui suscite les passions de cupidité et d'ambition, et n'épargne aux hommes ni fatigues, ni dépenses de leur vie. Par là se rongent et s'énervent les individus; l'espèce s'abâtardit, des avortons succèdent; on se hâte de vivre et d'arriver à tout comme dans une arène où le premier parvenu s'empare des prix offerts par la fortune. Malheur au faible qui tombe! on passe sur son corps, il ne sert que de marchepied pour élever quiconque l'a terrassé, et n'est plus considéré qu'en raison de ce service.

Il est donc à redouter que l'excès de la civilisation n'en prépare la ruine, n'affaiblisse et ne corrompe dans leur source même les générations qui se seront le plus avancées dans cette noble lice où nous courons; et, en effet, où se montre le plus de dégradation morale et de faiblesses de l'ame et du corps que dans ces cités vastes et opulentes où le luxe et la civilisation modernes étalent avec tant de profusion le scandale de leur magnificence? A côté de tout ce qu'il y a de sublime et de parfait, ne voit-on pas pulluler des monstruosités exécrables et tout ce que l'humanité peut offrir de plus affligeant, de plus outrageant même? Où se commettent les horribles attentats, sinon où brillent les plus hautes espérances? Rome, au faîte de la grandeur, déchut par sa propre corruption, telle qu'un grand chêne parvenu à sa croissance, dont le cœur se pourrit

bientôt. Victorieuse de la terre, elle fut à son tour gangrenée par les vices au-dedans :

.... Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

S'il y a donc des causes naturelles de dissolution en chaque Etat; si la Chine ne se maintient depuis tant de siècles, qu'en suspendant soigneusement les progrès ultérieurs de sa civilisation; comme pour être longtemps vieux, il faut commencer à l'être volontairement dès le jeune âge, il y a néanmoins un terme inévitable pour la chute des nations. Des périodes de barbarie, et, pour ainsi dire, de sommeil ou de repos intellectuel, viennent retremper les hommes dans la vie brute et animale; ils les préparent à recommencer avec de nouvelles forces, de nouvelles destinées de civilisation. Toutefois il est d'autres peuples qui ne paraissent jamais s'être affranchis de l'état de barbarie, et quiconque parcourt aujourd'hui les tribus de nègres sur le sol de l'Afrique, les retrouve encore tels que les observèrent les Carthaginois environ vingt-deux siècles avant l'époque actuelle. Les révolutions infinies, qui se sont succédées dans les Indes et la Perse, ont fait éclater diverses époques mémorables, sans doute, pour ces contrées, mais n'ont point amélioré l'état civil et politique de ces nations; leurs habitudes et leurs mœurs sont demeurées stationnaires, permanentes, même jusque dans la forme des vêtemens; ces coutumes semblent être attachées à l'uniformité du climat qui les commande et qui les force à persévérer, mais elles n'ont rien de fixe sous les cieux plus inconstans de nos contrées, où l'on peut se perfectionner parce qu'on peut changer.

Où se trouve le bonheur? S'il en est un réel sur la terre, l'homme ne peut le rencontrer qu'en son cœur, puisque tout est périssable autour de lui; mais il en jouit surtout dans ces hautes contemplations de la nature et de son Auteur qui nous détachent du monde. L'existence monotone du végétal, son insensibilité, son immobilité sur le sol, son éternel silence le tiennent indifférent à tout. Il ne rend pas amour pour amour; nulle affection, nulle caresse pour ce qui l'environne, n'enchantent sa vie; enveloppé tout entier dans son existence, il se suffit à lui seul, et évite le mal plutôt qu'il ne sent les plaisirs. Cependant ce sont ces rapports délicieux et tendres, cette identification avec toute la nature, ses bienfaits, sa grandeur sublime, ses magnificences, ou plutôt cette confiance et cet abandon magnanime à sa toute-puissance qui complettent la félicité permise à notre espèce, et déploient toute notre grandeur. On se livre pleinement aux vents de sa destinée, dans cet océan du monde où nous fûmes lancés un jour. Sentir est un besoin;

nous vivons plus au dehors qu'au dedans de nous-mêmes, nous répandons notre sensibilité sur tout ce qui nous entoure, nous prêtons des affections à tous les objets, et nous demandons à la nature entière une réciprocité d'amour. Si des infortunes nous détrompent, replions-nous dans nous-mêmes, ou cherchons dans l'avenir le charme de nouvelles harmonies. L'homme a besoin d'illusions pour vivre heureux ; il anime par l'imagination l'arbre qui le protège de ses rameaux ; il prête une voix tendre au zéphir, un murmure plaintif au ruisseau, une ame sensible au bocage, et suppose une oreille attentive à l'écho des montagnes ; le chêne perd sa dureté, il sent, il respire sous la main, l'ame humaine s'étend dans toute la nature, et en aspire de toutes parts le bonheur. Cependant enivrés de ces prestiges, satisfaits d'une carrière innocente et tranquille, nous descendons au tombeau en nous entourant encore des doux mensonges de la vie : nous croyons demeurer sensibles dans le sein de la mort. Les années s'écoulent, et le temps nous engloutit pour toujours sans éteindre l'espérance. L'imagination se complaît dans la pensée de revivre en la mémoire des hommes ; quelques soupirs de l'amitié perceront le silence éternel de la tombe ; des fleurs écloses sur cette dernière demeure, et périssables comme nous, exhaleront encore quelques doux parfums ; elles rappelleront peut-être à nos descendans que nous leur avons frayé cette route inévitable, dans laquelle ils s'avancent chaque jour, et qu'ils doivent parcourir comme toutes les productions animées.

Le genre humain, dans son universalité, se déploie comme un grand arbre dont les nations forment les principales branches ; les familles en sont les rameaux ; les individus représentent les feuilles qui tombent, et sont remplacées tour à tour ; les grands génies éclosent comme les fleurs et les fruits. Le soleil échauffe, la pluie humecte, le vent agite, l'été et l'hiver des révolutions séculaires passent successivement, et l'arbre colossal subit toutes les vicissitudes de la terre, jusqu'à ce que ses racines soient desséchées.

Homme ! ministre auguste de la nature, appelé au gouvernement du monde, né roi et dominateur de tous les autres êtres ; reconnais la noblesse de ton rang, et la majesté qui te fut réservée ! Honore-toi dans autrui, puisque l'avilissement de ton semblable rejaillirait sur toi ; couvre avec bienveillance ses erreurs ou ses faiblesses ; instruis-le dans ses fautes, car tout homme conserve dans le cœur les semences de la dignité originelle de son être. Il ne se corrompt, il ne se dégrade que par ces intérêts mal entendus d'autres hommes qui le rabaissent pour le soumettre ; mais ils espèrent en vain profiter de son humiliation, et se rehausser par son abrutissement. Ainsi, l'homme

a conspiré la ruine de l'homme! Ainsi, cette créature, née si fière et si généreuse, enchaîne avec ignominie sa propre espèce! Elle en déshonore la majesté! Toutefois, elle ne saurait se plaindre que d'elle-même de ces maux, puisque la nature l'avait créée riche de tous ses dons comme de toute espérance, et sans maître sur la terre. Dieu seul est audessus de nos têtes.

Et nous, Européens, glorifions-nous d'être descendus de cette race vaillante et industrieuse qui triomphe dans les conquêtes de son intelligence et de ses talens par dessus toutes les autres nations, comme Platon se félicitait d'être né Athénien et Grec plutôt que barbare. Heureux si nous savons porter jusqu'au terme les hautes destinées qui nous furent départies; si nous ne les employons qu'à faire fructifier partout, et dans un nouveau monde et ailleurs, les lois de la civilisation, les bienfaits des sciences, et fleurir ces nobles industries, cet éclatant apanage de l'espèce humaine, qui la couronnent d'une gloire immortelle.

(*Extrait du Dictionaire des Sciences médicales.*)

FIN.

